

hausse du dollar et de la
stabilité du franc

En Espagne
Le gouvernement
semble décidé
à dissoudre le parlement
LIRE PAGE 5

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Roger Laurens

3,50 F
Algérie, 2 DA ; Maroc, 2,00 dir. ; Tunisie, 200 m. ;
Allemagne, 1,00 DM ; Belgique, 10 sch. ; Espagne, 165 pes. ; France, 1 F ;
Grèce, 200 dr. ; Italie, 200 L. ; Japon, 100 ¥ ;
Népal, 100 r. ; Pays-Bas, 1,00 f. ; Portugal, 200 esc. ;
Roumanie, 100 L. ; Royaume-Uni, 1 £ ; Suisse, 1,00 S. ;
Tchécoslovaquie, 100 Kčs ;
Tartif des abonnements page 2
5, RUE DES ITALIENS
75002 PARIS CEDEX 02
Tél. : 246-72-23

LA CRISE ÉCONOMIQUE ET MONÉTAIRE INTERNATIONALE

L'ÉVACUATION DE BEYROUTH

L'épreuve du gazoduc

M. Brejnev peut se trotter les mains. Moins de trois mois après les embrasades de Versailles, la solidarité occidentale est ébranlée dans ses fondements. La « croisade » de M. Reagan contre le gazoduc soviétique, qui devait provoquer une épreuve de force entre l'Est et l'Ouest, s'est devenue une épreuve de force entre les États-Unis et leurs alliés européens. Loin de « punir les Russes », elle leur permet de tirer de la crise polonaise un avantage politique inespéré.

On épiloguera encore sur l'intérêt et les risques du gazoduc pour la France et l'Europe ; on s'interrogera à juste titre, étant donné les précédents, des accusations portées sur le travail forcé pour sa construction ; on supputera l'efficacité de sanctions économiques contre un pays de la taille de l'U.R.S.S. quand les États-Unis se réservent de les définir à leur convenance ; on s'interrogera sur la portée de l'embargo décidé par Washington contre les Français travaillant avec Moscou ; on ironisera sur l'interventionnisme du champion du monde de la libre entreprise dans les affaires économiques d'un autre État et sur la légèreté avec laquelle il joue avec les engagements pris ; mais il est dans l'argumentation américaine un vice indéniable.

De quel droit Washington s'autorise-t-il à décider que le gazoduc accroît la dépendance économique de l'Europe occidentale ? Dépendance à l'égard de qui ? Le chancelier Schmidt a eu beau jeu de déclarer, au début de la controverse, qu'il renoncera volontiers au gazoduc si le gouvernement américain lui garantissait l'approvisionnement énergétique qu'il en attend. Et si ? Le président et le gouvernement des États-Unis ne peuvent être laissés juges de ce qui est bon et de ce qui est mauvais pour la France et l'Europe.

A cet égard, le vice-président américain, M. Bush, a prononcé jeudi à Chicago des paroles révélatrices. « Désolé, a-t-il dit à l'adresse des Européens, les États-Unis sont le chef du monde libre et, sous ce gouvernement (de M. Reagan), nous ne pouvons pas agir comme tel ».

Voilà qui est clair et qui nous replonge sur un terrain bien connu : celui de l'intraduisible « leadership » (la direction américaine de l'Occident), cher à Foster Dulles et à Henry Kissinger entre autres, la prépondérance dont les États-Unis disposent de fait, par leur puissance économique et militaire, et qu'ils tendent avec une insistance récurrente à transformer en droit de regard, voire de décision, dans les affaires de leurs alliés.

Sur ce point fondamental, l'empressement de la diplomatie française auprès de M. Reagan pendant la « première année de la présidence » de M. Mitterrand et le rapprochement franco-américain — les problèmes internationaux importants — stroumistes, Proche-Orient — ont pu faire naître à Washington des illusions qu'il est temps de dissiper. Le remplacement de M. Haig, par M. Shultz, a rendu une « franche explication » d'autant plus nécessaire.

Dans cette affaire, la France a besoin de deux atouts : le concours des Européens qui, notamment à Bonn et à Londres, paraît acquis, et une situation intérieure solide. Après tout, en un temps pas tellement lointain, la France a surmonté dans les relations franco-américaines et même sur le terrain technologique (politique nucléaire) des épreuves autrement difficiles.

La baisse des taux d'intérêt se généralise en Europe

Pour la quatrième fois en l'espace d'un mois et demi, la Réserve fédérale américaine a abaissé jeudi 28 août son taux d'escompte pour le ramener de 10,5 à 10 %. Cette nouvelle détente du loyer de l'argent aux États-Unis s'est propagée à l'Europe où, coup sur coup, plusieurs banques centrales ont annoncé une réduction de leurs taux directeurs.

Ainsi, le conseil central de la Bundesbank a-t-il décidé de ramener son taux d'escompte de 7,5 à 7 % et a abaissé le « taux lombard » (avances sur titres) de 9 % à 8 %. Dans le même temps, la Banque nationale suisse annonçait une diminution de son taux d'escompte de 5,5 à 5 % tandis que le taux d'avances sur nantissement était à 5,5 % contre 7 % précédemment. Et la Banque centrale des Pays-Bas faisait de même en ramenant de 8 % à 7 % son taux d'escompte.

De leur côté, les quatorze principales banques italiennes décidaient de diminuer d'un demi-point leur taux de base bancaire pour le fixer à 20,75 %, et la Banque d'Angleterre procédait, pour la troisième journée consécutive, à une réduction de 1/8 de point de ses taux d'intervention sur le marché monétaire.

La France fait exception, les autorités monétaires estimant qu'il convient de maîtriser l'inflation et d'assurer la défense du franc avant « de déterminer une bonne assise des taux ».

Pour la quatrième fois, en l'espace d'un mois et demi, la Réserve fédérale vient d'abaisser son taux d'escompte pour le ramener de 10 1/2 % à 10 %, son plus bas niveau depuis septembre 1980. Cette décision, que la Banque centrale américaine présente comme la volonté de calquer l'évolution de son taux d'escompte sur ceux du marché monétaire où la tendance est à une baisse régulière, devrait contribuer à améliorer la situation de trésorerie des entreprises outre-atlantique. Mais, il ne faut guère de doute que, en attendant sa traditionnelle rigueur à l'égard des instruments monétaires, la « Fed » se sent surtout tentée d'apporter une bouffée d'oxygène au système bancaire américain, les banques faiblissant qu'il est connu depuis le début de l'année, les spécialistes ayant encore en mémoire les déboires qui ont suivi la déconfiture de la Penn Square Bank.

Cette détente s'est en effet propagée en Europe où de plusieurs banques centrales ont également annoncé la réduction de leurs taux directeurs. C'est le cas de la Bundesbank dont le « taux lombard » a été ramené de 9 % à 8 % ou de la banque nationale suisse qui a réduit son taux d'escompte de 5 1/2 % à 5 %, l'accent a été mis, dans les deux cas, sur la nécessité d'opérer des actions concertées sur le front des taux d'intérêt afin de relancer les économies nationales.

Le président de la Bundesbank a aussi déclaré : « Il n'est pas étonnant de constater l'abaissement des taux comme un pas décisif dans le sens d'une baisse durable du loyer de l'argent en République fédérale ». Il a précisé que cette mesure devrait contribuer à stimuler l'économie outre-Rhin et qu'elle avait été prise en raison de la contraction des taux intervenus aux États-Unis mais également au vu de certains facteurs internes, tel que le relèvement des

impôts destinés à combler une partie du déficit budgétaire.

Au siège de la Banque nationale suisse, on tenait le même raisonnement en expliquant que les mesures qui viennent d'être décidées sont inspirées par l'évolution des taux aux États-Unis mais qu'elles « tiennent également compte de la situation économique suisse », qui, selon la Banque centrale, n'est « pas brillante » sans être « catastrophique ».

En France, la baisse des taux reste problématique, même si le gouvernement continue de l'appeler de ses vœux. Le ministre de l'économie et des finances reconnaît que le taux de base bancaire (actuellement à 13,75 %) et le loyer de l'argent au jour le jour, maintenu à 14,50 % depuis le début du mois d'août, « devraient baisser d'un

Les forces syriennes ont commencé à quitter la capitale libanaise pour se redéployer dans la Bekaa

L'évacuation de Beyrouth-Ouest s'est poursuivie, vendredi matin 27 août, par le départ par la route d'un contingent de l'armée syrienne appartenant à la Force arabe de dissuasion, qui se redéploiera dans la Bekaa, et celui d'un groupe de combattants palestiniens appartenant à l'armée de libération de la Palestine, sous commandement syrien.

D'autre part, selon Radio-Liban, M. Philip Habib a adressé jeudi un message à M. Arafat. Le teneur de ce message, qui serait le premier adressé par un responsable américain au chef de l'O.L.P., n'a pas été révélé, mais, selon la radio, il porterait sur les efforts déployés pour la réalisation du plan de pacification de la capitale libanaise et sur le rôle joué par M. Arafat dans ce domaine. M. Arafat a reçu, d'autre part, un message du président libanais Elias Sarkis.

Les premiers départs terrestres de Beyrouth ont commencé le vendredi 27 août en deux convois. D'une part, les éléments syriens de la Force arabe de dissuasion ont quitté la capitale à 6 heures locales en empruntant la route Beyrouth-Damas pour se redéploier dans la plaine de la Bekaa. Cette évacuation des éléments syriens de la Force arabe de dissuasion s'effectue dans le cadre d'un accord sur le redéploiement des troupes syriennes intervenu à la demande du gouvernement libanais.

D'autre part, un autre convoi composé cette fois de soldats de l'Armée de libération de la Palestine sous commandement syrien ont également quitté Beyrouth-Ouest par le carrefour de la galerie Seman. Des militaires libanais en position à 500 mètres du carrefour ont vérifié les papiers d'identité des combattants de l'A.L.P. et les ont soigneusement contrôlés avant de laisser passer les camions, un par un.

Le convoi escorté par six blindés du contingent italien de la force multinationale d'interposition, se rendra directement en Syrie. Salés avant leur départ de Beyrouth-Ouest par les traditionnelles salves d'honneur tirées par leurs alliés des milices de la gauche libanaise, ces combattants ont été hébergés par les miliciens phalangistes lorsque le convoi est passé devant leurs positions à l'extrémité de la galerie pour gagner l'autoroute Beyrouth-Damas.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, l'armement lourd des unités syriennes a été évacué sans encombre à bord de camions syriens.

en direction de la Bekaa, après que les Israéliens eurent effectué un retrait partiel sur le bord de la route Beyrouth-Damas.

La force militaire d'interposition est pratiquement au complet à Beyrouth. Deux cent cinquante militaires italiens qui doivent prendre position dans la zone de l'aéroport de Khaldé, étaient encore attendus ce vendredi.

Le président libanais, M. Elias Sarkis, a adressé jeudi soir un message de vœux à M. Arafat, lui souhaitant notamment « le succès de la cause palestinienne ».

Dans son message, transmis à M. Arafat par l'intermédiaire du colonel Johnny Abdo, chef des services de renseignements de l'armée libanaise, le président libanais a rendu hommage au « courage dont a fait preuve M. Arafat sur les plans politiques et militaires, qui a permis de surmonter la cause palestinienne sur les plans arabe et international ».

Il a également rendu hommage « au sens de la discipline et de l'organisation dont a fait preuve le chef du Comité Exécutif de l'O.L.P. dans la mise en pratique des résolutions qu'il a prises ».

De son côté, M. Arafat a confié au colonel Abdo une lettre de remerciements en réponse au message du président Sarkis. « Des remarques importantes ont été faites », l'évacuation des combattants palestiniens de Beyrouth « seraient contenues dans ce message. — (A.F.P. — A.P.)

LE RAPPORT DE LA BANQUE MONDIALE

La dette extérieure du tiers-monde atteint 465 milliards de dollars

Les pays industriels sont entrés en 1982 dans la troisième année de faible croissance, ce qui constitue la plus longue période de ralentissement économique depuis les années 30, indiquent les experts de la Banque mondiale dans son rapport annuel.

Dans les pays en développement, le revenu par habitant n'a augmenté que de 0,2 % (0,7 % pour les nations industrielles). Alors que les prix internationaux des produits de base (sauf le pétrole) ont reculé de 14,5 % en 1981, la dette extérieure du tiers-monde a augmenté de 16 % pour atteindre, selon la Banque mondiale, 465 milliards de dollars.

Le service de cette dette a atteint 90 milliards de dollars en 1981 — un tiers de plus que l'année précédente, — si bien que de plus en plus les pays doivent emprunter pour rembourser.

Les spécialistes de la Banque mondiale estiment cependant que le monde ne se va pas à une crise financière internationale, car les marchés des capitaux sont solides. Il a toutefois été reconnu que certains pays, comme le Mexique, peuvent connaître « des crises de liquidité » par suite « d'une mauvaise gestion ».

(Lire nos informations page 20.)

L'HISTOIRE DU P.C.F. PAR PHILIPPE ROBRIEUX

L'échec d'un « Yalta intérieur »

Philippe Robrieux a une façon bien à lui de raconter l'histoire du parti communiste. Elle est faite d'informations précises, de récits évocateurs et de deductions passionnées, toujours pures par une coupe à deux sentiments : l'un d'hostilité radicale au projet ou à l'ambition historique qui anime les communistes et qui l'est autre, selon Philippe Robrieux, que d'amener la France dans la sphère d'influence du camp socialiste, toujours permis par une attitude héritière de l'avenir ; l'autre d'affection sincère pour l'engagement communiste, fût-il en sommeil sous la carapace du bureaucratisme, cet engagement à travers lequel des myriades d'hommes et de femmes, depuis soixante ans, ont fait la première place, dans leur vie, au combat contre l'injustice, l'exploitation des hommes, l'asservissement des peuples, l'abandon moral et le désespoir.

Le premier tome de l'histoire intérieure du parti communiste, consacré à la période 1920-1945, celle de l'installation du P.C. dans la réalité politique et sociale française était dominé par l'admiration, toujours lucide, qu'éprouve l'auteur pour les pionniers de l'âge héroïque du bolchévisme, bientôt domestiqués par Staline, en qui ils voyaient l'incarnation de leur idéal, encore brillant du souvenir de la première révolution socialiste réussie de l'histoire (le Monde du 10 décembre 1980). Étudiant la seconde grande période de l'histoire du

P.C.F., celle de l'après-guerre, de la défection stalinienne, à travers la guerre froide, puis des premières et vaines tentatives pour sortir de ce qu'un écrivain communiste italien comparait à une « névrose », Philippe Robrieux, dans le second tome de son travail (1945-1971), s'achève à montrer l'identité de nature entre le fonctionnement de l'appareil communiste français, les modes de raisonnement de ses dirigeants, et ceux que le mouvement de Khrouchtchev ne tarda pas à remettre à l'honneur, en Union soviétique, huit ans après la dénonciation des crimes staliniens (le Monde du 24 juillet 1981).

L'examen des dix dernières années de l'histoire du parti (1972-1982), objet du dernier tome paru, montre que la « méthode Robrieux » est tout aussi féconde, avec un rien de brio en plus, lorsqu'elle s'applique au passé proche. La relation du meeting de la gauche unie, en décembre 1972, qui ouvre le vo-

lume, met le lecteur en présence de ce parti profond, composé de permanents et de militants avertis, proches des fonctionnaires de base du parti (syndicalistes, employés des municipalités ou des comités d'entreprise), et dont le contrôle, par la direction, est la clé du pouvoir dans le système communiste. D'ailleurs, les dirigeants peuvent attendre qu'ils comprennent à demi-mot un discours du secrétaire général ou une explication d'un dirigeant de second rang, qu'ils acceptent d'être « militaires pour deux » lorsqu'on leur assure que la parti recouvrira les traits de cette tactique, mais aussi de réhabiliter le socialisme, répudié la veille, si l'allié socialiste, toujours suspect, est une fois de plus convaincu de trahison.

Philippe Robrieux montre que, cette fois, la manœuvre aura été coûteuse pour le P.C.F. Certes, si la conférence de ce foyer central a pu être ébranlée, l'affaire de la fédération de Paris, la façon dont les dirigeants de celle-ci ont pu être évincés par la direction du parti, en 1978, sans que les responsables siègent au comité fédéral y aient contribué à redire (à gauche) les piteux succès du P.C.F., montre que les mécanismes qui assurent la cohésion de l'encadrement militant sont demeurés actifs et qu'un dirigeant fédéral, eût-il la popularité de M. Henri Fajon, ne peut résister à leur déchaînement par la haute hiérarchie.

(Lire la suite page 6.)

LE DEUXIÈME ÉTÉ DU SEPTENNAT
L. — La force
moins tranquille
Lire page 6 le début d'une
série de Jean Charlot.

AUDOUARD
DANS « LE MONDE DES LOISIRS
ET DU TOURISME »
• LE CHIFFRE D'AFFAIRES DES
HOTELIERS DE LA CÔTE D'AZUR
A BAISSE DE 20 %
• SIX CHAMPIONS DU TEMPS
LIBRE :
« LES HOMMES DU CINQUE »
(Lire pages 9 et 10.)

Imbroglie juridique
lassitude policière
LES PIEDS DE NEZ
D'ACTION DIRECTE
(Lire page 13.)

LA MISE EN PLACE DE LA HAUTE AUTORITÉ

Le futur de l'audiovisuel

L'installation officielle de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle aura lieu mardi 31 août à la Maison de Radio-France, après s'être entretenue avec M. François Mitterrand au palais de l'Élysée. Celle-ci a également précisé que le chef de l'État prononcerait une allocution en installant officiellement la Haute Autorité.

Donc on va aller très vite. Mme Michèle Cotta, présidente de la nouvelle instance, a été nommée par le président de la République. Elle va remplacer Mme Cotta à la tête de Radio-France, et avant la fin du mois de septembre qui sera reconduit ou remplacé — si par qui — à la présidence des différentes chaînes de radio et de télévision. Le mois de septembre promet d'être chargé. Et agité.

CATHERINE HUMBLLOT.
(Lire la suite page 17.)

Le Monde

idées

Hume et l'industrie

par CHRISTIAN DELACAMPAGNE

Le philosophe devant la politique

A défaut de princes qui, comme l'aurait voulu Platon, soient eux-mêmes philosophes, les philosophes se sont, au cours des âges, beaucoup préoccupés du pouvoir. Christian Descamps souligne, à propos d'un livre récent, l'importance de la rupture introduite par Jean Bodin, au seizième siècle, dans la notion de souveraineté. Christian Delacampagne montre l'originalité de Hume, le premier à avoir pensé que le travail pouvait être la source du bonheur. Quant à Georges Mekki-Kaddache, il partage la conclusion pessimiste de George Orwell selon laquelle la soif du pouvoir est un vice commun à tous les régimes.

« F AIBLE philosophe et économiste », c'est ainsi, note Gérard Granel en préface de l'édition bilingue de *Quatre essais politiques* de Hume, que nous apparaît le plus souvent le célèbre philosophe écossais (1). Il va de soi qu'un regard plus attentif amènerait le lecteur à changer d'opinion : profitons donc de cette période estivale pour nous replonger dans nos classiques. La parution récente de ces *Quatre essais*, dans une version pour une fois intégrale, nous y invite — comme, d'ailleurs, presque tout ce que publie la maison T.E.R., petite entreprise autogérée et décentralisée, née il y a deux ans déjà, et qui n'édite que des textes philosophiques stimulants (2).

Pour mieux comprendre la politique de Hume, il faut d'abord la rapporter à sa philosophie générale — l'empirisme, qui n'a jamais eu bonne presse en France — et à sa conception de la raison. Tout comme Diderot, pour qui « la raison sans passions n'est qu'un roi sans sujet », Hume pense que la raison n'a pas pour fonction d'étouffer les passions ni de les condamner. Les passions, pour lui, ne sont pas des erreurs ; ce sont des forces, et la raison elle-même n'est en fin de compte qu'une force jouant avec d'autres forces. Que nait-il de ce jeu ? Une sorte d'équilibre, dû à l'auto-régulation des passions. Et cela n'est pas vrai seulement de l'individu mais également de la société : le problème politique tout entier se ramène donc, chez Hume, à « l'invention de formes, chaque fois singulières et temporaires, qui permettent de maintenir un seul équilibre, toujours le même : celui de la liberté et de l'autorité » (Granel).

C'est dire que Hume s'installe d'emblée au cœur de la bataille. Il prend la politique pour ce qu'elle est : un combat sans commencement ni fin. C'est dire aussi que l'histoire, pour lui, n'a pas de sens ; que le discours politique n'a pas de modèle pré-établi. C'est dire, enfin, que ses propres positions sont par définition flottantes, non dogmatiques : ami de l'ordre lorsqu'il faut arrêter l'anarchie, Hume peut devenir celui de la liberté s'il convient d'empêcher un abus d'autorité. Ni *whig* ni *tory*, ni monarchiste ni républicain, Hume est toujours ailleurs. Il prend modèle, en cela, sur le vrai politique, qui sait que l'action est un domaine où l'on peut mettre en œuvre des convictions mais où l'on n'est jamais sûr d'atteindre des vérités.

L'usurpation ou la reconquête

Pour l'un comme pour l'autre, en effet, l'existence d'un contrat est le critère de légitimité de tout gouvernement : là où il n'y a pas eu d'accord — explicite ou implicite — entre les membres d'un tout social, il ne saurait y avoir que tyrannie. Hume montre, en revanche, que si un contrat original a pu être passé, jadis, entre les premiers « sauvages » qui décidèrent de constituer une société, la presque totalité des gouvernements qui existent à ce jour, ou dont il subsiste quelque trace dans l'histoire, n'ont pu être fondés que sur l'usurpation ou la conquête. Et ce n'est pas pour autant qu'ils ne sont pas légitimes : ils le sont, au contraire, dans la mesure où ils assurent le bonheur de leurs sujets et la paix entre les États. Nul n'a donc le droit « naturel » ou « imprescriptible » de s'élever contre son propre gouvernement ; l'obéissance demeure, pour le citoyen, le premier des devoirs.

Certes, si tout le monde avait suivi ces maximes, la Révolution de 1789 n'aurait jamais eu lieu ! Mais il faut voir que Hume est moins un adversaire de l'idée même de révolution qu'un ennemi de l'anarchie ou sans premier du terme : il est convenu qu'une société ne saurait subsister sans État. Pour lui, c'est l'absence de gouvernement qui est le plus grand des maux. L'anarchie, en effet, expose la propriété de chacun à être volée ou détruite par d'autres ; elle décourage donc l'homme de travailler. Or le travail, rappelle sans arrêt Hume, est le nerf essentiel de la vie, ainsi que deux essais originaux, l'un d'Annick Jullien sur *La Peau du marxisme*, l'autre de Marie-Hélène Bolger sur *Platonisme et socialisme*. Pour tous renseignements, s'adresser à : T.E.R., ferme de Brézennan, 33120 Mauvezin.

On n'a pas peut-être assez mesuré, jusqu'ici, l'importance de ce thème et son originalité pour l'époque (3). Car s'il est devenu banal de

rappeler l'importance des facteurs économiques dans le devenir des sociétés, ce genre de considération était encore révolutionnaire au moment où Hume écrivait l'essai *Du commerce*, dans les années 1740. Anticipant sur Adam Smith et sur Marx, Hume invite en effet, dans ce texte étonnant, le philosophe à porter la plus grande attention à ces « sujets triviaux » que sont l'agriculture (occupation de la majorité des hommes de l'époque), l'industrie et le commerce. Il y parle de nécessité de développer les arts mécaniques, de multiplier les manufactures, de stimuler — par l'entremise de l'État — les grands travaux publics. Il y rappelle, enfin, que l'enrichissement est le but de l'activité de tous, riches ou pauvres ; et donc que la croissance de la production et de la consommation doit être au cœur des préoccupations des hommes politiques.

Depuis lors, cette logique nous est devenue familière. Il est même de bon ton, depuis quelques années, de rêver d'une société où la croissance se serait arrêtée. Sans doute avons-nous été effrayés par l'emballement de la machine économique, qui ne produit parfois que pour produire ; mais est-ce bien elle la responsable, ou est-ce le système de répartition des richesses ? Et faut-il continuer à accabler de notre mépris la philosophie politique de Hume parce que celui-ci a épousé sans complexes la cause du capitalisme, alors qu'il est l'un des premiers à en avoir démonté les mécanismes ? Rousseau, avec sa nostalgie d'une société de petits propriétaires tenus pratiquement autarciques, n'était-il pas infiniment plus éloigné de comprendre ce qu'il allait être les deux siècles suivants ? Relisons donc sans parti pris les essais humiens. On y fera bien des découvertes d'une surprenante actualité...

(1) L'ouvrage comporte le texte anglais ainsi qu'une traduction due à J.-P. Aron, J. C. Durieux, J. Grandjean, G. Granel et O. Pessioy.

(2) A signaler aussi, dans le catalogue de *Trans-Europ-Repress*, un texte de Wittgenstein inédit en France, *Notes sur l'expérience privée et les sens de la vie*, ainsi que deux essais originaux, l'un d'Annick Jullien sur *La Peau du marxisme*, l'autre de Marie-Hélène Bolger sur *Platonisme et socialisme*. Pour tous renseignements, s'adresser à : T.E.R., ferme de Brézennan, 33120 Mauvezin.

(3) Si l'exceptionnelle remarquable travail de Didier Deleury, *La naissance du libéralisme économique*, Aubier, 1979.

Penser la République

par CHRISTIAN DESCAMPS

Q U'E l'on souhaite sa disparition ou qu'on loue ses mécanismes, l'État — c'est en fait de la force et du droit — dit Valéry — est dans toutes les têtes. Les Palestiniens revendiquent un État, Israël tient au sien. L'histoire du monde est, en un sens, le clignotement de myriades de drapeaux.

Dans un ouvrage récent (1), François Châtelet et Evelyne Pissier-Kouchner distinguent quatre formes d'État. Ils prennent le soin de distinguer l'État-gérant, l'État-parti, l'État-nation et l'État-savant. Comment ne pas interroger l'État, en effet, alors que la totalité des peuples se prétendent organisés en États nations, qui prennent en général le soin de se dire également révolutionnaires et démocratiques ? Mais il importe aussi de ne pas projeter l'État moderne partout, de fonder en un creuset unique la polis grecque, l'empire romain, la royauté médiévale. Rendons ce que nous avons sans cesse sous les yeux, c'est sans doute repasser par l'œuvre, trop peu connue, de Jean Bodin, ce théoricien du seizième siècle.

Si les Grecs savaient déjà que la politique relevait de la communauté, il faut attendre Bodin pour que soit énoncée la nécessité que cette communauté soit structurée par une puissance souveraine qui, seule, assure la cohésion. Chez Aristote ou saint Thomas, la source du droit venait de la nature ou de Dieu ; chez Bodin, elle trouve un fondement humain, volontaire. Si l'État moderne n'a plus besoin de justification extérieure, sa puissance devient absolue en même temps que profane, et l'exercice de celle-ci devient une sorte de sacerdoce laïc. En un sens, les cérémonies du Panthéon disaient le rite historique de la prise en charge de ce ministère.

En effet, le souverain n'est pas celui qui déient le pouvoir de vie ou de mort. Ou alors n'importe quel condottiere, n'importe quel chef de bande serait souverain. Le souverain n'est pas une personne. La forme de la puissance, de la domination, préexiste aux personnages qui, tour à tour, vont en occuper les fonctions. Et ceux qui sont en charge de la souveraineté n'en sont que les dépositaires provisoires. Ainsi l'on est souverain mais on a la souveraineté.

Les six livres de *la République* de Bodin marquent une rupture décisive, car il s'intéresse plus à la République qu'au Prince. Et la République renvoie à la souveraineté qui appartient à l'État, dont la puissance donne, alors, l'existence à la République. Cette puissance ne résulte pas du seul exercice du pouvoir ; au contraire, c'est le pouvoir qui procède de celle-ci. Ce retournement-là est décisif : il va permettre de poser la question de la légitimité.

Pour dire un pouvoir légitime — ou illégitime — il est nécessaire que la souveraineté existe indépendamment de celui qui l'exerce. On saura l'ampleur de cette révolution copernicienne — dont tiendront compte aussi bien Tocqueville que Marx, Bakounine ou Mao — si l'on se reporte à la politique médiévale : l'horizon de Jean Bodin.

« La puissance souveraine »

Grégoire VII (2) avait formulé les règles d'un pouvoir théocratique. Il s'appuyait sur saint Paul qui écrivait : « Il n'est de pouvoir que de Dieu, et ceux qui existent sont institués par lui ». Dans cette visée ce pape — qui interdit également le mariage des prêtres — avançait que : « Seul le pape peut déposer les évêques, et il ne doit être jugé par personne ». Cette conception affirme clairement la prééminence du religieux (la *potestas*) sur l'autorité (*auctoritas*) de l'empereur. Dans cette perspective, il n'existe aucune autonomie du politique, et l'empereur n'exerce qu'un pouvoir temporel passager. Cette querelle théorique va marquer toutes les guerres médiévales, l'opposition italienne des gibelins fidèles à l'empereur et des guelfes partisans du pape. Et l'État moderne va naître d'annuler cette opposition... En effet, comme le repère Jean Bodin, l'État moderne n'appuie que sur lui-même, il est assis sur la forme même de son existence. Et celle-ci n'a plus besoin ni de Dieu ni de la nature : son incarnation ne dépendra que de l'histoire effective. Ainsi, quand M. Mitterrand propose de fêter en 1989 le bicentenaire de la Grande Révolution, il ressuscite sa légitimité au cœur du continent historique.

Bien sûr, les États ne se construisent pas que de discours. On peut toujours avancer qu'en dernière instance c'est la police qui dit la vérité. Mais c'est en oubliant que toute une partie de l'histoire de notre siècle, du tiers-monde à Gdansk, de Prague à Santiago, passe par la recherche concrète et conflictuelle d'une définition de ce que Bodin nommait la « puissance souveraine ».

En effet, si Machiavel traitait son œuvre sur l'activité du Prince qui mettrait en place l'État, Bodin, plus radical, s'intéressait, lui, à ce par quoi le prince sera Prince. Il nous permet, par là, de ne pas confondre l'État avec le gouvernement ou l'administration. En effet, l'État, ce principe souverain qui partout gère la paix et la guerre, la diplomatie — mais qui distribue aussi les passeports —, ce qui est une forme de latente transcendance.

Aujourd'hui, partout les États ont des constitutions — et celle de Staline fut une des plus démocratiques qui aient jamais existé... Mais nous ne devons pas projeter notre forme d'État partout. L'ethnologue Pierre Clastres (3) nous a rappelés, en s'appuyant sur des références amérindiennes, que des sociétés « sauvages » fortement organisées ont adopté un mode de gestion qui excluait la mise en place d'un pouvoir central incarné en un individu. Mais, plus près de nous aussi, on peut se rendre compte que la cité grecque n'a pas connu l'État. La différence de ce qu'on rencontre dans toute l'histoire moderne, la souveraineté n'était pas, en Grèce, donnée comme un principe extérieur, transcendant.

Tenter, avec Bodin, de définir l'État, c'est se donner les moyens de penser la politique. Car s'il ne suffit sans doute pas de s'intéresser aux fins des États, il importe de remonter au principe qui les fonde. En effet, c'est sans doute une grande ruse de la raison que d'avoir réussi à nous faire oublier l'archéologie du fondement de l'État. Aujourd'hui, nous souffrons ou nous bénéficions de l'État. Et lire l'auteur de la *Republique* (4), c'est — en regardant au loin — se donner les moyens d'interroger radicalement ce qui nous semble le plus naturel.

(1) François Châtelet, Evelyne Pissier-Kouchner, *Les Conceptions politiques du vingtième siècle*, PUF.
(2) Cité par G. Mairet, *Histoire des idéologies*, Hachette, tome 2.
(3) Pierre Clastres, *La Société contre l'État*, Éditions de Minuit.
(4) Jean Bodin, *la République*, Lyon, 1576, par Jacques du Puy, Librairie. Cet ouvrage monumental n'est pas disponible en français. Scientia Verlag Aalen en a publié un « reprint » en 1977.

La soif de pouvoir

par GEORGES MEKKI-KADDACHE

G EORGE ORWELL, dans son inégalable « 1984 » divisait la planète en trois blocs de pouvoir, qui, pour être éternellement engagés dans un conflit permanent, n'en étaient pas moins étrangement semblables quant à leurs méthodes de gouvernement. Vision utopique sans doute. Mais pourtant terriblement réelle : par-delà les différences de régimes constitutionnels, les fondements idéologiques ou de légitimité, le pouvoir a pourtant la même substance. Peu importent les objectifs affirmés d'équité ou de justice sociale, les apparences démocratiques données en pâture au moyen du suffrage universel, la bonne foi dont se targuent les dirigeants, le pouvoir sécrète toujours en bout de chaîne l'oppression. C'est l'oppression capitaliste du monde dit occidental, c'est encore l'oppression oligarchique des républiques fantoches.

Comment a-t-on pu penser du haut de toutes les barricades et dans

tous les maquis qu'un jour viendrait le pouvoir de l'État, remis entre les mains de ses représentants par le peuple souverain, aurait pour unique raison d'être le bien commun et le bonheur de tous ? Une question fondamentale se pose, celle de savoir si l'action de l'homme en général, et du gouvernement en particulier, peut être désintéressée. Bien sûr, une longue tradition humaniste voudrait faire admettre la figure du prince éclairé, seulement préoccupé par le bien commun et qui apporterait au peuple justice et liberté. Certes, telle figure est apparue à un moment ou à un autre de l'histoire : héros, les systèmes de gouvernement actuels, régissant des sociétés de masse se rejoignent tous dans leurs caractéristiques, mais pas précisément en ce sens.

La société de masses a fait s'exacerber l'individualisme primaire de chacun, comme moyen de défense et de lutte, pour conserver ou retirer le maximum d'avantages d'un système socio-politique oppressant et omnipotent. Oui, oppressant et omnipotent même et surtout dans les sociétés occidentales, celles qui se targuent de démocratie, celle où l'on bête sans issue contre les tracasseries administratives, où l'on subit, pour quelque motif futile, l'arrogance de policiers gonflés de la parole de pouvoir qui leur est confiée, où l'esclavage du salariat met le salarié sous la botte implacable de l'entreprise capitaliste, où enfin, un réseau de lois aussi dense qu'une toile d'araignée ne permet aucune initiative si elle n'est pas immédiatement caduquée et verrouillée dans un carcan d'arrêtés, de décrets ou d'autorisations en tous genres.

On a pu penser, au moment de la chute du nazisme en 1945, que le mal était définitivement vaincu, que la société humaine allait enfin commencer sa marche vers des lendemains de justice. L'illusion n'a fait long feu. Les profiteurs de guerre ont reconstruit des empires industriels sur les corps de tous les pays bourgeois, qui ont donné leur vie dans un conflit dont l'enjeu les dépassait complètement, les nazis ont revêtu l'habit de la responsabilité, les plannings, les bourgeois, les classes dirigeantes ont repris une place qu'au fond ils n'ont jamais quittée.

Le mal ? Mais quel mal ? Le goût du pouvoir, l'ivresse du commandement ? Toujours dans « 1984 », O'Brien, apparatchik du parti, avant de soumettre Winston à la torture,

lui déclare, avec une franchise que tous les dirigeants actuels devraient au moins avoir l'honnêteté d'exprimer : « Nous voulons le pouvoir pour le pouvoir... » La seule liberté qu'offre la société de masses est celle de commander, celle des gouvernants sur les gouvernés, des administrateurs sur les administrés, des patrons sur les salariés. Ils pourraient prétendre que les choses ont changé depuis l'aube des temps historiques ? Les contre-pouvoirs ? Les syndicats ? Les partis ? Certes, ils remplissent une fonction, mais ne serait-elle pas plutôt celle de dérivatif, de canalisation des pulsions de révolte ? Un peu comme cet Emmanuel Goldstein, l'ennemi imaginaire de « 1984 », jamais vaincu, toujours présent, cristallisant toute la haine du peuple, qui, autrement, pourrait s'avérer plus que dangereuse pour le pouvoir. Pourquoi ne pas évoquer aussi ces tournois sportifs passionnés que l'on jette en pâture aux masses, comme dans ces pays de la civilisation du football d'Amérique latine où d'ailleurs il vaut mieux s'exciter pour se dévouer avec l'équipe voisine qu'avec les centurions armés jusqu'aux dents du gouvernement.

Manque de scrupules

Combien de fois n'a-t-on justement entendu de sévères condamnations de ces régimes des colonels, de ces dictatures en uniforme et lunettes noires, qu'elles soient de gauche ou de droite ? Bien sûr, pour que la morale de nos démocraties soit sauve, cette condamnation s'impose ; mais parfois, je ne peux m'empêcher de songer que ces régimes ont au moins une vertu : celle de la franchise de l'oppression et de la brutalité des méthodes. Là, le pouvoir ne s'embarrasse pas de ces scrupules propres à nos confortables démocraties pour gouverner avec toute l'avidité, la cruauté et l'intransigence dont un gouvernement peut être capable. Là, aussi, la ligne de démarcation étant clairement posée, la lutte est claire, gouvernants contre gouvernés, ou plutôt classe dirigeante contre classe dirigée. Oui, classe contre classe. L'analyse du phénomène du pouvoir en termes de lutte de classes par les marxistes est, il faut bien le reconnaître, un schéma très séduisant et bien souvent explicatif de la plupart des situations éta-

tiques de la planète. Un schéma très séduisant, certes, mais comportant une limite de taille, celle de la *praxis*, dans la mesure où, malheureusement, un système de classes comparable dans sa forme à la dichotomie capitaliste s'est institué dans le bloc dit socialiste...

Serait-ce donc le propre du genre humain que de s'élever à la barrière hermétique de part et d'autre de laquelle se font face dirigeants et dirigés ? Si la réponse semble être oui, alors que faire ? L'indifférence ? Bien sûr, elle reste le refuge de l'écrasante majorité des citoyens, jusqu'au jour où, peut-être, l'injustice aveugle du système les atteint par le truchement d'une décision administrative trop cruelle, d'un policier trop brutal ou d'un sentiment d'impuissance que l'on n'arrive plus à refouler. A ce moment, il ne reste que deux voies possibles : la soumission, la tête basse devant la puissance absolue du pouvoir qui vous fait rentrer dans le rang, la rage au cœur, ou la révolte. Avoir le courage, car il s'agit bien là de courage, de dire non, de se mettre volontairement au ban du système et d'en courir en permanence sa violence répressive. Cela commence par une certaine marginalité d'attitude, puis viennent les drogues de plus en plus dures afin de mettre quelques millions d'années lumière entre le système et soi le temps d'un trip... mais cela ne suffit pas et ne peut suffire... Alors naissent les pulsions suicidaires, souvent individuelles, au fond d'une cour ou sous un toit humide, mais parfois collectives, et de celles-ci jaillit l'étincelle du terrorisme. Pourquoi ce terrorisme suicidaire ? Car il n'y a pas et il n'y aura jamais de victoire sur la machine du pouvoir et, une fois épuisées toutes les illusions individuelles, la pulsion d'en finir se mue en réaction épidermique, pathologique de violence aveugle, de violence justement suicidaire. En effet, pour comprendre, il est indispensable de dépasser toute notion d'éthique morale : certes frapper sans discernement des vies humaines constitue un crime abominable, mais les mains des États sont bien plus tachées de sang que celles des Brigades rouges, ceux des soldats morts dans des boucheries absurdes ou ceux des ouvriers morts pour engraisser une minorité cupide...

Elitismes immédiatement le terrorisme international, les règlements de comptes entre États du Proche-Orient ou d'ailleurs sur un sol étran-

ger, ces manifestations ne concernent pas notre propos. Ce terrorisme-là n'est que le reflet de la brutalité des États entre eux, ou de la lutte qui se livre en leur sein entre gouvernants et gouvernés. En revanche, si l'on ne s'agit en aucune façon de la légitimité, comment ne pas comprendre le cheminement de la révolte poussée à son extrême de ces étudiants depuis des années 68 d'Algerie ou d'ailleurs, qui glissent lentement de la rébellion à la marginalité et de la marginalité au terrorisme, sachant parfaitement que la lutte à mort ainsi engagée n'aurait jamais la moindre chance d'aboutir.

Les racines du mal

C'est à ce niveau qu'il convient de dépasser les explications en termes de chômage et de cités ouvrières qui, certes, contiennent leur part de vérité, mais qui paraissent singulièrement insuffisantes : les racines du mal sont autrement plus profondes et plus difficiles à extirper. C'est la nature même de la société humaine qui est en cause, les fondements de la répartition du pouvoir et de l'autorité d'un groupe d'individus sur d'autres. Comment en sortir ? Il est à craindre que l'on ne commise jamais la réponse à cette question, à moins de se placer dans une perspective complètement utopique, et rêver de construire une société nouvelle après avoir fait entièrement disparaître celle qui nous entoure. Mais ce serait sous-estimer la capacité d'adaptation de cette dernière qui, très rapidement, récupère ce terrorisme de la révolte par l'intermédiaire des Khadafi d'ici ou d'ailleurs, qui s'empresse de l'utiliser au service de leur propre soif de pouvoir.

Édité par la S.A.R.L. Le Monde
Gérant : André Laurens, directeur de la publication
Anciens directeurs : Hubert Boussier (1944-1969) Jacques Fauvet (1969-1982)
Imprimeur : Le Monde, 5, rue de Valenciennes, PARIS-11X
Reproduction interdite de tous articles, sauf accord avec l'administration.
Commission paritaire : n° 57 437. ISSN : 0026 - 9360.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue de Valenciennes
75427 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23
ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 9 mois 12 mois

FRANCE-D.O.M.-T.O.M.
273 F 442 F 611 F 780 F
TOUTS PAYS ÉTRANGERS
PAR VOIE NORMALE
533 F 962 F 1391 F 1820 F

ÉTRANGER
(par messageries)
L - BELGIQUE-LUXEMBOURG
PAYS-BAS
313 F 522 F 731 F 940 F

IL - SUISSE, TUNISIE
386 F 667 F 949 F 1230 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande.
Les abonnés qui paient par chèque postal (trois virements) voudront bien joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux semaines ou plus) : nos abonnés sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.
Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

Le Monde

M. A...
en cortège

NOUVELLES COMB...

la Ch...
le Nouv...
miste
« Que rep...
« Y a-t-il...
« Pourqu...
« Comme...
« Comme...
François B...

PO
R
LE N
OB

La Presse

NICOLE BERNHEIM

AFRIQUE

Sénégal

TÉMOIGNAGE

Les troubles en Casamance

A la suite des récents troubles en Casamance (le Monde du 10 juillet), de nos lecteurs, qui demandent à connaître l'anonymat en raison des fonctions qu'ils occupent, nous écrit :

Pendant plus d'une semaine des incidents ont opposé, dans la région de Ziguinchor, des membres de l'ethnie Diola (catholiques), majoritaire en Casamance, à une autre ethnie, les Balantes (animistes), beaucoup moins nombreux et originaires de Guinée-Bissau.

Nous avons recueilli de nombreux témoignages, que ce soit la nuit dans le « ghetto », de Ziguinchor, où, malgré de nombreuses rumeurs, différentes personnes nous ont indiqué que qu'elles avaient et ont fourni des indications sur les lieux des incidents ; ou la lendemain à l'hôpital, lorsque des blessés rescapés nous racontent ce qui leur est arrivé. L'un d'entre eux a expliqué que, vers 20 heures, des gens armés sont venus, les ont chassés et ont mis le feu au village. Ils étaient armés de machettes et de fusils de chasse. Avec sept autres personnes, il s'est caché dans les rizières. Au matin, ils ont été repérés. Seul survivant, laissé pour mort, il a réussi à s'enfuir. Dans un village, un habitant nous a affirmé que, à 2 kilomètres de là, en brousse, « les Diolas ont été brûlés et ce sont des rizières ». Un autre nous a expliqué que, depuis plusieurs jours, des membres du village partent à la nuit tombée pour « faire la guerre ».

Nous avons survolé la région et constaté que des dizaines de villages ou parties de villages balantes ont été brûlés, provoquant la fuite de milliers de personnes (1), en particulier vers la Guinée-Bissau toute proche.

A l'origine des incidents, il y aurait une coutume qui conduit les Balantes

à voler pour prouver leur bravoure. Cependant, il n'est pas à exclure, selon nos interlocuteurs, qu'il y ait aussi un problème de terre. Il n'y a pas de cadastre et seuls les « anciens » connaissent les limites et les emplacements de leur terrain. Il n'est pas rare que, à leur mort, la famille ne retrouve pas tout ce qu'elle avait.

L'intervention des autorités locales a consisté à envoyer, au bout de quelques jours, des camions de soldats le soir et seulement pour la nuit dans les villages considérés comme chauds. L'efficacité de ce type d'action a conduit les autorités à négocier avec le gouvernement de Bissau le rapatriement des populations balantes de la région, alors qu'une bonne partie de ces populations s'était déjà réfugiée de l'autre côté de la frontière. Le gouvernement a cherché en priorité à ne pas heurter de front les populations locales (Diola) qui, dans l'ensemble, approuvent ce qui se passe, même si elles ne participaient pas à ce qu'on appelle « la guerre ».

Certains témoignages confirment que les blessés rescapés n'étaient en sécurité qu'à l'hôpital. Une intervention massive pour empêcher d'autres massacres représentait un risque, à un an des élections, que les autorités locales n'ont sans doute pas voulu assumer.

Ces incidents, les plus graves qu'a connus la Casamance ces dix dernières années, sont d'une ampleur qui n'a rien à voir avec de traditionnelles querelles, par exemple entre paysans wofofs et éleveurs peuls.

(1) Entre 2 000 et 3 000 Balantes se sont réfugiés, selon un de nos interlocuteurs, à São-Domingo, village frontalier de Guinée-Bissau.

ASIE

Japon

POUR APAISER LES PROTESTATIONS ÉTRANGÈRES Tokyo s'engage à « amender » la nouvelle version des manuels d'histoire

De notre correspondant

Tokyo. — Dans le but d'apaiser les récriminations internationales et les tensions diplomatiques suscitées depuis deux mois en Asie par la réécriture, ou l'embellissement de certains épisodes de son passé militaire dans les manuels scolaires, le gouvernement japonais s'est engagé, jeudi 26 août, à procéder aux « amendements nécessaires ».

La déclaration d'intention n'a pas été faite par le premier ministre, M. Suzuki, mais par le secrétaire du gouvernement, M. Miyazawa. Elle apparaît, au regard des exigences de la Chine populaire et de la Corée du Sud, comme un compromis entre ce qui, au Japon même, se font les avocats d'un rétablissement de textes plus conformes à la vérité historique et ceux qui rejettent toute concession aux pressions étrangères. L'alle le plus conservateur du parti libéral démocrate au pouvoir et le ministre de l'Éducation lui-même font partie de ce « front du refus ».

En effet, M. Miyazawa s'est borné à indiquer que les amendements seraient faits en tenant compte dans un premier temps par les enseignants eux-mêmes. Une éventuelle modification écrite des textes incriminés ne pouvant,

dans le meilleur des cas, intervenir avant 1985 pour des raisons techniques. Les critères de jugement et d'autorisation des manuels par le comité de supervision du ministère — comme préalable de facto — seraient également révisés afin de mieux respecter l'esprit d'amitié, de coopération et de paix entre le Japon et ses voisins asiatiques.

M. Miyazawa a rappelé que « le Japon regrette profondément les relations passées » et souligne qu'il restait « conscient de ses responsabilités dans les sérieux dommages causés au peuple chinois pendant la guerre ».

Cette déclaration intervient après deux mois d'interminables et de vaines tentatives de justification des autorités japonaises. Elle a lieu à quelques semaines de la visite prévue de M. Suzuki à Pékin, à l'occasion du dixième anniversaire de la normalisation des relations sino-japonaises. Le Japon a officiellement demandé, en juillet dernier, que des mesures soient prises pour corriger les erreurs historiques dans les manuels scolaires japonais (le Monde du 28 juillet et 5 août).

R.-P. PARINGAUX.

Inde

NEW-DELHI PROTESTE CONTRE L'OUVREMENT D'UNE ROUTE ENTRE LE PAKISTAN ET LA CHINE À TRAVERS LE CACHEMIRE

De notre correspondant

New-Delhi. — L'ambassadeur de l'Inde à Islamabad a remis, jeudi 26 août, aux autorités pakistanaises une vigoureuse protestation écrite concernant la signature, le 22 août, d'un protocole sino-pakistanaï pour l'ouverture, ce vendredi, du col de Khunjerab, à l'une des extrémités de la route de la chaîne de l'Himalaya, au Cachemire que Delhi considère comme illégalement occupée par le Pakistan.

A trois reprises déjà les Indiens ont émis des protestations au sujet de cet axe routier de 680 kilomètres qui relie le Pakistan au Tibet et au Sinkiang. En juin 1980, lorsque sa construction a commencé, en juin 1978, lors de son inauguration et en février 1982, lorsque les journalistes étrangers ont été autorisés à se rendre, côté pakistanais, jusqu'à 50 kilomètres du col.

Alors qu'Islamabad justifie la construction de cette « route frontalière », ainsi que l'accord frontalier signé avec la Chine en 1964,

en réitérant sa revendication sur l'ensemble du Cachemire, Pékin a précisé que cet accord était « provisoire » tant que l'Inde et le Pakistan n'étaient pas parvenus à un règlement définitif sur la question du Cachemire.

Dans les milieux bien informés de Delhi, on considère qu'en émettant une nouvelle protestation, l'Inde a surtout voulu « marquer le coup » et ne pas paraître accepter son silence, le fait accompli, mais qu'elle n'entend pas pour autant freiner le processus de normalisation en cours avec le Pakistan et la Chine.

Située dans une zone stratégique, la route de Karakoram, un plateau situé à plus de 5 000 mètres d'altitude, rejoint la Chine en deux endroits : depuis 1978 par le col de Minak, proche des frontières afganes et soviétiques et désormais par la passe de Khunjerab, située à l'est du premier.

PATRICK FRANCIS.

AMÉRIQUES

LA SITUATION EN AMÉRIQUE CENTRALE

Le Nicaragua et Cuba ne croient pas à une volonté de détente des États-Unis

La politique de l'administration Reagan en Amérique centrale et dans les Caraïbes, telle qu'elle a été formulée récemment par M. Thomas Enders, sous-secrétaire d'État aux affaires interaméricaines, après la prise de fonction de son supérieur, M. George Shultz, a provoqué des réactions négatives de la part du Nicaragua. Les récentes résolutions parlementaires américaines sur le même sujet (1) ont, d'autre part, provoqué une réponse très vive de « Gramma », le quotidien officiel du P.C. cubain.

Le 20 août, à San-Francisco, M. Enders avait proposé un processus de désarmement pour la région, la reprise du dialogue entre le gouvernement de M. Ronald Reagan et la junte sandiniste nicaraguayenne, ainsi que la réduction « mutuelle » du nombre des conseillers militaires. Ce dernier point évoque la présence militaire américaine au Honduras et au Salvador, ainsi que celle des conseillers cubains qui, selon Washington, se trouvent actuellement au Nicaragua, au nombre de deux mille environ.

M. Enders avait ajouté que personne ne mettrait en question le droit du Nicaragua de se doter d'un régime politique qu'il désire ni ne recherchait le retour au pouvoir dans ce pays d'un « régime d'extrême droite », comme celui qui a régné jusqu'en 1979. Anastasio Somoza. Ces différents points n'étaient, jusqu'alors, jamais apparus dans les déclarations américaines sur la situation en Amérique centrale.

« Il y a une nouvelle dans les nouvelles propositions américaines sur le désarmement en Amérique centrale », a répondu, le jeudi 26 août, à Managua,

M. Sergio Ramirez, membre de la junte sandiniste de gouvernement. M. Ramirez a ajouté qu'« un autre fonctionnaire américain peut surgir demain et démentir les propos » de M. Enders.

Le Père Miguel d'Escoto, ministre nicaraguayen des affaires étrangères, était pourtant cette semaine au Mexique, dont les dirigeants avaient, naguère, proposé un plan de paix visant à faire baisser les tensions en Amérique centrale. Certains dirigeants sandinistes avaient, les jours précédents, manifesté leur intérêt pour une relance des discussions de haut niveau en vue d'alléger le climat entre Washington et Managua. Mais l'annonce de la situation économique du Mexique et la période de transition politique qu'il vit jusqu'en 1er décembre (2) ne peuvent guère de nature à favoriser un rôle actif de sa diplomatie dans la région. Mexico a pourtant considéré que les nouvelles propositions américaines constituent un changement positif.

Interrogé à Washington, un porte-parole du Front démocratique révolutionnaire salvadorien (F.D.R.), branche politique de l'opposition salvadorienne, avait, quant à lui, indiqué que les déclarations de haut fonctionnaire américain « ne traduisent qu'un changement apparent » en ce qui concerne le Salvador.

Enfin, Gramma, le quotidien du P.C. cubain, a, le jeudi 26 août, qualifié de « maladresse dangereuse » et de « nouvelle provocation » la résolution du Congrès américain favorable à un envoi éventuel de troupes en Amérique centrale et dans les Caraïbes pour « empêcher, par tous les moyens nécessaires, l'agression cubaine dans l'hémisphère occidental ».

(1) Le Monde du 19 août.
(2) Date de la prise de pouvoir par M. José Lopez Portillo et M. Miguel de la Madrid, élu le 4 juillet.

« The Guardian » évoque le rôle des conseillers israéliens dans la région

Le quotidien britannique The Guardian révèle, vendredi 26 août, que des questions de plus en plus embarrassantes sont posées à la Knesset sur la présence de conseillers militaires israéliens au Guatemala et au Salvador, deux pays où les gouvernements de ces deux pays à lutter contre la guérilla.

Lorsque le journal Haaretz avait publié, en novembre 1981, une enquête affirmant la présence de tels conseillers au Salvador, le porte-parole du ministère israélien de la défense avait déclaré n'avoir pas de commentaires à faire alors que les démentis les plus formels avaient été opposés auparavant sur ce sujet.

Selon un autre journal israélien, le gouvernement de Jérusalem aurait, à la demande de l'administration Reagan, accepté de prêter au gouvernement salvadorien 21 millions de dollars de l'aide qu'il reçoit lui-même des États-Unis.

Le Guardian rapporte également des propos émis en mars à la télévision du Guatemala par le nouveau chef de l'État, le général Rios Montt, après le succès de son putsch : « Nous avons reçu de l'aide des États-Unis, mais nous ne sommes pas des soldats ont été entraînés par les Israéliens ». Le quotidien israélien Maariv affirme que l'ancien chef de l'État guatémaltèque, le général Lucas Garcia, avait fait l'éloge du « travail fantastique » accompli par les Israéliens auprès des militaires de son pays.

D'autres propos sont rapportés : celui d'un ministre du gouvernement, M. Meridor, qui aurait affirmé dans une réunion à huis clos avec des hommes d'affaires qu'Israël jouait en Amérique centrale, aux Caraïbes, en Afrique du Sud et à Taïwan le rôle que les États-Unis ne pouvaient pas remplir d'eux-mêmes. Les Israéliens seraient en quelque sorte les « Cubains de Washington » en Amérique centrale.

Les ventes d'armes israéliennes aux dictatures de la région sont

connues depuis longtemps. Elles se font en grande partie par l'intermédiaire de la junte sandiniste de Managua. Un membre du parti travailliste a déclaré un jour à la Knesset qu'elles provoquaient « la même répugnance que du porc dans le service à table ». Il s'agit là d'un procédé ordinaire de la part des organisations de guérilla de nombreuses républiques contre des diplomates et des hommes d'affaires israéliens ou juifs installés dans la région.

Chili

La crise économique contraint le général Pinochet à un nouveau remaniement gouvernemental

Santiago (du Chili) (I.F.P.). — Le général Pinochet a demandé à ses ministres, en réunion extraordinaire, le jeudi 26 août, de donner collectivement leur avis sur la situation économique du pays. Il s'agit d'un procédé ordinaire, au Chili, lorsque le président de la République veut procéder à des remaniements ministériels. Le secrétaire général du gouvernement, le général Julio Bravo, a expliqué que le chef de l'État voulait « liberté d'action » pour justifier sa politique économique et qu'il annoncerait à son tour « sans doute la semaine prochaine » le nom des nouveaux ministres, ainsi que la nature des mesures qui seront prises pour tenter de juguler la crise qui afflige le pays.

Le dernier remaniement a eu lieu il y a quatre mois. Il avait consisté à la formation d'un cabinet de seize ministres et de six civils, dont la décision la plus importante a été de laisser flotter le peso, ce qui a provoqué une dévaluation de 50 % de la monnaie nationale. La crise éco-

nomique n'a pas été résolue pour autant. Le Chili n'a pas connu depuis longtemps une situation aussi noire : 23 % de la main-d'œuvre est au chômage ; il y a eu trois cent soixante-deux faillites au cours du premier semestre ; les exportations ont chuté de 18 % l'an dernier ; l'industrie est au point mort ; le déficit de la balance des paiements est de 680 millions de dollars.

Certains secteurs de l'industrie, de la paysannerie et des professions libérales proches du régime militaire ont exprimé leur inquiétude et demandé l'abandon de l'équipe économique, qui applique les thèses ultra-libérales de l'école de Chicago. Leur mécontentement rejoint celui de l'Église et de nombreux syndicats qui ont déclenché plusieurs grèves.

Après avoir continué de privatiser les entreprises publiques et accru la pression fiscale sur les contribuables, le général Pinochet s'apprête à annoncer un train de mesures tendant à encourager l'épargne et à réduire encore la consommation.

Argentine

Les militaires ont renoncé à imposer des limitations draconiennes à l'activité des partis

Correspondance

Buenos-Aires. — Le document fondamental du régime militaire instauré le 24 mars 1976 en Argentine, intitulé « Bases politiques des forces armées pour le processus de réorganisation nationale », prévoyait la publication d'un nouveau statut des partis politiques, au plus tard durant le second semestre 1980. Il aura fallu attendre le jeudi 26 août 1982 pour que celui-ci voie enfin le jour. En fait, le texte enfin promulgué s'inspire très largement de celui approuvé en 1985 durant le gouvernement radical de M. Arturo Illia, légèrement modifié en 1975 sous la présidence d'Isabel Peron.

Dans l'esprit des idéologues du « processus de réorganisation nationale », les normes régissant l'organisation et le fonctionnement des partis politiques devaient être doublement restrictives. Il se serait agi, d'une part, d'interdire les partis se réclamant du marxisme-léninisme, d'autre part de réduire l'éventail politique à trois ou quatre formations importantes. Il avait même été question de déclarer illégales les organisations politiques qui exigeaient un examen de l'action des forces armées durant les années de lutte contre la « subversion ».

La survie du parti communiste

Les limitations de nature idéologique ont été finalement abandonnées — encore que l'article 22 du nouveau statut se prête à une interprétation assez large : il affirme, en effet, que « ne seront pas autorisés les partis qui, dans leur doctrine ou leur mode d'action, dans leur fonctionnement interne comme dans leur activité extérieure, cherchent à remplacer le système démocratique, recourent à l'emploi illégal et systématique de la force et favorisent la concentration personnelle du pouvoir ».

Les militaires ont finalement renoncé, tout aussi bien, à limiter le nombre des partis en se fondant sur le chiffre de leurs adhérents : environ trente-cinq mille suffiront pour qu'une formation soit reconnue. Un parti national doit, en outre, être représenté dans cinq circonscriptions électorales au moins, le nombre exigé dans chacune d'elles étant de 4 pour 1 000 électeurs inscrits.

L'exception de Buenos-Aires, où huit mille adhérents suffiront, alors que s'y concentrent huit millions cinq cent mille électeurs. L'application

de ces normes devrait garantir la survie d'une dizaine de formations, dont le parti communiste.

Le nouveau statut contient un certain nombre de dispositions visant à assurer le fonctionnement démocratique des partis politiques. Alors que, dans les textes antérieurs, les dirigeants étaient désignés selon des modalités fixes par chaque organisation, la loi exige cette fois le « vote direct et secret ». D'autre part, le mandat des responsables ne pourra pas dépasser quatre ans.

La principale innovation réside cependant dans le système d'adhésion. Les partis devront procéder à l'actualisation de leurs registres d'adhérents. Cette disposition favorise les leaders politiques qui, tel M. Raúl Alfonsín, de l'Union civique radicale (U.C.R.), comptent sur l'apport massif des jeunes générations pour gagner les élections internes. D'autre part, à cet égard, les cartes d'adhérent devront mentionner le nom du parti, ce qui devrait empêcher les dirigeants peu scrupuleux de vendre à une formation en mal de recrues. La justice veillera à la régularité des opérations.

Les responsables politiques ont, dans leur grande majorité, accueilli favorablement le nouveau statut. Il est vrai que le texte qui vient d'être promulgué atteste l'échec du régime militaire dans sa volonté d'instituer un « ordre nouveau ». En autorisant l'activité politique et en permettant aux partis de se réorganiser, le général Reynaldo Bignone, chef de l'État, a donc tenu les promesses qu'il avait faites. Le chef de l'État généraliste évidemment encore en crédibilité s'il levait rapidement l'état de siège instauré en 1978 et fixait un calendrier précis en vue d'élections générales.

JACQUES DESPRES.

● Buenos Aires s'est plaint du harcèlement de sa flotte de pêche par l'aviation britannique dans une lettre adressée le jeudi 26 août au Conseil de sécurité des Nations unies. L'ambassadeur argentin à l'ONU a déclaré que cinq chalutiers de son pays se trouvant pourtant en droit de la « zone d'interdiction » délimitée par Londres autour de l'archipel des Malouines avaient été survolés à basse altitude, les 14 et 15 août, par des hélicoptères du Royaume-Uni.

OCÉANIE

Australie

QUAND LE TÉLÉPHONE DU PROCUREUR SERT AUX DAMES DE PETITE VERTU

Canberra (A.F.P.). — Fraude fiscale et réseau de prostitution : les activités illégales du bureau du procureur de la Couronne de Perth ébranlent le gouvernement conservateur de M. Malcolm Fraser.

Selon le rapport d'une commission royale, les deux principaux personnages en cause sont un substitut du procureur de Perth (Australia-Occidentale) et son épouse. Tous les deux avaient mis sur pied, avec l'aide d'un responsable du Trésor, un système d'évasion fiscale qui a profité à une centaine de sociétés et fait perdre à l'État « au moins plusieurs centaines de millions de dollars ».

Mieux encore : l'épouse du substitut animait un réseau de prostitution dont le numéro de téléphone, publié dans une petite annonce de la presse locale, n'était autre que celui du bureau du procureur.

Les personnes impliquées dans le scandale étaient toujours employées par le gouvernement fédéral au moment de la publication du rapport.

« Je n'étais pas au courant. Je ne suis pas personnellement responsable », a déclaré l'avocat général (responsable de la justice australienne), M. Peter Durack, dont l'opposition travailliste a demandé la démission.

Deux motions de censure déposées par l'opposition à la suite de la publication du rapport ont été rejetées jeudi par le Parlement.

VOUS CHERCHEZ UN PIANO ?

LOCATION DEPUIS 220 F/mois (région parisienne)
VENTE DEPUIS 270 F/mois (sans apport, ni caution)
Livr. gratuite dans tte la France
26 MARQUES REPRÉSENTÉES
Garantie jusqu'à 5 ans
Ouvert du lundi au samedi : 9 h-19 h



DIPLOMATIE

● La Chine a rejeté une offre de trêve militaire à la frontière sino-vietnamienne proposée par le Vietnam, accusant Hanoi d'être seul responsable de la poursuite des hostilités en raison de sa « politique antichinoise », a annoncé jeudi 26 août l'agence Chine nouvelle.

Le gouvernement vietnamien avait proposé le 14 août dernier l'instauration d'un cessez-le-feu et la suspension des hostilités à la frontière pendant quarante-deux jours (entre le 27 août et le 8 octobre prochains), afin de permettre la célébration « dans la paix » des fêtes nationales vietnamienne et chinoise, organisées, pour la première, le 2 septembre et pour la seconde, le 1er octobre. — (A.F.P.)

Pérou

● SOIXANTE-QUINZE MORTS À LA SUITE DES ATTENTATS perpétrés par le mouvement maoïste Sendero lumbroso : tel est le bilan présenté par le ministre péruvien de l'Intérieur, le général José Cagliardi, le jeudi 26 août à Lima. Il a ajouté que deux cent quarante-quatre attentats ont été commis contre des biens, et quarante-deux contre des personnes depuis le 1er janvier, essentiellement à Lima et dans les départements andins d'Ayacucho, d'Apurimac et de Huancavelica. — (A.F.P.)

Le Monde des PHILATÉLISTES
UN JOURNAL DE LA PHILATÉLIE

policiers à la frontière militaire

Sanquillo

Qua

Grande-Bretagne

Mozambique

Ouganda

Philippines

EUROPE

Argentine

Argentine
à imposer des limitations
à l'activité des partis

Italie

Un policier a été tué au cours de l'attaque d'un convoi militaire par les Brigades rouges à Salerne

De notre correspondant

Rome. — Un commando terroriste a attaqué un convoi militaire à Salerne, jeudi 26 août, en plein après-midi. L'opération a fait un mort et sept blessés, dont deux grièvement. Le convoi (une jeep et une camionnette avec à leur bord onze soldats) a été bloqué à sa sortie de la caserne de Casadio, en plein centre de Salerne, par deux voitures d'obus qui ont surgi les membres du commando. D'une traversée sortaient également d'autres terroristes : selon les témoignages, ils étaient au moins une quinzaine, dont trois femmes. Ils ont immédiatement ouvert le feu et désarmé les jeunes soldats du 11^e bataillon d'infanterie. L'arrivée à l'improvise d'une patrouille de police motorisée a provoqué un échange de coups de feu nourri, au cours duquel un agent a été tué. Les terroristes ont réussi à s'enfuir, emportant plusieurs armes automatiques. Dans la soirée, l'attentat était revendiqué par les Brigades rouges.

Il s'agit de la troisième opération contre l'armée perpétrée par les Brigades rouges depuis le début de l'année : l'assaut le plus spectaculaire fut celui contre la caserne de Santa-Maria-Caput-Vetere, près de Caserta, dans la nuit du 8 au 9 février ; les terroristes emportèrent alors une trentaine de fusils automatiques, deux bazookas et quatre mitrailleurs. Le 19 août, un autre raid avait lieu contre le centre radio-

électrique de l'aviation militaire à Rome. Là encore les terroristes emportèrent des armes. Ces opérations contre l'armée des Brigades rouges, fortement touchées et pratiquement démantelées dans le nord de la péninsule, tentent de se reconstruire dans le sud, notamment dans la région de Naples-Caserta. La colonne napolitaine, moins touchée que les autres par les opérations de police, trouve un nouvel appui, logistique à tout le moins, dans la région locale.

An moment de l'été, en 1981, de l'assesseur régional, M. Cirillo, il semble que ce soit le commandant Raffaele Cuiolo qui, en prison, ait rédigé le plan de l'assassinat. En juillet, du chef de la brigade mobile de Naples, M. Ammaturo, a confirmé la liaison entre les Brigades rouges et le Camorra : c'est cette dernière qui a permis aux terroristes de disparaître après l'attentat ; quelques jours plus tard, un commando revendiquant l'assassinat, soulignait la « fusile bataille » du « prolétariat extra-légal », c'est-à-dire la pègre. La collaboration entre les Brigades rouges et le Camorra est également attestée par les armes qu'utilise dans certains cas la pègre : des mitrailleurs, des bazookas, etc. Les juges, qui ont saisi les terroristes ont pu se procurer.

PHILIPPE PONS.

A TRAVERS LE MONDE

Bangladesh

● LE RÉGIME DU GÉNÉRAL HUSSEIN a rendu public, jeudi 26 août, une réforme du code de procédure pénale ayant pour but d'accélérer les jugements. Actuellement, quelque vingt-deux mille personnes sont en détention provisoire, en attente d'un procès, à l'indigence du ministre de l'Intérieur, le général M. J. Chowdhury. — (A.F.P.)

Equateur

● UN ÉTUDIANT A ÉTÉ TUÉ et soixante autres ont été arrêtés depuis le 23 août à Guayaquil, principale ville et port de l'Équateur, où ont lieu de violentes manifestations après l'annonce d'une hausse des tarifs des transports publics. — (A.F.P.)

Grande-Bretagne

● GREVE DES HÔPITAUX. — La confédération des syndicats britanniques (TUC) a appelé, le jeudi 26 août, à une grève générale des services de santé, sauf les services d'urgence, pour le 23 septembre. Cette décision est intervenue après que les syndicats des infirmières, l'un des moins revendicatifs, ont rejeté l'offre gouvernementale d'augmentation de 7,5 % des salaires. Les personnels des hôpitaux s'étaient mis en grève du 9 au 11 août pour obtenir une augmentation de 12 %. Les syndicats de la santé demanderont aux autres salariés de s'engager à leur côté lors du congrès du TUC, le 6 septembre prochain. (A.F.P., UPI)

Mozambique

● LE PREMIER MINISTRE INDIEN A MAPUTO. « Nous voulons que Fozcoan Indien devienne une zone de paix » et soit « délimitée », a déclaré jeudi 26 août, à Maputo, Mme Gandhi au cours d'une visite officielle — la première d'un chef de gouvernement indien au Mozambique. Les deux pays doivent conclure plusieurs accords de coopération technique. — (UPI)

Ouganda

● M. DAVID NABETI, ancien directeur de la Banque africaine de développement, a été nommé jeudi 26 août ambassadeur d'Ouganda en France. D'après le district d'Uganda, dans le sud-ouest du pays, M. Nabeta fut également président de la commission des services publics de la dévotion Communauté de l'Afrique de l'Est. Il a vécu en exil pendant le règne du président Idi Amin. — (Reuters)

Philippines

● LA NOUVELLE POLICE SECRÈTE a tué quarante-sept criminels présumés et en a arrêté six autres au cours de la campagne lancée depuis vingt-deux jours par les autorités contre la criminalité à Manille, a annoncé, le jeudi

26 août, un responsable des forces de l'ordre de la capitale philippine. En présentant ce bilan, le chef du commandement des forces armées philippines, le général Prospero Ojeda, a dit que les agents de la police secrète, qui ont l'ordre de tirer « pour mettre hors de combat », ont saisi des suspects de manière délicate. — (A.F.P.)

Swaziland

● LA SUCCESSION DE SOBUZA II. — Un prince âgé de onze ans aurait été désigné pour succéder au roi Sobhuza II, décédé le 21 août à l'âge de 24 ans, à 4 h 00, après, jeudi 26 août, de sources parlementaires à Mbabane, capitale du royaume. La nouvelle de la désignation du successeur du « Lion du Swaziland » n'a cependant pas été officiellement confirmée, notamment par le conseil du Likoko, l'organe suprême de la monarchie. Selon la presse sud-africaine, le monarque désigné serait le prince Makhosweni, le plus jeune des quatre enfants du roi. Le prince Makhosweni, âgé de quatre mois lorsqu'il fut désigné pour succéder à son père, le roi Mswati V, le 10 décembre 1980. — (A.F.P.)

Turquie

● PLUS DE 25 000 PERSONNES ONT ÉTÉ CONDAMNÉES par les tribunaux militaires depuis le coup d'État du 12 septembre 1980, selon le bureau de coordination de la loi militaire, qui précise que 12 500 de ces condamnations sont « extrêmes » (à mort). Sur « dix-neuf » (19 500) « séparatistes », l'appartenance à un groupe politique n'ayant pu être établie pour les autres. Le conseil national de sécurité a approuvé 26 des 103 condamnations à mort prononcées par les cours militaires ; 21 ont été rejetées, les autres sont actuellement à l'étude. — (A.F.P.)

Zimbabwe

● LES SIX TOURISTES étrangers, enlevés le 23 juillet par des dissidents dans le sud-ouest du Zimbabwe, sont toujours en vie, a affirmé, mercredi 26 août, M. N'komo à la fin d'une tournée dans la région. Selon le chef de l'opposition, les dissidents ont fait savoir qu'ils avaient besoin de nourriture. « Les touristes enlevés refusent de manger le soja (oléagineux à base de pois) et sont maintenant très maigres, affamés et incapables de marcher », a indiqué M. N'komo. L'agence Zana a annoncé, de son côté, mercredi, que M. N'komo avait demandé à la population de la région de coopérer avec l'armée et la police dans la recherche des touristes disparus. — (A.F.P.)

Espagne

EN RAISON DE LA CRISE DU PARTI CENTRISTE Le gouvernement paraît décidé à dissoudre le Parlement

De notre correspondant

Madrid. — La rentrée politique espagnole a toutes les apparences d'une fin de règne. On n'a pas plus, comme au début de l'été, à se demander si la législature ira jusqu'à son terme, en avril prochain, mais plutôt si le Parlement sera dissous avant le début de la nouvelle session à la mi-septembre, et si les élections anticipées auront lieu avant ou après la visite du pape à la mi-octobre. L'Union du centre démocratique (U.C.D.), parti gouvernemental, qui espérait encore, avant les vacances, remonter la pente en se donnant un nouveau président, M. Landelino Lavilla, semble avoir baissé les bras.

Deux tendances existent néanmoins au sein du parti. Les uns, les moins pessimistes, voudraient retarder les élections pour permettre à l'U.C.D. de se redresser. Les autres, qui sont désignés comme les plus radicaux, voudraient prendre de vitesse les nouvelles formations rivales du centre.

Ces derniers semblent avoir gagné la partie. M. Lavilla lui-même a déclaré qu'il « croyait » que les élections auraient lieu avant le mois de décembre. Les défenses au gouvernement en faveur du Centre démocratique et social (C.D.S.) de M. Adolfo Suárez lui montrent chaque jour le danger de temporiser.

Les déclarations à gauche et à droite ont déjà coûté à l'U.C.D. le quart de ses députés au Congrès. Beaucoup se rendent compte qu'elle ferait plutôt figure dans un Parlement où elle serait désarmée à l'égalité de sièges avec le parti socialiste. Le premier ministre, M. Leopoldo Calvo Sotelo, est resté de vacances pour rentrer ce mercredi 27 août : le premier conseil des ministres de la rentrée. Le sondage report à une date non précisée du voyage qu'il devait faire au Danemark le 3 septembre, a déclenché une vague de rumeurs et de spéculations. Il ne manque pas d'hommes politiques

et de journalistes pour croire que le conseil des ministres va sinon annoncer, du moins décider de la date de la dissolution des Cortes.

Que cette décision soit prise aujourd'hui ou plus tard, elle le sera avec tristesse. Le premier ministre n'ignore pas les derniers sondages, qui sont catastrophiques pour l'U.C.D. Il donne au parti socialiste environ 35 % des votes, plus que l'U.C.D. n'en avait obtenu aux dernières élections, triant ainsi la majorité absolue des sièges au congrès des députés.

L'Alliance populaire (droite) deviendrait la deuxième force politique, mais loin derrière les socialistes, avec environ 10 % des voix. Quant à l'U.C.D., elle n'obtiendrait que 5 à 7 %. Et encore les sondages ne tiennent-ils pas compte de la création récente de quatre autres partis centristes qui disputent aux élections au parti gouvernemental.

Baste à fixer la date des élections. La visite du pape Jean-Paul II en période préélectorale complique le problème. Le scrutin doit avoir lieu entre trente et soixante jours après la dissolution des Cortes, et les autorités ecclésiastiques ont fait savoir qu'il s'agit d'un discours d'accueil à la Saint-Père en pleine campagne électorale.

Le gouvernement a donc le choix entre convoquer les élections avant l'arrivée du pape, renonçant ainsi à un capital politique qu'il pourrait tirer de sa visite et lui réservant la mauvaise surprise d'être tenu par un gouvernement socialiste, ou bien attendre son départ, et prendre le risque de laisser pourrir davantage la situation politique.

La date la plus souvent avancée est, cependant, le mi-novembre. Cela signifierait la dissolution du Parlement entre le 15 septembre et le 15 octobre, et le début de la campagne électorale officielle le 20 octobre, et un jour ou deux de plus au départ du pape.

(Interim.)

Pologne

M. Barikowski estime que Solidarité prépare en fait « une insurrection armée »

Le pouvoir en Pologne a intensifié de façon spectaculaire la campagne d'intimidation contre la population et les dirigeants de Solidarité, accusés désormais de se préparer activement à des affrontements sanglants pour le 31 août. Parle de sang-froid, ou scélérade savamment brochant pour orner une psychopathe de peur, ou les deux à la fois ? En tout cas, les autorités ont soudain choisi d'amplifier les risques du deuxième anniversaire des accords de Gdansk, pour lequel la direction clandestine de Solidarité a appelé à des manifestations pacifiques dans tout le pays.

Après le ministre de l'Intérieur qui, mercredi 25 août, avait fait une mise en garde musclée, jeudi 26 août, ce fut le tour de M. Kazimierz Barikowski, membre du bureau politique et secrétaire du comité central du parti ouvrier unifié. La radio a diffusé un discours qu'il a prononcé au château naval de Szczecin, où il a affirmé que les appels aux manifestations « sont une étape pour les préparatifs d'une grève générale, celle-ci préparant à une insurrection armée dirigée contre le pouvoir ».

D'autre part, les informations diffusées au compte-goutte par le pouvoir montrent que les manifestations de la mi-août ont été plus importantes qu'on ne l'avait annoncé à l'origine. Ainsi, l'agence PAP a annoncé que les dix mille ouvriers des chantiers navals Adol-Warski du grand port balte de Szczecin avaient tenté mardi de se mettre en grève. La direction a menacé de fermer l'établissement à la suite du mouvement. PAP annonçait simultanément l'arrestation de plusieurs personnes, dont six à Gdansk, deux à Bydgoszcz et une à Tarnow (sud du pays), à la suite des manifestations et échauffourées des 13 et 16 août.

L'homme de Mgr Giamp

A Cracovie, au monastère de Jasna-Gora, le prêtre de Pologne n'a pu — comme il l'avait promis — annoncer la date de la venue du pape l'an prochain (sa visite, projetée pour cet été, a été ajournée à la demande de la junte). Aussi Mgr Giamp a-t-il, posé les conditions de l'Eglise aux autorités : « Il faut penser à un dialogue et on nous répond toujours que les conditions ne sont pas appropriées. Commençons donc à les créer », a-t-il déclaré.

« Voici nos conditions : libération de Lech Walesa et qu'on lui permette de s'exprimer en homme libre (ici,

ovation monstre, malgré les consignes de ne pas applaudir). Rétablissement des syndicats. Libération de tous les internés et commencement des préparatifs pour une amnistie de tous les condamnés. Précision de la date de l'arrivée du pape en Pologne l'an prochain. »

Sans doute pour préserver l'avenir et le rôle d'arbitre que n'a cessé de jouer l'Eglise, Mgr Giamp a exhorté la population et les ouvriers des entreprises « à ne pas céder à la colère et à ne pas sortir dans la rue » le 31 août, disant que « la rue ne doit pas être le terrain du dialogue ». « Assez de sang a coulé, a-t-il ajouté. C'est autour d'une table que doit être mené le dialogue. Il y a deux ans, la sagesse et la résistance sage ont vaincu. Les choses ne se sont pas passées derrière des barrières, mais derrière le voile des négociations. » Il a attribué la colère ressentie par les Polonais à l'heure actuelle aux maux sociaux et personnels et aux « provocations et incitations volontaires ». L'Eglise « se rend compte de cela, a-t-il poursuivi, et elle est avec la population. Elle a été avec ceux qui s'enfermaient dans les entreprises, avec ceux qui sont internés, et elle va avec ceux qui sont en prison. »

Après avoir affirmé que l'Eglise « ne peut être un instrument dans les mains de groupes sociaux ni de l'Etat », le prêtre est revenu sur la visite du pape. Évoquant les difficultés négociations en cours avec le pouvoir, il a dit que l'Eglise attend « l'année prochaine la venue de Jean-Paul II » et que la jubilé du sixième centenaire de la Vierge noire inauguré jeudi « durera aussi longtemps que le pape ne sera pas venu ».

A Castel-Gandolfo, tout en réitérant son désir de se rendre en Pologne, le pape, rappelant la canonisation prochaine du Père Kolbe, a appelé à suivre l'exemple de cette « solidarité jusqu'aux extrêmes limites envers un autre homme. (...) Sur la terre polonaise, il faut que chacun soit proche de l'autre, sans éliminer personne ; il faut reconstruire le bien commun par l'union et le dialogue avec la société. On ne peut construire ce bien commun avec la force et la violence, mais seulement avec l'éloquence de la raison. (...) Au cours de ces dernières mois, l'Eglise de Pologne n'a cessé de répéter et de réaffirmer que le pouvoir ne peut être vraiment fort que grâce à l'appui de la société, et que la voie qui permet un tel soutien passe non par l'opposition, mais par le dialogue de tous, par un véritable accord social. » (A.F.P., A.P.)

Irlande du Nord

Recrudescence d'attentats après le coup de filet de la police dans les milieux républicains

Belfast (A.F.P., Reuters, U.P.I.). — Trois morts, deux blessés graves, tel est le bilan des actes de violence perpétrés en Ulster au moins de trente-six heures, du vendredi 27 août, un homme a été tué à Milford, dans le sud de la province, par l'explosion d'une voiture piégée. Quelques heures plus tôt, un soldat britannique avait été blessé par balles à Coodery, dans la même région, et un policier blessé à Belfast par l'explosion d'une bombe dans sa voiture ; ce dernier attentat a été revendiqué par l'Armée irlandaise de libération nationale (I.N.L.A.), second groupe républicain armé.

A Belfast également, un catholique, père de huit enfants, a été tué jeudi alors qu'il se rendait à son travail. A Londonderry enfin, un ancien député de l'I.R.A., M. James Bradley, a été tué mercredi soir alors qu'il rentrait chez lui, par une patrouille militaire, ce que la représentation politique du mouvement républicain, le Sinn Féin, a qualifié d'« exécution sommaire ».

Cette série d'actes de violence survient au moment où la police nord-irlandaise publie des statistiques révélant une baisse sensible du nombre d'attentats et d'agressions à main armée pour moitié, politiques au cours des sept premiers mois de l'année 1982. Selon la Royal Ulster Constabulary, trente-huit personnes ont été assassinées dans la province au cours de cette période, contre soixante-huit pendant la même période de 1981 ; cent soixante-quatre attentats à la bombe ont eu lieu contre trois cent dix-huit en 1981 et trois cent soixante et une attaques à main armée contre huit cent quinze.

Deux cent vingt-trois personnes ont été arrêtées depuis le début de

1982 ont été inculpées de délits graves. Les recherches de la police dans les milieux républicains semblent avoir été facilitées par les révélations de certains militants arrêtés, en échange d'un traitement plus clément, voire de l'absence de poursuites judiciaires. Ainsi on affirme dans les milieux républicains que la dernière vague d'arrestations, l'une des plus importantes au cours des dix dernières années (le Monde du 27 août), est liée à la disparition d'un jeune homme de Creggan, M. Raymond Gilmore, de sa femme et de ses deux enfants. Dès le mois de novembre, la police avait pu procéder à l'arrestation de quarante et une personnes soupçonnées d'activités terroristes, grâce aux révélations de M. Christopher Black, ancien membre de l'I.R.A. La famille de M. Black, ainsi que le mobilier de son appartement, ont depuis disparu. Un militant républicain a récemment affirmé dans des déclarations dont se fait l'écho The Guardian que, pendant sa détention, la police lui avait proposé 50 000 livres et la possibilité d'aller s'installer en Afrique du Sud en échange d'informations.

Cependant, le parti travailliste social-démocrate (S.D.L.F.), principale formation catholique, a décidé jeudi au terme d'une réunion houleuse de présenter des candidats à l'élection de l'Assemblée régionale du 30 octobre prochain, mais de ne pas siéger à cette assemblée, pièce maîtresse d'un plan d'« état d'urgence » de certains pouvoirs à la province. Voilà qui compromet sérieusement les projets du secrétaire d'Etat à l'Irlande du Nord : une assemblée où ne siègeraient que des protestants à en effet peu de chances de faire avancer la province vers une solution de ses conflits intercommunautaires.



JEAN-MARIE PELT
L'homme qui sait faire parler les plantes

La prodigieuse aventure des plantes

Jean-Marie PELT
Les plantes : amours et civilisations végétales

Jean-Marie PELT
La médecine par les plantes

Foyer

été du septennat
le moins tranquille

DU MEUBLE
INDIVIDUEL ...

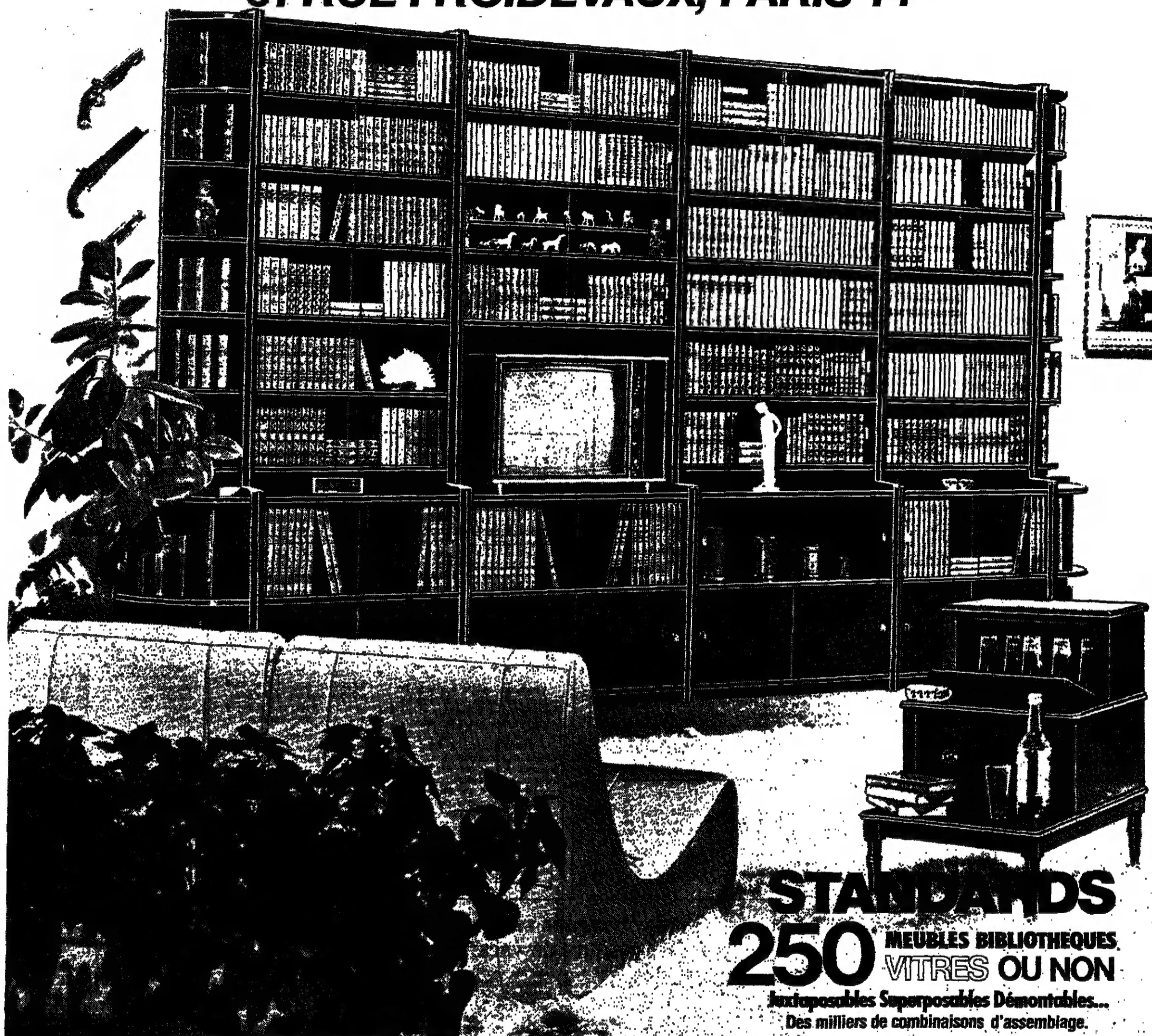
... AU GRAND
ENSEMBLE

La maison des BIBLIOTHEQUES

Paris • Bruxelles • Genève • New York • Rome • Rotterdam • Vienne

61 RUE FROIDEVAUX, PARIS 14^e

DANS
LE CATALOGUE
GRATUIT
250 MODELES
Rustiques, Contemporains,
Anglais...



STANDARDS
250 MEUBLES BIBLIOTHEQUES
VITRES OU NON
Juxtaposables Superposables Démontables...
Des milliers de combinaisons d'assemblage.

Description générale Vitrées ou non. 12 hauteurs - 4 profondeurs - 4 largeurs.
Étagères en multipli, côtés en aggloméré bois (panneaux de particules).
Placage acajou traité ébénisterie, vernis cellulosique satiné, teinte acajou s'harmonisant avec tous les styles.
Fonds contre-plaqué. Vitres coulissantes avec onglets, bords doux.
12 hauteurs de 64 à 224 cm, modèles de 2 à 8 rayons pour formats différents.
4 profondeurs : 20 cm, 25 cm, 30 cm, 38 cm, nombreuses combinaisons par superposition.
4 largeurs : 64 cm, 78 cm, 94 cm, 126 cm, extension par juxtaposition, utilisation des angles.
10 teintes ou essences en option.

Ensemble standard constitué par : la juxtaposition de 2 modèles 494/2 encadrés par 2 N° 478/2 équipés de portes pleines coulissantes au rayon du bas (sur option) et de 2 1/4 de ronds 2 rayons en 38 cm de profondeur à chaque extrémité, et - la superposition de 2 N° 2594/5 (dont 1 équipé d'une niche télévision) encadrés par 2 N° 2578/6 et de 1/4 de ronds 6 rayons en 25 cm de profondeur à chaque extrémité. Hauteur de l'ensemble : 2,54 m, largeurs : N° 478/2 - 78 cm - N° 494/2 - 94 cm, 1/4 de ronds - 38 cm soit la largeur totale de l'ensemble : 4,20 m. Profondeur utile : bas 34 cm, haut : 21 cm, contenance totale : environ 700 volumes club + 160 gros volumes. Le même ensemble peut être réalisé en plusieurs hauteurs, largeurs et profondeurs.
Sur option, ces modèles peuvent être livrés non vitrés.

Installez-vous, vous-même, ultra rapidement et facilement A DES PRIX IMBATTABLES



Nos modèles
vous permettent de
constituer et d'agrandir votre biblio-
thèque au fur et à mesure de vos
besoins.

REPRISE EN CAS DE NON CONVENANCE
L'ACHETEUR NE PAIE ET N'EST PAS TENUE D'ACQUIESCER A UN RETOUR

Pour ranger et protéger tous vos livres... incorporer votre télévision... votre chaîne Hi-Fi... décorer votre intérieur.
Quels que soient la place dont vous disposez, en hauteur, en largeur, en profondeur... le format de vos livres et le style de votre intérieur, La Maison des Bibliothèques répond à tous vos problèmes. D'innombrables combinaisons d'assemblage par juxtaposition et superposition à partir de plus de 250 modèles ainsi que les nombreux accessoires et options possibles, permettent de réaliser la bibliothèque de votre goût exactement adaptée à vos problèmes.
Avec le catalogue gratuit de la MAISON DES BIBLIOTHEQUES (68 pages en couleurs), vous recevrez le tarif qui vous permettra de chiffrer votre installation et nos spécialistes pourront, en plus, vous conseiller utilement dans tous nos magasins.

Paris: 61, rue Froidevaux, 14^e.

Magasin ouvert le lundi de 14 h à 19 h, et du mardi au samedi, inclus de 9 h à 19 h sans interruption.
Métro : Denfert-Rochereau - Galle - Edgar-Quinet, Autobus : 28 - 38 - 58 - 68

MAGASINS REGIONAUX

BORDEAUX, 10, r. Bouffard, (56) 44.39.42

CLERMONT-FERRAND, 22, r. G.-Clemenceau, (73) 93.97.06

GRENOBLE, 59, r. St-Laurent, (78) 42.55.75

LILLE, 88, r. Esquemoise, (20) 55.69.39

LYON, 57, r. Jules-Norziac, (55) 79.15.42

MARSEILLE, 109, r. Paradis (métro Estrangin), (91) 37.60.54

MONTPELLIER, 8, r. Serane (pres Gare) (67) 58.19.32

NANCY, 8, rue Saint-Michel (pres du Palais Ducal), (8) 332.84.84

NANTES, 16, r. Gambetta (pres r. Coulmiers), (40) 74.59.35

NICE, 8, r. de la Bouchère (Vieille Ville), (93) 80.14.89

RENNES, 18, quai E.-Zola (pres du Musée), (99) 30.26.77

ROUEN, Front de Seine-2000, 43, r. des Charrettes, (35) 71.96.22

STRASBOURG, 11, rue des Bouchers, (88) 36.73.78

TOULOUSE, 1, r. des Trois-Renards (pres place St-Sémin), (61) 22.92.40

TOURS, 5, r. H-Barousse (pres des Halles), (47) 61.03.28

Ouverts du mardi au samedi inclus de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h

BON POUR UN
CATALOGUE
EN COULEURS **GRATUIT**

à retourner à :
LA MAISON DES BIBLIOTHEQUES, 75680 PARIS CEDEX 14
Veuillez m'envoyer sans engagement, votre catalogue en couleurs contenant
tous les détails (hauteurs, largeurs, profondeurs, matières, teintes,
contenances, prix, etc.) sur vos meubles : STANDARDS, RUSTIQUES,
STYLES CONTEMPORAINS, LIGNE OR, LIGNE NOIRE, etc.

M _____
à _____
Code Postal _____ Ville _____

MOI CATALOGUE PAR TELEPHONE
REPERCEUR AUTOMATIQUE **(1) 320.73.33** 24 H
24 H

A 20 h 45 et jusqu'à 24 h 00

Le Monde

société

Les attentats à Paris et leurs prolongements

IMBROGLIO JURIDIQUE, LASSITUDE POLICIÈRE

Les pieds de nez d'Action directe

Curieux jeu du chat et de la souris où les rôles s'inversent fréquemment et dont la morale pourrait être : qui perd gagne. C'est l'affaire Rouillan, cette quête sans succès, depuis dix jours au vendredi, du loup d'Action directe, où s'entremêlent allègrement lassitude policière et imbroglio juridique.

Aux origines, un entretien de Jean-Marc Rouillan au quotidien Libération du 17 août dernier. « Nous n'avons rien à voir avec cet attentat et n'avons fourni aucun soutien logistique », y affirme-t-il à propos de la tuerie de la rue des Rosiers, mais pour mieux revendiquer ensuite trois attentats, contre un véhicule israélien, une banque et un commerçant juif : « C'est une riposte tout à fait normale à la situation au Liban. C'est de la solidarité internationale. Action directe revendique effectivement la paternité de ces attentats ».

Bras-armé de combat, M. François Mitterrand doit parler aux Français du terrorisme la semaine prochaine. Il importe de faire un exemple, et la dissolution du « mouvement de fait Action directe » est déjà dans les cartons préparant le conseil des ministres du lendemain. Ces déclarations ne peuvent évidemment qu'un conforter l'opportunité. Aussi M. Jean-Louis Brugère, juge d'instruction à Paris, chargé des dossiers de la rue des Rosiers et de plusieurs attentats revendiqués par Action directe, fait-il diffuser auprès des services de police, ce même 17 août, une « note de recherche » visant Jean-Marc Rouillan. Rien à voir avec un mandat d'arrêter :

De quoi surprendre les policiers, qui n'appréhendent pas la tournure brusque du pouvoir à l'égard d'Action directe. Rouillan et autres ont bénéficié de l'amnistie après l'élection présidentielle de 1981. Il n'a pas été perdu de vue pour autant, à même d'être interpellé et gardé à vue, une semaine plus tôt, au lendemain de l'attentat de la rue des Rosiers. Mais, respect de la loi oblige, « aucun élément constitutif d'une infraction », selon la formule d'un

enquêteur, n'ayant alors été prouvée, il a été relâché. Et voilà que, pour un simple entretien, les hommes de la brigade criminelle doivent se remettre à l'ouvrage...

Politique

Mauvaise humeur persistante, d'autant plus qu'ils furent victimes de quelques pieds de nez. Ainsi, lors de la garde à vue de Rouillan, du 10 au 12 août, fumant la cigarette que lui offre un inspecteur, il confie son inquiétude sur l'état de santé de sa compagne, Nathalie Ménigon, elle aussi amnésitée et victime, quelques mois plus tôt, d'un accident de voiture. Or voilà que, par un subterfuge — en se glissant, paraît-il, dans un groupe qui montait au troisième étage du 36, quai des Orfèvres — la même Nathalie apparaît, au cœur des locaux de la brigade criminelle. Elle fait une scène, menace de se jeter par-dessus la rambarde de la cage d'escalier si son compagnon n'est pas libéré, et elle attend. Et c'est, semble-t-il, quelques maladroits de coordination entre le groupe chargé de « filer » Ménigon et celui qui suivait Rouillan qui explique qu'on ait perdu leur trace.

Seconde mésaventure, récemment, le mardi 24 août. Régis Schieler, vingt-quatre ans, ami très proche de Jean-Marc Rouillan, ancien « autonome » venu à Action directe en 1979 et condamné cette même année après qu'on ait trouvé chez lui de la dynamite, de faux papiers d'identité et une liste de noms et adresses de personnalités de l'armée, de la magistrature et, plus généralement, de la fonction publique, Régis Schieler, donc, interpellé et relâché, comme Rouillan, deux semaines plus tôt, se glisse à son tour dans les locaux de la brigade criminelle. Et il y dépose la lettre de Rouillan (Le Monde du 27 août) indiquant qu'il est prêt à se présenter mais qu'il attend, pour ce faire, d'avoir pris contact avec ses avocats. Impossible de savoir si Schieler a été entendu par la brigade criminelle, durant combien de temps et sur quelles questions.

Toujours est-il qu'il repart : que pouvait-on alors retenir contre lui ? Rien.

Bref, la lassitude des policiers est à son comble. Ils sont mobilisés pour rechercher un homme — Rouillan — qu'ils ont dû relâcher et dont ils pressentent que l'audition ne devrait guère faire avancer leur enquête. Ce jeu leur semble inutile, paralysant et sans efficacité à terme pour leur objectif véritable : élucider les attentats récents, trouver des preuves qui contondent leurs auteurs ou commanditaires...

Et c'est d'autant plus que l'imbroglio est aussi juridique. Certes les déclarations de Rouillan à Libération revendiquent plusieurs attentats au nom de son organisation sont une provocation. Mais, jusqu'à preuve du contraire, Jean-Marc Rouillan n'en est pas l'auteur des attentats qu'il revendique. En tout cas les policiers sont incapables de prouver sa participation à ces attentats.

Lorsque Jean-Marc Rouillan consentira à venir s'expliquer, la police et la justice, que les militants d'Action directe continuent à négocier, avant d'être l'alternative suivante : soit le laisser en liberté, soit l'inculper sur la base de l'article 268 du code pénal, qui réprime toute association ou entente entre malfaiteurs décidés à commettre des attentats du genre de ceux que revendique Jean-Marc Rouillan au nom de son organisation. Ainsi la justice n'est-elle pas aussi désarmée qu'on le dit. Mais il y a un hic politique. Cet article 268 est l'un de ceux de la loi Peyrefitte que les députés ont brisés en première lecture au mois de juillet...

Les socialistes, qui sont à l'origine de cette suppression, s'en sont appliqués à la préparation d'un amendement n'est pas l'attentat lui-même. Permettre aux tribunaux de réprimer cette préparation, c'est risquer de créer un délit d'intention. Certes. Mais alors, comment « coincer » Jean-Marc Rouillan ? Ce n'est pas le moindre paradoxe de cette affaire que de renvoyer la gauche à ses contradictions. Ultime pied de nez. — B.L.G. et E.P.

● Deux ans d'emprisonnement pour un sympathisant d'Action directe. — Le tribunal de grande instance d'Avesnes-sur-Loire (Nord) a condamné mercredi 26 août à une peine de deux ans d'emprisonnement, un étudiant âgé de vingt et un ans, Eric Wauquier, qui avait été trouvé porteur, le 30 juin dans le train Paris-Amsterdam, de cent cinquante-seize faux chèques de voyage émis par la First National City Bank. Au cours de son procès, Eric Wauquier a expliqué que ces chèques lui avaient été remis par l'abbé Henri Ben Chellal, militant d'Action directe qui avait été trouvé mort le 10 janvier 1982, dans une cellule du commissariat central d'Heilbronn (le Monde du 14 janvier). Eric Wauquier appartenait lui aussi à la mouvance d'Action

directe. Il avait déjà été condamné, le 1^{er} juillet 1981, à dix-huit mois d'emprisonnement dont deux avec sursis, par la 10^e chambre correctionnelle du tribunal de Paris, pour un attentat, commis le 27 juin 1980, contre une entreprise fabriquant du matériel pour des centrales nucléaires.

● Bernard Le Dréac, l'artificier du laboratoire central de la préfecture de police tué à Paris le 31 août en désamorçant un engin explosif, avenue de la Bourdonnais, à Paris (7^e), a été nommé chevalier de la légion d'honneur. Il avait été cité à l'Ordre de la nation le 28 août (le Monde du 27 août).

● Attentat contre S.D.F. — Un engin incendiaire a été lancé vers 4 h 30, vendredi 27 août,

contre la fenêtre d'un bâtiment d'E.D.P. 83, boulevard de Charonne à Paris. Seules deux vitres ont été brisées et le mur un peu noirci. Cet attentat a été revendiqué par téléphone à l'A.P.P. au nom du Groupe anarchiste antinucélaire.

Le ministre des transports a annoncé « des contrôles renforcés » sur les routes, notamment, sur « les limitations de vitesse, les intervalles entre les véhicules, la prudence dans les dépassements, les durées de conduite et de repos et les différents consignes de sécurité avant le départ des autocars ».

La gendarmerie nationale a, de son côté, annoncé qu'elle a « très notablement renforcé les contrôles de vitesse ». Sur la seule axe Paris-Lyon, entre le 1^{er} juillet et le 25 août, huit cent quatre-vingt-deux infractions graves pour excès de vitesse ont été relevées à l'encontre de conducteurs de véhicules légers, et onze cent dix-huit à l'encontre de conducteurs de poids lourds, soit respectivement 54 % et 35,5 % de plus que pendant la période correspondante en 1981.

Des recommandations ont été données aux responsables des colonies de vacances afin de procéder, autant que possible, à l'étalement des retours, à la fin de ce mois, indique, en outre, M. Charles Fierman, ministre des transports, dans une lettre adressée au maire de Crépy-en-Valois. En réponse aux suggestions faites par celui-ci après l'accident de l'autocar près de Beaune le 31 juillet (le Monde du 25 août), M. Fierman rappelle les mesures qu'il a déjà prises : pour

LA LUTTE CONTRE LA DROGUE

Une production made in U.S.A.

New-York — Les autorités américaines s'inquiètent du développement d'un nouveau trafic de drogue : il ne s'agit plus de « Connections » françaises, colombiennes ou mexicaines, mais de la production « sauvage » de la marijuana sur le territoire des États-Unis.

De notre correspondant

Les gardes des parcs nationaux et régionaux découvrent de plus en plus souvent des plantations clandestines de « marie-jeanne » enfoncées au plus profond des massifs forestiers. Loin des grandes routes et difficiles à détecter d'avion en raison de l'épaisseur de la végétation, ces plantations vont du simple lopin destiné à la consommation particulière à de véritables exploitations commerciales. Celle qui prospère dans la forêt nationale de Siskiyou, dans l'Oregon, couvrait trois hectares et était équipée d'un petit barrage et d'un système d'irrigation.

Des plantations clandestines ont été découvertes, ces derniers mois, dans plusieurs États du nord-ouest, en Californie, dans les monts Ozark, en Arkansas, où plus de dix mille plants ont été détruits par la police, et en Géorgie, où des plants d'une valeur de 600 000 dollars ont été confisqués. La culture de la marijuana se fait souvent dans les lieux retirés où opèrent les distillateurs clandestins du temps de la prohibition.

La police est d'autant plus inquiète que les planteurs de

Marijuana sont, semble-t-il, bien décidés à défendre par tous les moyens un négoce lucratif : on estime qu'un plant « adulte » qui mesure à quatre mois plus de 3 mètres de haut peut rapporter 600 dollars. De multiples incidents rapportés par des gardes forestiers, des promeneurs ou des campeurs, attestent que les plantations sont désormais « protégées » par des hommes armés. Les exploitations les plus importantes, qui sont sans doute liées au milieu des gros trafiquants, n'hésitent pas à recourir aux services de « professionnels ».

Dans certains parcs de Californie, où la police a confisqué en 1981 85 tonnes de marijuana, on déconseille aux touristes de s'aventurer loin des sentiers patrouillés par les gardes. Des groupes de marginaux, pas toujours inoffensifs, pour lesquels les villes étaient devenues inhospitalières, s'y sont recroisés dans la culture de la drogue.

Si la marijuana, qui se vend de 900 à 1 500 dollars le kilo, rapporte moins que les drogues « dures » comme l'héroïne (250 000 dollars le kilo) ou la cocaïne (50 000 dollars), son marché est aussi beaucoup plus large. Sa grande source était traditionnellement le Mexique, mais lorsque le gouvernement mexicain a commencé à détruire les plantations clandestines d'un herbicide, le Paracat, la culture s'est rapidement développée aux États-Unis.

Le Bureau fédéral d'investigation, qui, ayant fusionné au début de cette année avec la Drug Enforcement Administration (D.E.A.), est désormais chargé de la lutte contre la drogue, envisage d'utiliser aussi le Paracat pour détruire les plantations de marijuana. Mais les organisations d'écologistes protestent, arguant que l'herbicide, qui est un poison, risque de provoquer des troubles graves chez les fumeurs qui auraient acheté de la drogue contaminée.

La législation reste confuse, d'autant que toute une école d'études sociales professait naguère récemment que l'usage de la marijuana était inoffensif. On paraît en revenir. Mais bien que l'usage de la « marie-jeanne » semble diminuer chez les jeunes, les autorités sont désarmées devant la consommation ouverte qu'il est fait dans les lieux publics ou privés.

Certains magistrats ont cependant décidé de ne pas mollir : en Floride, un juge a condamné à deux ans de prison une octogénaire qui, en toute bonne foi, cultivait de la marijuana sur son balcon parce qu'on lui en avait conseillé des applications pour soigner son arthritisme... — N. B.

DU HASCHISCH AU FOND DE LA MER

Les douaniers de Perpignan ont récupéré, lundi 18 août, environ 100 kilogrammes de haschisch immergés dans des conteneurs par 40 à 60 mètres de fond au large de Port-la-Nouvelle (Aude). Les enquêteurs des douanes, en collaboration avec le S.R.P.J. de Montpellier, surveillaient depuis plusieurs mois un chalandier, le Néréus, signalé par Interpol et soupçonné de transporter d'importantes cargaisons de haschisch de Tripoli (Liban) aux côtes anglaises et néerlandaises. Ils estimèrent qu'environ 3 tonnes de haschisch restait encore immergées dans les parages depuis le mois de juillet. On recherche actuellement les autres conteneurs à l'aide de dragueurs et de plongeurs de la marine nationale.

Trois membres de l'équipage — Abraham Jacob Seydier, le commandant de bord de nationalité hollandaise, un matelot espagnol José-Luis de Funes-Gomez et une jeune femme suédoise — ont été déferés, jeudi 26 août, au parquet de Narbonne et écroués. Selon les enquêteurs, les trafiquants feraient partie d'une organisation internationale de personnes ont été arrêtées en Grande-Bretagne — ayant mis en place un trafic de haschisch entre le Liban et le nord de l'Europe. D'autres malfaiteurs ont emprunté cette même « route de l'herbe » qui les mène à faire escale dans le golfe du Lion et à immerger parfois leur cargaison, qui par la suite est récupérée et amenée à destination de plusieurs passeurs. Déjà le 13 février, 425 kilogrammes ont été saisis à bord du Vega et près d'une demi-tonne le 14 septembre 1981 à bord d'un autre yacht le Scénario 7 aux abords de l'embouchure de l'Aude.

DE LA TOUR EIFFEL A LA VALLÉE DES PEAUX-ROUGES

Des enfants, oubliés des vacances

Cyrille vit à Sarcelles. Il fait partie de ces deux millions de Français de six à douze ans qui ne partent pas en vacances. Le Secours populaire français de l'île-de-France avait décidé, il y a quelques jours, de lui offrir, ainsi qu'à dix mille autres enfants de familles déshéritées, une journée exceptionnelle. On considère au Secours populaire que « un enfant non parti le 15 août ne partira pas du tout ».

Venus des quatre coins de la région parisienne, les enfants se sont retrouvés le matin près de la tour Eiffel, avant de prendre le chemin de la Vallée des Peaux-Rouges, à Fleurbaey (Oise). Des mesures de sécurité exceptionnelles ont été prises pour accompagner ce long convoi de plus de deux cents cars. La catastrophe de Beaune resta encore présente dans la mémoire des organisateurs de cette journée des « oubliés des vacances ».

L'agitation bat son plein dans le car. Cyrille est assis sage-

ment près de ses deux frères. Hormis un mois passé au Cameroun, le pays d'origine de ses parents, il n'est pas parti en vacances depuis cinq ans.

Yazid et Nadia, eux, retournent tous les deux ans en Algérie avec leur famille. Le reste du temps, ils se contentent des sorties organisées par la mairie. Nathalie, qui est partie « en colo » le mois dernier, pense aux moins chanceux qu'elle. « Pourquoi ne pas créer un club de parents pauvres, qui s'organiserait à plusieurs pour envoyer leurs enfants en vacances ? »

Le Secours populaire propose naturellement des solutions plus réalistes : sorties collectives, placements gratuits dans les centres de vacances et dans des familles d'accueil, et aides financières diverses... Cette journée ne constituait en réalité que le point culminant de la campagne du Secours populaire, qui doit toucher près de cent mille enfants cette année.

DÉMOGRAPHIE

LE RECENSEMENT GÉNÉRAL DE LA POPULATION

Cent habitants au kilomètre carré en France : une des densités les plus faibles d'Europe

Les estimations publiées par l'INSEE, le 28 août, sur le recensement général de la population en 1982 confirment les indications diffusées fin juillet (le Monde du 28 juillet). Ainsi, selon ces résultats encore provisoires, la population totale de la France au 4 mars 1982 était de 54 257 000 habitants (1), chiffre qui révèle un écart de 170 000 unités avec la dernière évaluation fondée sur le recensement de 1975 (54 087 500). Au cours de la période 1975-1982, la population de la France métropolitaine a augmenté au rythme de 0,4 % par an (0,6 % de 1968 à 1975), « du fait de l'excédent des naissances sur les décès, les migrations extérieures jouant un rôle très limité dans l'évolution de la population totale » (le solde des migrations extérieures est tombé de 783 000, de 1968 à 1975, à 181 000 de 1975 à 1982).

D'après ces premiers résultats, la France se retrouve avec une densité de 100 habitants par kilomètre carré,

une des plus faibles d'Europe occidentale devant l'Espagne (74), mais derrière les Pays-Bas (344), l'Allemagne fédérale (247), le Royaume-Uni (229), l'Italie (189), le Danemark (119), ou encore le Portugal (107).

Les densités départementales s'échelonnent de 14 habitants par kilomètre carré, en Lozère, à 7 500 pour les Hauts-de-Seine, et même à 20 600 pour la ville de Paris. La population est concentrée pour près de 83 % dans quatre régions qui représentent 18 % de la superficie : l'Île-de-France, Rhône-Alpes, Provence-Côte d'Azur et Nord-Pas-de-Calais. Dans dix régions, la population a progressé plus rapidement que la moyenne nationale (1,2 % par an dans le Languedoc-Roussillon), tandis qu'elle a diminué dans vingt départements.

(1) Ce chiffre ne comprend pas les militaires de carrière ou du contingent hors métropole sans résidence personnelle en métropole (quarante-quatre mille personnes en 1975).

Gendarmes plus sévères pour les retours de vacances

Plusieurs centaines de milliers d'automobilistes vont, durant ce week-end, rentrer de vacances. Des embouteillages sont à redouter, surtout ce vendredi et sur des axes particulièrement et régulièrement encombrés : la vallée du Rhône entre Valence et Vienne, la traversée de Lyon, les abords de la capitale.

Le ministère des transports a annoncé « des contrôles renforcés » sur les routes, notamment, sur « les limitations de vitesse, les intervalles entre les véhicules, la prudence dans les dépassements, les durées de conduite et de repos et les différents consignes de sécurité avant le départ des autocars ».

La gendarmerie nationale a, de son côté, annoncé qu'elle a « très notablement renforcé les contrôles de vitesse ». Sur la seule axe Paris-Lyon, entre le 1^{er} juillet et le 25 août, huit cent quatre-vingt-deux infractions graves pour excès de vitesse ont été relevées à l'encontre de conducteurs de véhicules légers, et onze cent dix-huit à l'encontre de conducteurs de poids lourds, soit respectivement 54 % et 35,5 % de plus que pendant la période correspondante en 1981.

Des recommandations ont été données aux responsables des colonies de vacances afin de procéder, autant que possible, à l'étalement des retours, à la fin de ce mois, indique, en outre, M. Charles Fierman, ministre des transports, dans une lettre adressée au maire de Crépy-en-Valois. En réponse aux suggestions faites par celui-ci après l'accident de l'autocar près de Beaune le 31 juillet (le Monde du 25 août), M. Fierman rappelle les mesures qu'il a déjà prises : pour

A BEAUVAIS

La garde-robe de Mme la préfète

De notre correspondant

Beauvais. — A la veille du changement de préfet — commissaire de la République, l'hôtel de la préfecture de l'Oise connaît une affluente tout à fait inhabituelle : l'épouse du préfet qui s'en va, a mis à la vente une partie de sa garde-robe et d'autres accessoires. Cette vente pour le moins exceptionnelle, qui réunit quelque trois cents pièces, a été annoncée par divers placards payants publiés dans la presse locale.

Les acheteurs sont priés de se présenter à la conciergerie de l'hôtel de la préfecture. De là, ils sont conduits soit par la conciergerie, soit par l'épouse du préfet jusqu'à une ancienne chapelle de ce qui fut autrefois l'abbaye de Saint-Quentin et où se trouvent aujourd'hui les appartements privés du représentant du gouvernement. Dans cette vaste salle, dont le centre est occupé par une grande table flanquée de chaises style Louis XIII, sont disposés trois grandes penderies mobiles chargées de robes, tailleurs et manteaux dont les plus récents étaient à la mode voici une dizaine d'années au moins.

Sont également proposés des corsets, des pantalons, une trentaine de paires de chaussures et trois ou quatre sacs à main. Les prix de ces vêtements varient de 20 F à 600 F. Certains ont été rallongés à plusieurs reprises et portent la

marque de deux ou trois ourlets successifs.

Cette braderie d'un genre particulier a connu un grand succès d'affluence, le personnel de la préfecture ayant été lui-même avisé par des bristols apposés aux entrées des différents bureaux. En revanche, les achats ont été rares. L'épouse du préfet confirme un certain goût pour le négoce. A son arrivée à Beauvais, elle avait fait aménager dans les jardins de la préfecture des clapiers. On pouvait acheter au prix de 35 F le kilo des lapins provenant de cet élevage préfectoral. Mais Mme la préfète conservait les peaux, qui étaient, dit-on, données aux tanneurs. Il était fréquent que des lapins soient servis dans les dîners officiels offerts par le représentant du gouvernement et son épouse.

Placé désormais hors cadre, le préfet de l'Oise, M. André Collet, avait, avant le 10 mai 1981, mené la vie dure à la gauche majoritaire au conseil général de l'Oise depuis 1979. Ce qui avait conduit en 1980 le président socialiste, M. Marcel Ville, et son bureau à tenir une conférence de presse au cours de laquelle il s'était insurgé contre les « états, observations et tracasseries » en tout genre que l'administration préfectorale opposait alors à leurs décisions.

MAURICE LUBATI.

"Et maintenant Mesdames et Messieurs

Le gât

Le Monde

LOISIRS ET TOURISME

DIX CHAMPIONS
DU "TEMPS LIBRE"

Quels sont ces personnages
qui organisent nos moments de liberté ?
La semaine passée, nous avons fait
le portrait d'un guide de haute montagne ;
aujourd'hui : un directeur de cirque
admirable de ténacité.

"Et maintenant
Mesdames
et Messieurs !..."

ARRIVÉS à destination dans une tranquille banlieue lilloise, les toiles de leur chapiteau encore soigneusement pliées dans les camions, Rex Bormann et sa femme, Diana Moreno, abandonnent leur campement pour la soirée et s'en vont... au cirque. Le Rancy s'est arrêté à Lille jusqu'à dimanche, et il leur est impossible de ne pas saisir cette occasion de voir un bon spectacle et certainement de vieux amis.

Ce n'a pas manqué, Tito, qui surveillait attentivement son jeune fils en train d'effectuer un numéro d'équilibre tournant sur la tête à une distance confortable du sol, vient d'apercevoir Rex et Diana dans les loges. Passé la surprise, il leur adresse un signe discret : désignant son embarras, il ne cache rien de son désarroi de ne plus pouvoir se permettre ces sorties.

L'entracte. Dans des couloirs détrempés, on assaille les ballons humides et les ballerines maculées de boue, on redonne un coup de brillant à la crinière des poneys sautillants. Les retrouvailles. Un commis qui autrefois a travaillé pour les Moreno vient timidement saluer ses anciens directeurs ; on se serre la main, les langues se délient pour conter les derniers canons de la piste. Et Rex Bormann de sourire en essayant de valoir quelques bribes parmi le bavardeage ininterrompu du jovial Tito à l'accent définitivement très espagnol. Il y a bien longtemps, ces deux vieux copains défilent ensemble les lois de l'équilibre dans un numéro qu'ils promènent aux quatre coins de l'Europe.

Aujourd'hui, Tito continue de traîner sa caravane au hasard des

contrats que son agent décroche. Rex, lui, dirige cinq camions sur les routes de France. Il a « son » cirque. Oh ! pas de la taille de l'ancêtre Bouglione, de l'imposant Jean-Richard ou du « nationaliste » Grégoire Moreno, c'est simplement deux chapiteaux, l'un de quinze cents places pour le spectacle, l'autre, plus modeste, pour l'installation, et une famille d'une quinzaine de personnes. Un cirque astimé, aux ambitions limitées, qui « est persuadé de faire quelque chose de bien », dit Rex, dont les quarante-deux ans n'ont pas entamé d'un pouce la ferveur des trappes largement développées au cours de vingt bonnes années passées sur la piste. Près d'un quart de siècle que nous ramène à un certain Bernard Renaud, qui allait entrer dans la danse.

Non, son père n'était pas dompteur mais agent du service technique d'un chantier naval. Il n'a pas poussé dans l'odeur de la sciure blonde d'une piste et ne s'est pas musclé au rythme cahoteux d'un camion plus très bien suspendu. Non, Bernard Renaud a grandi tranquillement dans le port de Nantes, en rêvant de ballons-banques. Fou de gymnastique, il fait ses premières armes au gré de représentations qui se déroulent alentour. Les ! La guerre d'Algérie n'est pas terminée quand le devoir militaire l'appelle.

Quatre mois d'attachement dans les commandos à courir le djebel l'usent sérieusement et il demande sa mutation au music-hall des armées. Bon soldat, ses supérieurs tiennent à le garder et sa candidature est plusieurs fois refusée. Coïncidence, son dévouement à la cause du spectacle le récompensera.

Le goût amer de la sciure

Bernard Renaud repousse de plusieurs jours une permission afin de pouvoir participer à une animation qui doit avoir lieu dans son cantonnement, et, devant une telle preuve d'abnégation, un colonel bienveillant le déplace à Alger. Double aubaine pour le jeune appelé qui va ainsi pouvoir se mettre au vert et plonger sous les projecteurs au son d'un roulement de tambour qui n'aura plus rien de militaire. Contournement de ce succès, il doit dans les heures qui suivent s'inventer un pseudonyme. Un vent de panique chargé de tous les grands noms de la

piste le secoue. En une après-midi, par un peu d'allitérations et un sens subtil des mots qui sonnent et laissent place au mystère, Bernard Renaud devient Rex Bormann.

Dès lors, avec un titre pareil, le jeune Renaud peut s'en aller dévorer les routes. Un bref passage au Cirque d'Hiver, deux troupes de funambules lui donnent définitivement le goût, parfois amer, de la sciure. C'est ensuite la rencontre avec Piarrot, qui lui donnera la réplique accroché au bout des pieds, balancé par les poignets durant cinq années. Ils usent en-

semble cordes et trappes d'un joli nombre de chapiteaux. Il croise le chemin de Diana Moreno, qui deviendra son épouse, et s'installe dans le cirque familial, indissociable, qui tourne depuis des générations.

C'est l'époque des grands voyages, et Rex évoque avec un immense plaisir les mémorables virées en Afrique, là où les magiciens défilent les sorciers couverts de strass et les dompteurs encore plus mystérieux stupéfiant les chasseurs. Puis Moreno bat de l'aile, victime de la concurrence, de difficultés obscures, bref, Rex, Diana et leur fils Eric sont de nouveau « sans maison ». Des années pas toujours faciles, du cirque Flinder au tournage d'un feuilleton en passant par plusieurs campagnes d'été, que les artistes mettent à profit pour préparer l'avenir.

Voilà maintenant huit ans, ils rachètent et remontent le Moreno. La famille reprend la route simplement, sans se presser. Depuis, Rex Bormann a su mener son chapiteau. Il reste modeste, bien sûr, mais a manifestement réussi à se créer une série de réseaux lui permettant de tourner régulièrement, de fêtes populaires en représentations pour les comités d'entreprise, avec un évident souci d'authenticité.

« Ah, celui-là, le roi n'est pas son cousin », s'extasia Diana, dans la caravane de Tito, en désignant le fils de ce dernier, qui tout à l'heure faisait ses cabrioles. Le bambin n'a, en effet, pas l'air malheureux. Les artistes ont leur propre code, une sorte de guide qui les soutient, et la passion des enfants n'est pas étrangère à ce besoin de se rassurer, peut-être pour l'avenir qu'ils n'imaginent pas différent d'un présent qu'ils veulent vivre avec plaisir et à tout prix. Tant, Espagnol lui aussi, entre pour raconter ses histoires entre deux énormes éclats de rire. Équilibrisme, il s'est retrouvé un soir prêt à grimper sur des briques posées au bout d'une perche à Rouen, alors que le public l'attendait à Rouen ; une mauvaise compréhension du nom de la ville que son agent lui avait communiqué par téléphone était la cause de cet égarment.

Demandez à Rex Bormann si en attendant ses vieux copains il ne ressent pas de la nostalgie, une impression d'être ringé, relative presque de la provocation. Certes son cirque ne fait plus la « jour par jour » ; il s'installe pour des périodes plus longues. C'est cependant un nouveau pari à chaque fois. Il y a les « mauvaises » régions, la concu-

rence sauvage de cirques occasionnels, non professionnels, qui laissent sur leur passage des traces difficiles à effacer pour leur successeur, une sale réputation qui colle à la peau des gens de la piste.

Rex Bormann et sa famille tentent de briser cet isolement, notamment en laissant leur cirque ouvert aux enfants du pays, qui brûlent de lever le voile de ce mystère qu'on leur cache. C'est ce que le Moreno doit faire pour Faches-Thumiénil, à une dizaine de kilomètres de Lille, où il s'est installé pour deux mois cet été, à la suite d'un accord passé avec la municipalité. Cette décision ne semble pas faire l'unanimité chez les habitants des coquets pavillons qui entourent le carré d'herbe, où sont plantés les deux chapiteaux.

Rex, l'air réjoui, montre la nou-

Un cœur derrière les paillettes

Sous l'œil renversé de leur fille Katia en équilibre sur la tête et dont on ne compte pas encore les années mais seulement les mois, défile une bande vidéo montrant l'image écumante d'un couple, fouetté à la main, dans la cage aux tigres, mais... piétre et soutenu par des béquilles. Voilà deux ans, alors qu'ils terminaient leur numéro, une sanglée s'est rompue, provoquant la dislocation d'une jambe de Diana sur la trappe et la chute de Rex au sol. Sale accident qui leur vaudra un long séjour à l'hôpital, heureusement sans séquelles majeures. La roue a continué de tourner pendant leur absence et ils ont repris la route dès que possible. Telle est la loi de la piste...

Mais que feraient-ils si, par un hasard malencontreux, ils ne pouvaient plus aller braver les spectateurs sous le feu des projecteurs ? Impensable et impossible de lâcher. « Peut-être forcé, mais ce serait sans intérêt. » Cet idéal, c'est ce chapiteau que l'on traîne indéfiniment derrière les caravanes, pour pouvoir entrer « dans » et non « sur » la piste. L'artiste ne se retranche derrière aucun arifice. Paillettes, strass et costumes serrés ne sont là que pour habiller un spectacle finalement absolument dépourvu.

Rex bondit lorsqu'un commentateur impétueux lance un « Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ! » au cours d'un match de la Coupe du monde, à l'instant où le cheikh koweïtien descend lancer un arbitre soviétique en perdant. Brisant les barrières de l'arène et dérangeant le meneur de troupe et ses joueurs

vols « piscine » qu'il vient d'acheter pour ses deux tigres, Saphir et Brigitte, qui se prélassent derrière les grilles de leur camion. A la fois outil de travail et lieu d'habitation, un cirque se doit de fonctionner, être réparé, bricolé, en permanence. Le cirque en bois à armature métallique qu'il a récupéré pour une boucherie de pain chez un voisin, et qui ferait pâlir d'envie le moindre coursier de brocante, pourra toujours servir. La caravane des « directeurs » est impressionnante de confort et même d'un certain luxe non dissimulé, avec ses 11 mètres de long et près de 4 mètres de large lorsqu'elle est dépliée à l'arrêt. Tout y est. Du petit balcon à la suite de bain impeccable jusqu'au canapé en cuir qui fait face au magnétoscope, le logement est coquet pour le prix d'un joli deux-pièces au cœur de Paris.

assouffis, le cheikh n'avait rien d'un monsieur Loyal ou d'un artiste.

De tels barbarismes ne « passent » pas. Susceptible si l'on joue dangereusement avec la substance même du cirque, Rex Bormann n'en

est pas pour autant complaisant à l'égard de certains de ses « camarades ». La médiocrité a envahi le marché, et toutes les tentatives de renouveau sont vouées à l'échec, car la piste a ses règles et on ne pourra probablement pas les changer. Bien que vice-président d'un syndicat qui a du mal à exister, et membre de l'Association pour la modernisation du cirque, Rex, dans l'entier généralité de sa production culturelle, ne croit pas à des miracles, mais juste à l'obtention de certains qui survivront.

Le cirque est né adulte, et c'est sa fierté. Fantastique d'endurance et de ténacité, mais aussi terrifiant de conservatisme, son agonie sera lente. Se poser la question de savoir ce que l'on peut faire pour lui est presque futile. Indépendance, telle est la devise de ces artistes. Non, ils ne veulent et ne seront jamais assistés plus qu'il ne le faut. Le bouillonnant yorkshire de Rex et Diana leur a donné l'eau, qu'il fallait aller prendre de l'autre côté de la route, en se branchant sur une borne d'incendie. Il s'est glissé dans l'égout, une corde coincée entre ses petites crocs, et a tiré le tuyau qui amènerait l'eau au campement. Et les services de la voirie n'y ont vu que du feu.

ERIC WALTHER.

RÉSIDENCES
Campagne • Mer • Montagne

TRÈS BELLE PROPRIÉTÉ
16 km TOURS sud (vallée de l'Indre)
tout confort, état impeccable, sur
5.000 m² d'algues, en partie boisé, avec
jardin et piscine. Composant :
salle à manger, salle à manger
40 m² avec cheminée, grande
cuisine aménagée, arrière-cuisine,
lingerie, 3 chambres dont 3 avec
bain, 1 bureau, 3 W.C., 2 salles de
bain, une partie couverte avec bar-
becue, chauffage central + une mai-
son de gardien tout confort compre-
nant séjour, chambre, 2 chambres,
cuisine, salle de bain, W.C. +
dépendance. PRIX JUSTIFIÉ.
Pour visiter : A. BOULEAU,
Tél. 16 (47) 43-41-45, après 18 heures.

TERS
Très belle maison traditionnelle typique,
très confort, état impeccable, sur
5.000 m² d'algues, en partie boisé, avec
jardin et piscine. Composant :
salle à manger, salle à manger
40 m² avec cheminée, grande
cuisine aménagée, arrière-cuisine,
lingerie, 3 chambres dont 3 avec
bain, 1 bureau, 3 W.C., 2 salles de
bain, une partie couverte avec bar-
becue, chauffage central + une mai-
son de gardien tout confort compre-
nant séjour, chambre, 2 chambres,
cuisine, salle de bain, W.C. +
dépendance. PRIX JUSTIFIÉ.
Pour visiter : A. BOULEAU,
Tél. 16 (47) 43-41-45, après 18 heures.

ORCIERES MERLETTE
Alpes du Sud
1850 m - 2650 m
UN PLACEMENT
UN EMPLACEMENT
UNE RENTABILITÉ
Résidence
« LE ROND POINT
DES PISTES »
Pour renseignements et documentation,
venir ou téléphoner, Roul Point des Pistes.
Nom :
Prénom :
Adresse :
Tél. :
L.C. - R.P. 6912
38030 Montgodard cedex
Tél. (07) 75.70.30

La « côte » a plongé

Des hôtels pour la retraite

[illegible]

Les ravages de l'été (suite)

Ce sont là quelques portraits d'Occidentaux qui n'ont rien de barbares, et qui ne devraient pas engendrer d'hostilité, ni donner de l'Occident une image négative. Nous sommes en voyage comme nous sommes dans la société : différents. Il y a peu de chances pour qu'un Européen stupide devienne intelligent parce qu'il a fait 10 000 kilomètres vers l'est, mais le seul fait de ce déplacement le valorisera à son retour, et — pourquoi pas ? — peut-être un barbare peut-il revenir transformé d'un voyage en Asie ?

JEAN BRAUNSTEIN.
(Rouen).

TOURISME

HÔTELS SÉLECTIONNÉS

Encore quelques chambres 1 ou 2 lits
PF 160 pens. c. t.t.c. Fermeture 20-9.
CH-1854 Leyrain. Tél. 18-41/25/34-12-35

... ..

...and the fact that the *in vitro* results are not directly comparable to the *in vivo* results.

Carnets de France

En Périgord comme au Moyen Age

L'été, c'est le temps de la fête. Le ciel est propice, les vacances autorisent à prolonger la veille. La ville et le travail sont oubliés, et avec eux les conventions, les rites coupés. A partir de la Saint-Jean et même un peu avant, les communes et les associations s'efforcent de faire valoir ce moment de rite, de grâce et d'abandon. Et pas seulement pour des raisons touristiques ou commerciales : la fête, c'est la vie.

Voilà donc pour les fêtes votives, les bals champêtres, les feux d'artifice, les grandes musiques, les kermesses, les jeux d'enfants et les concours de pétanque sous les platanes !

Certains se sont efforcés de retrouver le niveau en jouant avec l'histoire et en y associant la population locale. Le Lude est le

puits du Fou. Toute une ville accepte ainsi de monter en scène et de raconter les belles histoires d'autrefois avec la complicité des ramparts, des tours et des jardins légués par le passé.

Urvil, avec sa fête médiévale en Périgord noir, s'inscrit dans ces perspectives. Voici une miniature bourgeoise de soixante-dix habitants permanents, sans autorité administrative puisqu'elle est rattachée à la commune du Buisson-de-Cadour (Dordogne). Elle est pourtant parvenue à créer un événement chaque année par un beau week-end d'août et d'une certaine façon à revivre.

C'est, outre son église fortifiée du douzième siècle et les souvenirs de la vallée des Ours, Urvil avait à petit feu. Le boulanger était perché. Le maître avait

cessé d'être la maison commune. Ne restaient plus qu'un meunier, un menuisier et, bien sûr, des agriculteurs.

En août, il existait vers 1975 une fête des enfants qui se constituait de papier crépon, car le budget du comité des fêtes n'excédait pas 700 francs. Mais ces défilés charmants avec pour thème les vieilles chansons françaises ou la Belle au bois dormant furent finalement passés à l'adulte. Pourquoi n'auraient-ils pas, eux aussi, le droit de jouer et d'être ensemble ?

Urvil ne pouvait faire autrement que se tourner vers son passé, tant sont belles ses pierres blanches, son moulin au bord de l'Isle, ses maisons de bois, ses personnages qui se donnent des airs de noblesse. On choisit donc le Moyen Age.

Un soir de dimanche se mit à fonctionner le mardi pour conduire coffres, cotons de mailles et robes d'antan. On se pencha sur les grimoires, on rédigea des lettres. On sortit les vitraux, on détailla les armoiries. Un stock de drap de l'armée donna la base des costumes. On organisa une quinzaine pour amasser un trésor de guerre. On trouva chez les résidents de l'époque les idées, les volontés et d'abord un spécialiste de son art. Complicité, tous firent passion de mijoter la fête au long du mois.

1976, 1977, 1978, 1979, 1980, 1981, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 2681, 2682, 2683, 2684, 2685, 2686, 2687, 2688, 2689, 2690, 2691, 2692, 2693, 2694, 2695, 2696, 2697, 2698, 2699, 2700, 2701, 2702, 2703, 2704, 2705, 2706, 2707, 2708, 2709, 2710, 2711, 2712, 2713, 2714, 2715, 2716, 2717, 2718, 2719, 2720, 2721, 2722, 2723, 2724, 2725, 2726, 2727, 2728, 2729, 2730, 2731, 2732, 2733, 2734, 2735, 2736, 2737, 2738, 2739, 2740, 2741, 2742, 2743, 2744, 2745, 2746, 2747, 2748, 2749, 2750, 2751, 2752, 2753, 2754, 2755, 2756, 2757, 2758, 2759, 2760, 2761, 2762, 2763, 2764, 2765, 2766, 2767, 2768, 2769, 2770, 2771, 2772, 2773, 2774, 2775, 2776, 2777, 2778, 2779, 2780, 2781, 2782, 2783, 2784, 2785, 2786, 2787, 2788, 2789, 2790, 2791, 2792, 2793, 2794, 2795, 2796, 2797, 2798, 2799, 2800, 2801, 2802, 2803, 2804, 2805, 2806, 2807, 2808, 2809, 2810, 2811, 2812, 2813, 2814, 2815, 2816, 2817, 2818, 2819, 2820, 2821, 2822, 2823, 2824, 2825, 2826, 2827, 2828, 2829, 2830, 2831, 2832, 2833, 2834, 2835, 2836, 2837, 2838, 2839, 2840, 2841, 2842, 2843, 2844, 2845, 2846, 2847, 2848, 2849, 2850, 2851, 2852, 2853, 2854, 2855, 2856, 2857, 2858, 2859, 2860, 2861, 2862, 2863, 2864, 2865, 2866, 2867, 2868, 2869, 2870, 2871, 2872, 2873, 2874, 2875, 2876, 2877, 2878, 2879, 2880, 2881, 2882, 2883, 2884, 2885, 2886, 2887, 2888, 2889, 2890, 2891, 2892, 2893, 2894, 2895, 2896, 2897, 2898, 2899, 2900, 2901, 2902, 2903, 2904, 2905, 2906, 2907, 2908, 2909, 2910, 2911, 2912, 2913, 2914, 2915, 2916, 2917, 2918, 2919, 2920, 2921, 2922, 2923, 2924, 2925, 2926, 2927, 2928, 2929, 2930, 2931, 2932, 2933, 2934, 2935, 2936, 2937, 2938, 2939, 2940, 2941, 2942, 2943, 2944, 2945, 2946, 2947, 2948, 2949, 2950, 2951, 2952, 2953, 2954, 2955, 2956, 2957, 2958, 2959, 2960, 2961, 2962, 2963, 2964, 2965, 2966, 2967, 2968, 2969, 2970, 2971, 2972, 2973, 2974, 2975, 2976, 2977, 2978, 2979, 2980, 2981, 2982, 2983, 2984, 2985, 2986, 2987, 2988, 2989, 2990, 2991, 2992, 2993, 2994, 2995, 2996, 2997, 2998, 2999, 3000, 3001, 3002, 3003, 3004, 3005, 3006, 3007, 3008, 3009, 3010, 3011, 3012, 3013, 3014, 3015, 3016, 3017, 3018, 3019, 3020, 3021, 3022, 3023, 3024, 3025, 3026, 3027, 3028, 3029, 3030, 3031, 3032, 3033, 3034, 3035, 3036, 3037, 3038, 3039, 3040, 3041, 3042, 3043, 3044, 3045, 3046, 3047, 3048, 3049, 3050, 3051, 3052, 3053, 3054, 3055, 3056, 3057, 3058, 3059, 3060, 3061, 3062, 3063, 3064, 3065, 3066, 3067, 3068, 3069, 3070, 3071, 3072, 3073, 3074, 3075, 3076, 3077, 3078, 3079, 3080, 3081, 3082, 3083, 3084, 3085, 3086, 3087, 3088, 3089, 3090, 3091, 3092, 3093, 3094, 3095, 3096, 3097, 3098, 3099, 3100, 3101, 3102, 3103, 3104, 3105, 3106, 3107, 3108, 3109, 3110, 3111, 3112, 3113, 3114, 3115, 3116, 3117, 3118, 3119, 3120, 3121, 3122, 3123, 3124, 3125, 3126, 3127, 3128, 3129, 3130, 3131, 3132, 3133, 3134, 3135, 3136, 3137, 3138, 3139, 3140, 3141, 3142, 3143, 3144, 3145, 3146, 3147, 3148, 3149, 3150, 3151, 3152, 3153, 3154, 3155, 3156, 3157, 3158, 3159, 3160, 3161, 3162, 3163, 3164, 3165, 3166, 3167, 3168, 3169, 3170, 3171, 3172, 3173, 3174, 3175, 3176, 3177, 3178, 3179, 3180, 3181, 3182, 3183, 3184, 3185, 3186, 3187, 3188, 3189, 3190, 3191, 3192, 3193, 3194, 3195, 3196, 3197, 3198, 3199, 3200, 3201, 3202, 3203, 3204, 3205, 3206, 3207, 3208, 3209, 3210, 3211, 3212, 3213, 3214, 3215, 3216, 3217, 3218, 3219, 3220, 3221, 3222, 3223, 3224, 3225, 3226, 3227, 3228, 3229, 3230, 3231, 3232, 3233, 3234, 3235, 3236, 3237, 3238, 3239, 3240, 3241, 3242, 3243, 3244, 3245, 3246, 3247, 3248, 3249, 3250, 3251, 3252, 3253, 3254, 3255, 3256, 3257, 3258, 3259, 3260, 3261, 3262, 3263, 3264, 3265, 3266, 3267, 3268, 3269, 3270, 3271, 3272, 3273, 3274, 3275, 3276, 3277, 3278, 3279, 3280, 3281, 3282, 3283, 3284, 3285, 3286, 3287, 3288, 3289, 3290, 3291, 3292, 3293, 3294, 3295, 3296, 3297, 3298, 3299, 3300, 3301, 3302, 3303, 3304, 3305, 3306, 3307, 3308, 3309, 3310, 3311, 3312, 3313, 3314, 3315, 3316, 3317, 3318, 3319, 3320, 3321, 3322, 3323, 3324, 3325, 3326, 3327, 3328, 3329, 3330, 3331, 3332, 3333, 3334, 3335, 3336, 3337, 3338, 3339, 3340, 3341, 3342, 3343, 3344, 3345, 3346, 3347, 3348, 3349, 3350, 3351, 3352, 3353, 3354, 3355, 3356, 3357, 3358, 3359, 3360, 3361, 3362, 3363, 3364, 3365, 3366, 3367, 3368, 3369, 3370, 3371, 3372, 3373, 3374, 3375, 3376, 3377, 3378, 3379, 3380, 3381, 3382, 3383, 3384, 3385, 3386, 3387, 3388, 3389, 3390, 3391, 3392, 3393, 3394, 3395, 3396, 3397, 3398, 3399, 3400, 3401, 3402, 3403, 3404, 3405, 3406, 3407, 3408, 3409, 3410, 3411, 3412, 3413, 3414, 3415, 3416, 3417, 3418, 3419, 3420, 3421, 3422, 3423, 3424, 3425, 3426, 3427, 3428, 3429, 3430, 3431, 3432, 3433, 3434, 3435, 3436, 3437, 3438, 3439, 3440, 3441, 3442, 3443, 3444, 3445, 3446, 3447, 3448, 3449, 3450, 3451, 3452, 3453, 3454, 3455, 3456, 3457, 3458, 3459, 3460, 3461, 3462, 3463, 3464, 3465, 3466, 3467, 3468, 3469, 3470, 3471, 3472, 3473, 3474, 3475, 3476, 3477, 3478, 3479, 3480, 3481, 3482, 3483, 3484, 3485, 3486, 3487, 3488, 3489, 3490, 3491, 3492, 3493, 3494, 3495, 3496, 3497, 3498, 3499, 3500, 3501, 3502, 3503, 3504, 3505, 3506, 3507, 3508, 3509, 3510, 3511, 3512, 3513, 3514, 3515, 3516, 3517, 3518, 3519, 3520, 3521, 3522, 3523, 3524, 3525, 3526, 3527, 3528, 3529, 3530, 3531, 3532, 3533, 3534, 3535, 3536, 3537, 3538, 3539, 3540, 3541, 3542, 3543, 3544, 3545, 3546, 3547, 3548, 3549, 3550, 3551, 3552, 3553, 3554, 3555, 3556, 3557, 3558, 3559, 3560, 3561, 3562, 3563, 3564, 3565, 3566, 3567, 3568, 3569, 3570, 3571, 3572, 3573, 3574, 3575, 3576, 3577, 3578, 3579, 3580, 3581, 3582, 3583, 3584, 3585, 3586, 3587, 3588, 3589, 3590, 3591, 3592, 3593, 3594, 3595, 3596, 3597, 3598, 3599, 3600, 3601, 3602, 3603, 3604, 3605, 3606, 3607, 3608, 3609, 3610, 3611, 3612, 3613, 3614, 3615, 3616, 3617, 3618, 3619, 3620, 3621, 3622, 3623, 3624, 3625, 3626, 3627, 3628, 3629, 3630, 3631, 3632, 3633, 3634, 3635, 3636, 3637, 3638, 3639, 3640, 3641, 3642, 3643, 3644, 3645, 3646, 3647, 3648, 3649, 3650, 3651, 3652, 3653, 3654, 3655, 3656, 3657, 3658, 3659, 3660, 3661, 3662, 3663, 3664, 3665, 3666, 3667, 3668, 3669, 3670, 3671, 3672, 3673, 3674, 3675, 3676, 3677, 3678, 3679, 3680, 3681, 3682, 3683, 3684, 3685, 3686, 3687, 3688, 3689, 3690, 3691, 3692, 3693, 3694, 3695, 3696, 3697, 3698, 3699, 3700, 3701, 3702, 3703, 3704, 3705, 3706, 3707, 3708, 3709, 3710, 3711, 3712, 3713, 3714, 3715, 3716, 3717, 3718, 3719, 3720, 3721, 3722, 3723, 3724, 3725, 3726, 3727, 3728, 3729, 3730, 3731, 3732, 3733, 3734, 3735, 3736, 3737, 3738, 3739, 3740, 3741, 3742, 3743, 3744, 3745, 3746, 3747, 3748, 3749, 3750, 3751, 3752, 3753, 3754, 3755, 3756, 3757, 3758, 3759, 3760, 3761, 3762, 3763, 3764, 3765, 3766, 3767, 3768, 3769, 3770, 3771, 3772, 3773, 3774, 3775, 3776, 3777, 3778, 3779, 3780, 3781, 3782, 3783, 3784, 3785, 3786, 3787, 3788, 3789, 3790, 3791, 3792, 3793, 3794, 3795, 3796, 3797, 3798, 3799, 3800, 3801, 3802, 3803, 3804,

Jeux

échecs N° 984

UNE PRUDENCE OFFENSIVE

(TOURNOI INTERNATIONAL DE TURIN, 1982)
Blancs : L. LUBOVIC
Défense sicilienne

1. e4 e5 2. f3 f6 3. d4 d5 4. c4 c6 5. f4 f5 6. g4 g5 7. h4 h5 8. g3 g4 9. f2 f3 10. e3 e4 11. d3 d4 12. c3 c4 13. b3 b4 14. a3 a4 15. b2 b3 16. a2 a3 17. b1 b2 18. a1 a2 19. b2 b3 20. a3 a4 21. b4 b5 22. c5 c6 23. d6 d7 24. e7 e8 25. f8 f9 26. g9 g8 27. h8 h9 28. g7 g6 29. f6 f5 30. e5 e4 31. d4 d3 32. c3 c2 33. b2 b1 34. a1 a2 35. b3 b4 36. c4 c5 37. d5 d6 38. e6 e7 39. f7 f8 40. g8 g9 41. h9 h8 42. g7 g6 43. f6 f5 44. e5 e4 45. d4 d3 46. c3 c2 47. b2 b1 48. a1 a2 49. b3 b4 50. c4 c5 51. d5 d6 52. e6 e7 53. f7 f8 54. g8 g9 55. h9 h8 56. g7 g6 57. f6 f5 58. e5 e4 59. d4 d3 60. c3 c2 61. b2 b1 62. a1 a2 63. b3 b4 64. c4 c5 65. d5 d6 66. e6 e7 67. f7 f8 68. g8 g9 69. h9 h8 70. g7 g6 71. f6 f5 72. e5 e4 73. d4 d3 74. c3 c2 75. b2 b1 76. a1 a2 77. b3 b4 78. c4 c5 79. d5 d6 80. e6 e7 81. f7 f8 82. g8 g9 83. h9 h8 84. g7 g6 85. f6 f5 86. e5 e4 87. d4 d3 88. c3 c2 89. b2 b1 90. a1 a2 91. b3 b4 92. c4 c5 93. d5 d6 94. e6 e7 95. f7 f8 96. g8 g9 97. h9 h8 98. g7 g6 99. f6 f5 100. e5 e4 101. d4 d3 102. c3 c2 103. b2 b1 104. a1 a2 105. b3 b4 106. c4 c5 107. d5 d6 108. e6 e7 109. f7 f8 110. g8 g9 111. h9 h8 112. g7 g6 113. f6 f5 114. e5 e4 115. d4 d3 116. c3 c2 117. b2 b1 118. a1 a2 119. b3 b4 120. c4 c5 121. d5 d6 122. e6 e7 123. f7 f8 124. g8 g9 125. h9 h8 126. g7 g6 127. f6 f5 128. e5 e4 129. d4 d3 130. c3 c2 131. b2 b1 132. a1 a2 133. b3 b4 134. c4 c5 135. d5 d6 136. e6 e7 137. f7 f8 138. g8 g9 139. h9 h8 140. g7 g6 141. f6 f5 142. e5 e4 143. d4 d3 144. c3 c2 145. b2 b1 146. a1 a2 147. b3 b4 148. c4 c5 149. d5 d6 150. e6 e7 151. f7 f8 152. g8 g9 153. h9 h8 154. g7 g6 155. f6 f5 156. e5 e4 157. d4 d3 158. c3 c2 159. b2 b1 160. a1 a2 161. b3 b4 162. c4 c5 163. d5 d6 164. e6 e7 165. f7 f8 166. g8 g9 167. h9 h8 168. g7 g6 169. f6 f5 170. e5 e4 171. d4 d3 172. c3 c2 173. b2 b1 174. a1 a2 175. b3 b4 176. c4 c5 177. d5 d6 178. e6 e7 179. f7 f8 180. g8 g9 181. h9 h8 182. g7 g6 183. f6 f5 184. e5 e4 185. d4 d3 186. c3 c2 187. b2 b1 188. a1 a2 189. b3 b4 190. c4 c5 191. d5 d6 192. e6 e7 193. f7 f8 194. g8 g9 195. h9 h8 196. g7 g6 197. f6 f5 198. e5 e4 199. d4 d3 200. c3 c2 201. b2 b1 202. a1 a2 203. b3 b4 204. c4 c5 205. d5 d6 206. e6 e7 207. f7 f8 208. g8 g9 209. h9 h8 210. g7 g6 211. f6 f5 212. e5 e4 213. d4 d3 214. c3 c2 215. b2 b1 216. a1 a2 217. b3 b4 218. c4 c5 219. d5 d6 220. e6 e7 221. f7 f8 222. g8 g9 223. h9 h8 224. g7 g6 225. f6 f5 226. e5 e4 227. d4 d3 228. c3 c2 229. b2 b1 230. a1 a2 231. b3 b4 232. c4 c5 233. d5 d6 234. e6 e7 235. f7 f8 236. g8 g9 237. h9 h8 238. g7 g6 239. f6 f5 240. e5 e4 241. d4 d3 242. c3 c2 243. b2 b1 244. a1 a2 245. b3 b4 246. c4 c5 247. d5 d6 248. e6 e7 249. f7 f8 250. g8 g9 251. h9 h8 252. g7 g6 253. f6 f5 254. e5 e4 255. d4 d3 256. c3 c2 257. b2 b1 258. a1 a2 259. b3 b4 260. c4 c5 261. d5 d6 262. e6 e7 263. f7 f8 264. g8 g9 265. h9 h8 266. g7 g6 267. f6 f5 268. e5 e4 269. d4 d3 270. c3 c2 271. b2 b1 272. a1 a2 273. b3 b4 274. c4 c5 275. d5 d6 276. e6 e7 277. f7 f8 278. g8 g9 279. h9 h8 280. g7 g6 281. f6 f5 282. e5 e4 283. d4 d3 284. c3 c2 285. b2 b1 286. a1 a2 287. b3 b4 288. c4 c5 289. d5 d6 290. e6 e7 291. f7 f8 292. g8 g9 293. h9 h8 294. g7 g6 295. f6 f5 296. e5 e4 297. d4 d3 298. c3 c2 299. b2 b1 300. a1 a2 301. b3 b4 302. c4 c5 303. d5 d6 304. e6 e7 305. f7 f8 306. g8 g9 307. h9 h8 308. g7 g6 309. f6 f5 310. e5 e4 311. d4 d3 312. c3 c2 313. b2 b1 314. a1 a2 315. b3 b4 316. c4 c5 317. d5 d6 318. e6 e7 319. f7 f8 320. g8 g9 321. h9 h8 322. g7 g6 323. f6 f5 324. e5 e4 325. d4 d3 326. c3 c2 327. b2 b1 328. a1 a2 329. b3 b4 330. c4 c5 331. d5 d6 332. e6 e7 333. f7 f8 334. g8 g9 335. h9 h8 336. g7 g6 337. f6 f5 338. e5 e4 339. d4 d3 340. c3 c2 341. b2 b1 342. a1 a2 343. b3 b4 344. c4 c5 345. d5 d6 346. e6 e7 347. f7 f8 348. g8 g9 349. h9 h8 350. g7 g6 351. f6 f5 352. e5 e4 353. d4 d3 354. c3 c2 355. b2 b1 356. a1 a2 357. b3 b4 358. c4 c5 359. d5 d6 360. e6 e7 361. f7 f8 362. g8 g9 363. h9 h8 364. g7 g6 365. f6 f5 366. e5 e4 367. d4 d3 368. c3 c2 369. b2 b1 370. a1 a2 371. b3 b4 372. c4 c5 373. d5 d6 374. e6 e7 375. f7 f8 376. g8 g9 377. h9 h8 378. g7 g6 379. f6 f5 380. e5 e4 381. d4 d3 382. c3 c2 383. b2 b1 384. a1 a2 385. b3 b4 386. c4 c5 387. d5 d6 388. e6 e7 389. f7 f8 390. g8 g9 391. h9 h8 392. g7 g6 393. f6 f5 394. e5 e4 395. d4 d3 396. c3 c2 397. b2 b1 398. a1 a2 399. b3 b4 400. c4 c5 401. d5 d6 402. e6 e7 403. f7 f8 404. g8 g9 405. h9 h8 406. g7 g6 407. f6 f5 408. e5 e4 409. d4 d3 410. c3 c2 411. b2 b1 412. a1 a2 413. b3 b4 414. c4 c5 415. d5 d6 416. e6 e7 417. f7 f8 418. g8 g9 419. h9 h8 420. g7 g6 421. f6 f5 422. e5 e4 423. d4 d3 424. c3 c2 425. b2 b1 426. a1 a2 427. b3 b4 428. c4 c5 429. d5 d6 430. e6 e7 431. f7 f8 432. g8 g9 433. h9 h8 434. g7 g6 435. f6 f5 436. e5 e4 437. d4 d3 438. c3 c2 439. b2 b1 440. a1 a2 441. b3 b4 442. c4 c5 443. d5 d6 444. e6 e7 445. f7 f8 446. g8 g9 447. h9 h8 448. g7 g6 449. f6 f5 450. e5 e4 451. d4 d3 452. c3 c2 453. b2 b1 454. a1 a2 455. b3 b4 456. c4 c5 457. d5 d6 458. e6 e7 459. f7 f8 460. g8 g9 461. h9 h8 462. g7 g6 463. f6 f5 464. e5 e4 465. d4 d3 466. c3 c2 467. b2 b1 468. a1 a2 469. b3 b4 470. c4 c5 471. d5 d6 472. e6 e7 473. f7 f8 474. g8 g9 475. h9 h8 476. g7 g6 477. f6 f5 478. e5 e4 479. d4 d3 480. c3 c2 481. b2 b1 482. a1 a2 483. b3 b4 484. c4 c5 485. d5 d6 486. e6 e7 487. f7 f8 488. g8 g9 489. h9 h8 490. g7 g6 491. f6 f5 492. e5 e4 493. d4 d3 494. c3 c2 495. b2 b1 496. a1 a2 497. b3 b4 498. c4 c5 499. d5 d6 500. e6 e7 501. f7 f8 502. g8 g9 503. h9 h8 504. g7 g6 505. f6 f5 506. e5 e4 507. d4 d3 508. c3 c2 509. b2 b1 510. a1 a2 511. b3 b4 512. c4 c5 513. d5 d6 514. e6 e7 515. f7 f8 516. g8 g9 517. h9 h8 518. g7 g6 519. f6 f5 520. e5 e4 521. d4 d3 522. c3 c2 523. b2 b1 524. a1 a2 525. b3 b4 526. c4 c5 527. d5 d6 528. e6 e7 529. f7 f8 530. g8 g9 531. h9 h8 532. g7 g6 533. f6 f5 534. e5 e4 535. d4 d3 536. c3 c2 537. b2 b1 538. a1 a2 539. b3 b4 540. c4 c5 541. d5 d6 542. e6 e7 543. f7 f8 544. g8 g9 545. h9 h8 546. g7 g6 547. f6 f5 548. e5 e4 549. d4 d3 550. c3 c2 551. b2 b1 552. a1 a2 553. b3 b4 554. c4 c5 555. d5 d6 556. e6 e7 557. f7 f8 558. g8 g9 559. h9 h8 560. g7 g6 561. f6 f5 562. e5 e4 563. d4 d3 564. c3 c2 565. b2 b1 566. a1 a2 567. b3 b4 568. c4 c5 569. d5 d6 570. e6 e7 571. f7 f8 572. g8 g9 573. h9 h8 574. g7 g6 575. f6 f5 576. e5 e4 577. d4 d3 578. c3 c2 579. b2 b1 580. a1 a2 581. b3 b4 582. c4 c5 583. d5 d6 584. e6 e7 585. f7 f8 586. g8 g9 587. h9 h8 588. g7 g6 589. f6 f5 590. e5 e4 591. d4 d3 592. c3 c2 593. b2 b1 594. a1 a2 595. b3 b4 596. c4 c5 597. d5 d6 598. e6 e7 599. f7 f8 600. g8 g9 601. h9 h8 602. g7 g6 603. f6 f5 604. e5 e4 605. d4 d3 606. c3 c2 607. b2 b1 608. a1 a2 609. b3 b4 610. c4 c5 611. d5 d6 612. e6 e7 613. f7 f8 614. g8 g9 615. h9 h8 616. g7 g6 617. f6 f5 618. e5 e4 619. d4 d3 620. c3 c2 621. b2 b1 622. a1 a2 623. b3 b4 624. c4 c5 625. d5 d6 626. e6 e7 627. f7 f8 628. g8 g9 629. h9 h8 630. g7 g6 631. f6 f5 632. e5 e4 633. d4 d3 634. c3 c2 635. b2 b1 636. a1 a2 637. b3 b4 638. c4 c5 639. d5 d6 640. e6 e7 641. f7 f8 642. g8 g9 643. h9 h8 644. g7 g6 645. f6 f5 646. e5 e4 647. d4 d3 648. c3 c2 649. b2 b1 650. a1 a2 651. b3 b4 652. c4 c5 653. d5 d6 654. e6 e7 655. f7 f8 656. g8 g9 657. h9 h8 658. g7 g6 659. f6 f5 660. e5 e4 661. d4 d3 662. c3 c2 663. b2 b1 664. a1 a2 665. b3 b4 666. c4 c5 667. d5 d6 668. e6 e7 669. f7 f8 670. g8 g9 671. h9 h8 672. g7 g6 673. f6 f5 674. e5 e4 675. d4 d3 676. c3 c2 677. b2 b1 678. a1 a2 679. b3 b4 680. c4 c5 681. d5 d6 682. e6 e7 683. f7 f8 684. g8 g9 685. h9 h8 686. g7 g6 687. f6 f5 688. e5 e4 689. d4 d3 690. c3 c2 691. b2 b1 692. a1 a2 693. b3 b4 694. c4 c5 695. d5 d6 696. e6 e7 697. f7 f8 698. g8 g9 699. h9 h8 700. g7 g6 701. f6 f5 702. e5 e4 703. d4 d3 704. c3 c2 705. b2 b1 706. a1 a2 707. b3 b4 708. c4 c5 709. d5 d6 710. e6 e7 711. f7 f8 712. g8 g9 713. h9 h8 714. g7 g6 715. f6 f5 716. e5 e4 717. d4 d3 718. c3 c2 719. b2 b1 720. a1 a2 721. b3 b4 722. c4 c5 723. d5 d6 724. e6 e7 725. f7 f8 726. g8 g9 727. h9 h8 728. g7 g6 729. f6 f5 730. e5 e4 731. d4 d3 732. c3 c2 733. b2 b1 734. a1 a2 735. b3 b4 736. c4 c5 737. d5 d6 738. e6 e7 739. f7 f8 740. g8 g9 741. h9 h8 742. g7 g6 743. f6 f5 744. e5 e4 745. d4 d3 746. c3 c2 747. b2 b1 748. a1 a2 749. b3 b4 750. c4 c5 751. d5 d6 752. e6 e7 753. f7 f8 754. g8 g9 755. h9 h8 756. g7 g6 757. f6 f5 758. e5 e4 759. d4 d3 760. c3 c2 761. b2 b1 762. a1 a2 763. b3 b4 764. c4 c5 765. d5 d6 766. e6 e7 767. f7 f8 768. g8 g9 769. h9 h8 770. g7 g6 771. f6 f5 772. e5 e4 773. d4 d3 774. c3 c2 775. b2 b1 776. a1 a2 777. b3 b4 778. c4 c5 779. d5 d6 780. e6 e7 781. f7 f8 782. g8 g9 783. h9 h8 784. g7 g6 785. f6 f5 786. e5 e4 787. d4 d3 788. c3 c2 789. b2 b1 790. a1 a2 791. b3 b4 792. c4 c5 793. d5 d6 794. e6 e7 795. f7 f8 796. g8 g9 797. h9 h8 798. g7 g6 799. f6 f5 800. e5 e4 801. d4 d3 802. c3 c2 803. b2 b1 804. a1 a2 805. b3 b4 806. c4 c5 807. d5 d6 808. e6 e7 809. f7 f8 810. g8 g9 811. h9 h8 812. g7 g6 813. f6 f5 814. e5 e4 815. d4 d3 816. c3 c2 817. b2 b1 818. a1 a2 819. b3 b4 820. c4 c5 821. d5 d6 822. e6 e7 823. f7 f8 824. g8 g9 825. h9 h8 826. g7 g6 827. f6 f5 828. e5 e4 829. d4 d3 830. c3 c2 831. b2 b1 832. a1 a2 833. b3 b4 834. c4 c5 835. d5 d6 836. e6 e7 837. f7 f8 838. g8 g9 839. h9 h8 840. g7 g6 841. f6 f5 842. e5 e4 843. d4 d3 844. c3 c2 845. b2 b1 846. a1 a2 847. b3 b4 848. c4 c5 849. d5 d6 850. e6 e7 851. f7 f8 852. g8 g9 853. h9 h8 854. g7 g6 855. f6 f5 856. e5 e4 857. d4 d3 858. c3 c2 859. b2 b1 860. a1 a2 861. b3 b4 862. c4 c5 863. d5 d6 864. e6 e7 865. f7 f8 866. g8 g9 867. h9 h8 868. g7 g6 869. f6 f5 870. e5 e4 871. d4 d3 872. c3 c2 873. b2 b1 874. a1 a2 875. b3 b4 876. c4 c5 877. d5 d6 878. e6 e7 879. f7 f8 880. g8 g9 881. h9 h8 882. g7 g6 883. f6 f5 884. e5 e4 885. d4 d3 886. c3 c2 887. b2 b1 888. a1 a2 889. b3 b4 890. c4 c5 891. d5 d6 892. e6 e7 893. f7 f8 894. g8 g9 895. h9 h8 896. g7 g6 897. f6 f5 898. e5 e4 899. d4 d3 900. c3 c2 901. b2 b1 902. a1 a2 903. b3 b4 904. c4 c5 905. d5 d6 906. e6 e7 907. f7 f8 908. g8 g9 909. h9 h8 910. g7 g6 911. f6 f5 912. e5 e4 913. d4 d3 914. c3 c2 915. b2 b1 916. a1 a2 917. b3 b4 918. c4 c5 919. d5 d6 920. e6 e7 921. f7 f8 922. g8 g9 923. h9 h8 924. g7 g6 925. f6 f5 926. e5 e4 927. d4 d3 928. c3 c2 929. b2 b1 930. a1 a2 931. b3 b4 932. c4 c5 933. d5 d6 934. e6 e7 935. f7 f8 936. g8 g9 937. h9 h8 938. g7 g6 939. f6 f5 940. e5 e4 941. d4 d3 942. c3 c2 943. b2 b1 944. a1 a2 945. b3 b4 946. c4 c5 947. d5 d6 948. e6 e7 949. f7 f8 950. g8 g9 951. h9 h8 952. g7 g6 953. f6 f5 954. e5 e4 955. d4 d3 956. c3 c2 957. b2 b1 958. a1 a2 959. b3 b4 960. c4 c5 961. d5 d6 962. e6 e7 963. f7 f8 964. g8 g9 965. h9 h8 966. g7 g6 967. f6 f5 968. e5 e4 969. d4 d3 970. c3 c2 971. b2 b1 972. a1 a2 973. b3 b4 974. c4 c5 975. d5 d6 976. e6 e7 977. f7 f8 978. g8 g9 979. h9 h8 980. g7 g6 981. f6 f5 982. e5 e4 983. d4 d3 984. c3 c2 985. b2 b1 986. a1 a2 987. b3 b4 988. c4 c5 989. d5 d6 990. e6 e7 991. f7 f8 992. g8 g9 993. h9 h8 994. g7 g6 995. f6 f5 996. e5 e4 997. d4 d3 998. c3 c2 999. b2 b1 1000. a1 a2

1. e4 e5 2. f3 f6 3. d4 d5 4. c4 c6 5. f4 f5 6. g4 g5 7. h4 h5 8. g3 g4 9. f2 f3 10. e3 e4 11. d3 d4 12. c3 c4 13. b3 b4 14. a3 a4 15. b2 b3 16. a2 a3 17. b1 b2 18. a1 a2 19. b2 b3 20. a3 a4 21. b4 b5 22. c5 c6 23. d6 d7 24. e7 e8 25. f8 f9 26. g9 g8 27. h8 h9 28. g7 g6 29. f6 f5 30. e5 e4 31. d4 d3 32. c3 c2 33. b2 b1 34. a1 a2 35. b3 b4 36. c4 c5 37. d5 d6 38. e6 e7 39. f7 f8 40. g8 g9 41. h9 h8 42. g7 g6 43. f6 f5 44. e5 e4 45. d4 d3 46. c3 c2 47. b2 b1 48. a1 a2 49. b3 b4 50. c4 c5 51. d5 d6 52. e6 e7 53. f7 f8 54. g8 g9 55. h9 h8 56. g7 g6 57. f6 f5 58. e5 e4 59. d4 d3 60. c3 c2 61. b2 b1 62. a1 a2 63. b3 b4 64. c4 c5 65. d5 d6 66. e6 e7 67. f7 f8 68. g8 g9 69. h9 h8 70. g7 g6 71. f6 f5 72. e5 e4 73. d4 d3 74. c3 c2 75. b2 b1 76. a1 a2 77. b3 b4 78. c4 c5 79. d5 d6 80. e6 e7 81. f7 f8 82. g8 g9 83. h9 h8 84. g7 g6 85. f6 f5 86. e5 e4 87. d4 d3 88. c3 c2 89. b2 b1 90. a1 a2 91. b3 b4 92. c4 c5 93. d5 d6 94. e6 e7 95. f7 f8 96. g8 g9 97. h9 h8 98. g7 g6 99. f6 f5 100. e5 e4 101. d4 d3 102. c3 c2 103. b2 b1 104. a1 a2 105. b3 b4 106. c4 c5 107. d5 d6 108. e6 e7 109. f7 f8 110. g8 g9 111. h9 h8 112. g7 g6 113. f6 f5 114. e5 e4 115. d4 d3 116. c3 c2 117. b2 b1 118. a1 a2 119. b3 b4 120. c4 c5 121. d5 d6 122. e6 e7 123. f7 f8 124. g8 g9 125. h9 h8 126. g7 g6 127. f6 f5 128. e5 e4 129. d4 d3 130. c3 c2 131. b2 b1 132. a1 a2 133. b3 b4 134. c4 c5 135. d5 d6 136. e6 e7 137. f7 f8 138. g8 g9 139. h9 h8 140. g7 g6 141. f6 f5 142. e5 e4 143. d4 d3 144. c3 c2 145. b2 b1 146. a1 a2 147. b3 b4 148. c4 c5 149. d5 d6 150. e6 e7 151. f7 f8 152. g8 g9 153. h9 h8 154. g7 g6 155. f6 f5 156. e5 e4 157. d4 d3 158. c3 c2 159. b2 b1 160. a1 a2 161. b3 b4 162. c4 c5 163. d5 d6 164. e6 e7 165. f7 f8 166. g8 g9 167. h9 h8 168. g7 g6 169. f6 f5 170. e5 e4 171. d4 d3 172. c3 c2 173. b2 b1 174. a1 a2 175. b3 b4 176. c4 c5 177. d5 d6 178. e6 e7 179. f7 f8 180. g8 g9 181. h9 h8 182. g7 g6 183. f6 f5 184. e5 e4 185. d4 d3 186. c3 c2 187. b2 b1 188. a1 a2 189. b3 b4 190. c4 c5 191. d5 d6 192. e6 e7 193. f7 f8 194. g8 g9 195. h9 h8 196. g7 g6 197. f6 f5 198. e5 e4 199. d4 d3 200. c3 c2 201. b2 b1 202. a1 a2 203. b3 b4 204. c4 c5 205. d5 d6 206. e6 e7 207. f7 f8 208. g8 g9 209. h9 h8 210. g7 g6 211. f6 f5 212. e5 e4 213. d4 d3 214. c3 c2 215. b2 b1 216. a1 a2 217. b3 b4 218. c4 c5 219. d5 d6 220. e6 e7 221. f7 f8 222. g8 g9 223. h9 h8 224. g7 g6 225. f6 f5 226. e5 e4 227. d4 d3 228. c3 c2 229. b2 b1 230. a1 a2 231. b3 b4 232. c4 c5 233. d5 d6 234. e6 e7 235. f7 f8 236. g8 g9 237. h9 h8 238. g7 g6 239. f6 f5 240. e5 e4 241. d4 d3 242. c3 c2 243. b2 b1 244. a1 a2 245. b3 b4 246. c4 c5 247. d5 d6 248. e6 e7 249. f7 f8 250. g8 g9 251. h9 h8 252. g7 g6 253. f6 f5 254. e5 e4 255. d4 d3 256. c3 c2 257. b2 b1 258. a1 a2 259. b3 b4 260. c4 c5 261. d5 d6 262. e6 e7 263. f7 f8 264. g8 g9 265. h9 h8 266. g7 g6 267. f6 f5 268. e5 e4 269. d4 d3 270. c3 c2 271. b2 b1 272. a1 a2 273. b3 b4 274. c4 c5 275. d5 d6 276. e6 e7 277. f7 f8 278. g8 g9 279. h9 h8 280. g7 g6 281. f6 f5 282. e5 e4 283. d4 d3 284. c3 c2 285. b2 b1 286. a1 a2 287. b3 b4 288. c4 c5 289. d5 d6 290. e6 e7 291. f7 f8 292. g8 g9 293. h9 h8 294. g7 g6 295. f6 f5 296. e5 e4 297. d4 d3 298. c3 c2 299. b2 b1 300. a1 a2 301. b3 b4 302. c4 c5 303. d5 d6 304. e6 e7 305. f7 f8 306. g8 g9 307. h9 h8 308. g7 g6 309. f6 f5 310. e5 e4 311. d4 d3 312. c3 c2 313. b2 b1 314. a1 a2 315. b3 b4 316. c4 c5 317. d5 d6 318. e6 e7 319. f7 f8 320. g8 g9 321. h9 h8 322. g7 g6 323. f6 f5 324. e5 e4 325. d4 d3 326. c3 c2 327. b2 b1 328. a1 a2 329. b3 b4 330. c4 c5 331. d5 d6 332. e6 e7 333. f7 f8 334. g8 g9 335. h9 h8 336. g7 g6 337. f6 f5 338. e5 e4 339. d4 d3 340. c3 c2 341. b2 b1 342. a1 a2 343. b3 b4 344. c4 c5 345. d5 d6 346. e6 e7 347. f7 f8 348. g8 g9 349. h9 h8 350. g7 g6 351. f6 f5 352. e5 e4 353. d4 d3 354. c3 c2 355. b2 b1 356. a1 a2 357. b3 b4 358. c4

La politique de commercialisation des médicaments est mal accueillie par des multinationales pharmaceutiques

GERARD VIBATTE

Il n'est pas possible de donner le nombre des arrestations prévues pour Lyon. Toutes les archives concernant ces événements ont disparu. On devine pourquoi.

let, l'abbé Glasberg. Olivier de
Pierrebourg, le pasteur de Pury,
et Jean-Marie Soutou. L'Amicale
chrétienne était en contact avec
des associations de rééducation
également, à l'extérieur, la Ré-
éducation : Madeleine Barot de
la C.I.M.A.D.E protestante, pre-
mier mouvement d'assistance à
l'époque, Hélène Lévy, Georges
Garel, le docteur Joseph Weill
des œuvres juives, Elise Salaback
du service social d'aide aux fami-

Il n'est pas possible de donner le nombre des arrestations prévues pour Lyon. Toutes les archives concernant ces événements ont disparu. On devine pourquoi.

Une telle décision, continue-t-elle, « réduira la compétitivité de nos producteurs par rapport à leurs concurrents étrangers. Cela d'épargner notre déficit commercial extérieur, elle aura donc pour effet de graver, ce qui se traduira par une nouvelle dévaluation, le déficit de nos exportations ».

OMOBILISME. — Le pilote
ancien Alain Prost a signé
25 août un nouveau contrat

CONJONCTURE

Les milieux financiers accueillent favorablement le projet de réforme de l'épargne

مقام الاول

Le rapport annuel de la S.F.I. fait état d'une forte augmentation des emprunts aux marchés l'an dernier, mais les pays industrialisés s'y taillent la part du lion du revenu des prêts. La part des pays on pétroliers récemment s'est, ce revanche, augmentée de 20 % seulement, avec 20 % seulement des prêts contre 22 % en 1980 et 14 % en 1979. En outre, plusieurs pays pétroliers de premier plan, qui ont commencé à éprouver des difficultés à balance des paiements, risquent de rejoindre aussi au marché international afin de maintenir leurs programmes de développement.

(1) 66, avenue d'Iéna. 75116

Les deux filiales de AEG sont spécialisées dans les réfrigérateurs, les machines à laver et à sécher. Electrolux précise que « rien n'est encore décidé », d'autres sociétés étant en lice, mais qu'un tel rachat permettrait au groupe suédois d'obtenir une implantation sur le marché ouest-allemand. (A.F.P.)

ÉTATS-UNIS

Le déficit de la balance commerciale américaine a diminué en juillet, par suite notamment d'une baisse des importations de produits manufacturés. Selon le département du Commerce, les importations se sont élevées à 22,4 milliards de dollars (- 4,2 %), ce qui a permis aux importations (CAF) d'atteindre 4,48 milliards (- 8,1 %), laissant un déficit de 2 422 millions ressortant à 437 millions en juin. Pour les sept premiers mois de 1982, le déficit commercial s'est représenté par 17,7 milliards de dollars contre 15,5 milliards de janvier à juillet 1981. Pour l'ensemble de cette année, le déficit devrait, selon les estimations comparables, se situer à 16,7 milliards de dollars, contre 15,2 milliards de dollars en 1981. (A.F.P., 22 juil.)

Le rapport annuel de la S.F.I. fait état d'une forte augmentation des emprunts aux marchés l'an dernier, mais les pays industrialisés s'y taillent la part du lion du revenu des prêts. La part des pays on pétroliers récemment s'est, ce revanche, augmentée de 20 % seulement, avec 20 % seulement des prêts contre 22 % en 1980 et 14 % en 1979. En outre, plusieurs pays pétroliers de premier plan, qui ont commencé à éprouver des difficultés à balance des paiements, risquent de rejoindre aussi au marché international afin de maintenir leurs programmes de développement.

(1) 66, avenue d'Iéna. 75116

ET DEVISES	COURS	COURS 28/8
---	---	99500
---	85500	90000
20 \$	530	635
10 \$	---	472
5 \$	580	530
1 \$	---	551
---	679	690
---	---	3010
---	1510	1550
---	---	790
---	3575	3600
---	---	650

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

IDÉES

2. LE PHILOSOPHE DEVANT LA POLITIQUE : « Homme et l'industrie », par Christian Delacour ; « Penser la République », par Christian Delacour ; « La puissance », par Georges Makli-Keddache.

ÉTRANGER

3. LA CRISE LIBANAISE
4. AMÉRIQUES
— La situation en Amérique centrale.
4. ASIE
5. AFRIQUE
— POLOGNE : M. Borowski estime que « l'insurrection armée ».

POLITIQUE

— Les références juridiques à l'égard du P.U.D.F. : la risque d'un délit.

SOCIÉTÉ

— La lutte contre la drogue.
— Les événements de Paris et leurs prolongements.
13. MÉDECINE : au Bangladesh, la polio-épidémie ; les malades occupés par des multinationales pharmaceutiques.
— ÉQUIPEMENT.

LOISIRS ET TOURISME

14. DIX CHAMPIONS DU LIBRE : portrait d'un directeur de cirque.
10. Un chiffre d'affaires en baisse de 20 % : la Côte d'Azur a « plongé ».
— TÉMOIGNAGES : les ravages de l'été (suite).
11. CARNET DE FRANCE : en l'honneur du Moyen Âge ; pelouses et mots : les quatre saisons du Touquet.
11-12. Plaisirs du table ; Philatélie ; Jeux.

CULTURE

15. DANSE : « Les danses du monde ».
— ARTS : peindre sur les murs.
— CINÉMA : le Festival d'Hyères.

ÉCONOMIE

19. SOCIAL : sensiblement renoué, le projet de loi sur la nationalisation sera discuté par le Parlement qu'en printemps 1983.
20. ÉNERGIE : la nationalisation du gazoduc euro-sibérien.

RADIO-TELEVISION (17)

— SERVICES : (14) :
Etat civil ; Un coin pour jouer ; Méthodologie ; Les croisées ; « Journal d'été » ; Loto.
— Informations : (18) :
Carnet (18) ; Bourse ; Programmes spectacles (18).

Le numéro du « Monde » daté 27 août 1982 a été tiré à 481 487 exemplaires.

ACCUEILLANT PLUS DE 3 000 SPÉCIALISTES

Le troisième congrès mondial de médecine nucléaire va s'ouvrir à Paris

Le troisième Congrès mondial de médecine nucléaire et biologie va s'ouvrir à Paris, le 28 août, sous le haut patronage du président de la République, et en présence du ministre de la Santé et de l'Industrie, et du ministre de la Santé.

Après le Japon en 1974 et les États-Unis en 1978, la France a le privilège d'accueillir les spécialistes de médecine nucléaire du monde entier. Plus de trois mille praticiens doivent y participer.

La radioactivité au service du diagnostic

La médecine nucléaire est une spécialité médicale qui utilise les substances radioactives pour le diagnostic et thérapeutique. Elle utilise la radiologie nucléaire pour le diagnostic et la thérapie.

En pratique, une substance radioactive est administrée au patient par voie orale ou intraveineuse. Elle se concentre dans l'organe à étudier.

Deux exemples permettent de comprendre ce qu'apporte ce type d'examen. Le premier est la thyroïde. La radioactivité est utilisée pour le diagnostic et la thérapie.

Cette méthode est utilisée pour le diagnostic et la thérapie. Elle permet de visualiser les tumeurs, les infarctus cardiaques, etc.

Administrer des substances radioactives à l'homme, est-ce sans danger ? Des règles précises sont imposées aux spécialistes de médecine nucléaire.

Le principe de la médecine nucléaire est simple. Une substance radioactive est administrée au patient. Elle se concentre dans l'organe à étudier.

Le principe de la médecine nucléaire est simple. Une substance radioactive est administrée au patient. Elle se concentre dans l'organe à étudier.

Nous avons demandé à trois spécialistes, les professeurs Claude Kellershohn, président de la Fédération mondiale de médecine nucléaire, Pierre Galle, président de la Société française de biophysique et médecine nucléaire, et le docteur Raymond Raynaud, directeur général de la Fédération mondiale de médecine nucléaire, de nous présenter cette spécialité médicale et ses développements les plus récents.

La médecine nucléaire est une spécialité médicale qui utilise les substances radioactives pour le diagnostic et thérapeutique. Elle utilise la radiologie nucléaire pour le diagnostic et la thérapie.

En pratique, une substance radioactive est administrée au patient par voie orale ou intraveineuse. Elle se concentre dans l'organe à étudier.

Deux exemples permettent de comprendre ce qu'apporte ce type d'examen. Le premier est la thyroïde. La radioactivité est utilisée pour le diagnostic et la thérapie.

Cette méthode est utilisée pour le diagnostic et la thérapie. Elle permet de visualiser les tumeurs, les infarctus cardiaques, etc.

Administrer des substances radioactives à l'homme, est-ce sans danger ? Des règles précises sont imposées aux spécialistes de médecine nucléaire.

Le principe de la médecine nucléaire est simple. Une substance radioactive est administrée au patient. Elle se concentre dans l'organe à étudier.

Le principe de la médecine nucléaire est simple. Une substance radioactive est administrée au patient. Elle se concentre dans l'organe à étudier.

Le principe de la médecine nucléaire est simple. Une substance radioactive est administrée au patient. Elle se concentre dans l'organe à étudier.

A L'ONU

Le lien entre l'afflux de réfugiés et la violation des droits de l'homme est évoqué pour la première fois

De notre correspondante

Genève — Dans un rapport sur les droits de l'homme, l'ONU a pour la première fois évoqué le lien entre l'afflux de réfugiés et la violation des droits de l'homme.

Le rapport, intitulé « Les réfugiés et les droits de l'homme », a été adopté par le Conseil économique et social de l'ONU.

Le rapport souligne que l'afflux de réfugiés peut entraîner la violation des droits de l'homme, notamment le droit à la vie, à la liberté, à la sécurité, etc.

Le rapport recommande que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

Le rapport a été adopté par le Conseil économique et social de l'ONU, qui a également recommandé que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

Le rapport a été adopté par le Conseil économique et social de l'ONU, qui a également recommandé que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

Le rapport souligne que l'afflux de réfugiés peut entraîner la violation des droits de l'homme, notamment le droit à la vie, à la liberté, à la sécurité, etc.

Le rapport recommande que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

Le rapport a été adopté par le Conseil économique et social de l'ONU, qui a également recommandé que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

Le rapport a été adopté par le Conseil économique et social de l'ONU, qui a également recommandé que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

Le rapport a été adopté par le Conseil économique et social de l'ONU, qui a également recommandé que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

Le rapport a été adopté par le Conseil économique et social de l'ONU, qui a également recommandé que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

Le rapport a été adopté par le Conseil économique et social de l'ONU, qui a également recommandé que les États prennent des mesures pour protéger les droits de l'homme des réfugiés.

LES NOUVEAUTÉS

Le troisième congrès mondial de médecine nucléaire apporte des informations nouvelles dans plusieurs domaines. D'abord, il est consacré à la médecine nucléaire.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

Le congrès aborde les dernières avancées de la médecine nucléaire, notamment le diagnostic et la thérapie.

LA POLICE ISRAËLIENNE DISPERSE À JÉRUSALEM-EST UNE MANIFESTATION PALESTINIENNE

Jérusalem (A.F.P.). — La police israélienne a dispersé à Jérusalem-Est une manifestation « illégale » de Palestiniens.

La manifestation, organisée par le mouvement de libération de la Palestine, a été dispersée par la police israélienne.

La manifestation, organisée par le mouvement de libération de la Palestine, a été dispersée par la police israélienne.

La manifestation, organisée par le mouvement de libération de la Palestine, a été dispersée par la police israélienne.

La manifestation, organisée par le mouvement de libération de la Palestine, a été dispersée par la police israélienne.

Voulez-vous vraiment trouver un travail intéressant ?

Par exemple, un poste évolutif, offrant responsabilités et initiative, bien rémunéré ?

Si votre réponse est « oui », nous auriez sans doute intérêt à nous demander quelques informations complémentaires sur « Administration de l'Entreprise », notre programme de formation polyvalente en gestion.

Parce qu'une solide formation de vous est une clé qui ouvre de nombreuses portes. Spécialement quand elle est

concrète, actuelle, immédiatement utilisable, animée exclusivement par des praticiens expérimentés.

Où quand elle est appréciée sur le marché du travail. Depuis vingt ans.

Si votre carrière vous intéresse, écrivez ou téléphonez-nous pour recevoir les spécifications du programme. La prochaine session débute en octobre 1982 et dure 6 mois à plein temps. Une trentaine de participants y sont admis.

ECADE
Ecole d'Administration et de Direction des Entreprises
Rue Bugnon 4, CH-1006 Lausanne (Suisse) — Tél. 021/22 15 11

CHAMPAGNES C.C.A.
VINS ALCOOLS
VENTE « PROMOTIONS »

CHAMPAGNES :	
Marie Stuart	55,00
Messé brut	62,80
Heidsieck Monopole	66,80
brut	79,80
Pot Roger brut	67,80

Tarif contre env. timbrée
Mégasol principal :
103, rue de Turin - Paris 75003
- 271.58.27
Également magasins distribution :
1^{er} - 6^{ème} - 13^{ème} - 15^{ème} -
Dépense 92 - Versailles 78

réouverture le samedi 28 août
CAPÉLOU
LITERIE - CONVERTIBLES - ÉLÉMENTS BOIS
37, AV. DE LA RÉPUBLIQUE - PARIS 11^{ème} - M^{étro} PARMENTIER

Pour votre DÉMENAGEMENT
ODOUL
16, rue de l'Atlas - 75019 Paris 208 10 30

direct d'usine
MOQUETTE
100% pure laine
-50%
de sa valeur

Grand choix de coloris
Petite et grande largeur
Devis gratuit
pose par spécialistes

334 rue de Vaugrand
Paris 15^{ème}
01.42.82.62 / 01.42.81.85

Polaroids.
chaque
pages

Comme
juste
à l'

Le

néo-ré

et néo-

les courts

les courts

les courts

Dans chaque numéro d'été, la bride sur le cou à un illustrateur (voir pages III, V, XI et XIV) et son hommage à un « invité » (page II).



Communiste
faisant escal
à New York



Tilleul

Le Monde

Cheveux courts ■ pieds sur terre, certains anciens ■ hippies ■ supplantent peu à peu, dans les montagnes, les notables traditionnels. Les communautés ? Seules les plus structurées ont survécu.

embrasse les montagnes
d'un geste las. Ses montagnes.
Autour nous, soixante
hectares de désert, arrachés
haute lutte à la SAFER (Société
d'aménagement foncier
d'établissement rural), scepti-
que, vont lui permettre – avec
son associé Gilles, cofondateur
lui d'un groupement fon-
cier agricole (G.F.A.) –
corps le projet : l'éle-
vage, en plein air intégral, de
différentes espèces (brebis,
ânes, chevaux). Un plan
de rotation précis comme les
saisons cévenoles. se suc-

Réfugié politique portugais
arrivé ■■ France du temps de

Typique, José, de cette évolution qui, en une dizaine d'années, a mené les « néo-ruraux » de la communauté libértaire à la prise du pouvoir dans leurs régions d'implantation. Glissement en quelques temps. D'abord, dans la foulée de 68, les premiers « zippies » arrivent, cheuux flottant au vent, partageant amours, chèvres et bien-être... désillusions. Le gros des troupes, s'avisant que la terre est prise, reprend bien le chemin des villes. Les plus « cistes » restent, mais en couples. Certes, par nécessité économique, on continue de partager un même toit. Ainsi, près de Roquedure (Gard), les six salariés d'une coopérative de forage habitent la même demeure : c'est du fait de la crise du logement, et, dès qu'ils ont les moyens, ils s'au-

(Lire ■ suite page III.)

Aventurier, militant politique, Ernst Jünger est aussi l'un des grands écrivains de ce siècle. (Page IX.)

Chronique du fantasme de la mégalomanie ■ des règlements de comptes imaginaires

par FRÉDÉRIC DARD.

En fait, c'est une consultation que je réclame - à mes frères humains. Je les implore pour qu'ils m'accordent une confrontation. Lorsque j'étais petit garçon, nous nous montrions nos sexes, mes caméras et moi. Ce n'était pas « par vices », comme disent les bonnes gens, mais par souci d'information, parce que c'était l'unique moyen pour chacun de nous de savoir dans quel gabarit se situait son pénis.

Guérit-on d'être mal

Pendant ■■■■ mon enfance, puis au long de ma jeunesse, mon entourage m'exhortait à ne pas l'être. C'■■■ donc que je me montrais déjà pusillanimité, impressionné par ■■■■ environnement, inapte ■■■■ l'affronter, incapable de m'y fonder.

c'est avoir **■** certitude absolue de ne pas correspondre à **■** **■** que les autres se font **■** **■** Quand je les regarde regarder Frédéric Dard, quand je les écoute parler de lui, quand je lis ce qu'ils écrivent de lui (en bien ou **■** mal), j'ai le sentiment désagréable qu'il est question d'un personnage absolument étranger à moi.

J'aurais dû me taire, par vocation, et j'ai parlé par respect humain. J'aurais dû me contenter de contempler et j'ai agi. J'aurais dû n'être que moi-même, et j'ai laissé accroire que j'étais Frédéric Dard. Je ploie sous le fardeau de ce malentendu. Et je suis là sur ma branche, effaré comme un hibou qui n'a pas entendu chanter les coqs.

Démuni jusqu'à la trame. Il ne me ■■■■ offrir d'authentique que des regards.

Mais tout cela n'est qu'un préambule verbeux, il est temps que je traite ■■■■ sujet.

Si j'étais... Frédéric Dard ■■■■

Veux-tu que je te dise ?

■■■■ j'étais Frédéric Dard, je crois bien que je vivrais ■■■■



Pierre prise d'un
soudain accès
d'hilarité.



Très hécile
ayant de gros moyens.

PHILIPPE COUSIN

AUJOURD'HUI

Néo-ruraux, néo-notables et néo-moines

(Suite de la première page.)

Spectaculaire est le dynamisme de ceux qui, il y a quelques années, fustigeaient la « société marchande » et étaient partis au combat pour fuir les « rapports de force ». Ici, à Lasalle, les installés à l'origine d'une « promotion » de plantes médicinales, qui organisent force expositions, à Monoblet, quatre agriculteurs, ou non, regroupent pour commercialiser leur miel au sein d'un groupement d'intérêt économique (G.I.E.).

La technique de l'escargot

Plus hardis encore, d'autres implantés impulsent, à Gérolac, la création d'une « société » de confitures de châtaigne, qui va employer pour commencer trois personnes à mi-temps, les producteurs allant prêter la main à tour de rôle. Lestés des conseils d'un spécialiste du marketing rétribué par la chambre d'agriculture, ils s'apprennent à se lancer à la conquête des épiceries locales et des collectivités, suivant la technique de l'escargot (procéder par cercles concentriques grandissants) qui ne possède plus de secret pour eux. Les résultats qui les dépassent au point de même, devenir des petits patrons et des entrepreneurs traditionnels, murmure, mi-fine mi-raïsée, Georges, implanté depuis huit ans.

Partout, on chasse la subvention : à l'élargissement, à la création d'emplois, à la pose de clôtures. Municipalité, département, région, ministères, institutions européennes sont allégrement démarchés. Une nouvelle profession née, celle du « subsidologue », qui établit le plus avantageusement le dossier de demande de subvention des jeunes agriculteurs, guide les candidats dans le maquis des procédures (plus de soixante à la différence aux jeunes agriculteurs ont été recensés à ce jour).

Plus qu'à la recherche de subventions, les néos ne reçoivent pas la même mentalité.

Pour l'aide de l'État est un défi, qui doit leur permettre de surmonter le handicap d'une agriculture non compétitive ou d'une mauvaise saison. Ils s'envoient sans révolte à la vie. Les seconds, qui ont souvent vomi l'État lors de leur passé militant, voient venir sa sollicitude avec une surprise et se profitent à toute bonne conscience : ils ne s'estiment nullement ses obligés et escomptent bien, dans un avenir proche, arriver à « s'en sortir tous seuls ». Ils vont jusqu'à se louer en la montagne, parce que ça coûte moins cher, s'exclame un viticulteur ardéchois, qui estime que l'État devrait compenser le surcoût de ses tracteurs par rapport aux tracteurs de plaine.

A une plus petite échelle, les embryons de réseaux nationaux. Chaque printemps, depuis quelques années, plusieurs centaines d'entre eux se retrouvent aux « rendez-vous de mai », organisés par l'Institut rural d'information (I.R.I.). Trois jours durant, dans un cadre détendu, on expose le dernier modèle de capteur solaire, on s'informe sur les possibilités de construire des maisons en soufre, on glane des renseignements juridiques, on se presse de représentants des ministères, tous nombreux à faire le voyage.

« A nous de les pousser à la roue »

Leur dynamisme, leur sens de l'innovation, leur sens du militantisme, ont enfin, dans un dernier temps, amené les installés à investir en eux les organismes ruraux traditionnels. Pas encore les mairies, certes, mais la multitude des comités professionnels, offices, syndicats qui détiennent, avec la maîtrise de la terre, les subventions et crédits, le véritable pouvoir. « Expliquer à des paysans qui font ce travail depuis des générations qu'ils doivent élargir, ça me fait drôle ! », Raymond, ancien communautaire emba-

ché par le Comité national de la châtaigne du marron pour distribuer ses subventions aux agriculteurs.

« Nous, les agriculteurs de montagne... » Installée depuis cinq ans, Marilène Guyard, ancienne étudiante aux arts déco en 1968, a trouvé en Cévennes une juste cause à défendre. Alors que l'aila de syndiquer, à Paris, ne l'aurait pas effleurée, elle vient de briguer — et d'obtenir — la présidence du Centre des jeunes agriculteurs pour le canton de Lasalle. De réunion en réunion, elle se bat pour que soit reconnue la pluri-activité : elle-même souhaite à ses revenus fromagers l'exploitation de la laine de ses chèvres angoras. « Les Cévennois n'ont pas confiance en eux-mêmes, ils n'osent pas développer. Quand ils descendent à la direction de l'agriculture, à Nîmes, ils se font parfois moucher à la façon. J'en ai vu revenir en larmes. Evidemment, le C.N.J.A. est de la région. Mais c'est la seule organisation qui assiste et travaille. Il faut de les pousser à la roue pour qu'ils évoluent. »

D'autant plus rapide, prise du pouvoir, que la résistance des autochtones, âgés, passés, est souvent inexistante. Ainsi, dans le canton de Joyeuse (Ardèche), au début des années 70, plusieurs anciens militants de gauche parisiens, naufragés des communautés, se retrouvent dans une lutte contre l'ensèimement. Se constitue ainsi un noyau d'une solidarité et d'une longévité exceptionnelles, qui donnera naissance, entre autres, à un groupement vétérinaire sympathisant, qui prodigue à leurs chèvres des soins homéopathiques. Ils songent à ouvrir un bureau d'accueil fournissant des informations aux candidats à l'installation (un tel bureau a déjà à Sisteron dans les Alpes), à se battre dans une âpre lutte contre la spéculation foncière dont, après d'autres, leur vallée est aujourd'hui victime.

Tous ensemble, ils gèrent la communauté de Joyeuse sur « contrat

de pays », procédure d'attribution de subventions à plusieurs communes regroupées. Dans la « communauté » constituée pour la circonstance, élus locaux et utilisateurs ont à l'égalité de sièges, une exceptionnelle, et les premiers s'abstiennent de participer aux réunions où sont prises les décisions importantes.

« Parfois, les élus locaux, mais il faut les comprendre, plaide Jean Vannière, viticulteur et conseiller général (P.S.) de Joyeuse. Les seuls investissements qu'ils puissent concevoir, c'est l'entretien de la vigne et la réfection des bâtiments communaux. Ils ont encouragé leurs enfants à quitter la montagne pour la ville. Pour des jeunes s'installer et, pire, réussir, c'est pour eux un déchirement. Dans plusieurs communes, le secrétaire de mairie est à la première d'implantation : il n'avait pas de registre des habitants. »

Solidarité de génération

Domine progressivement la méfiance des nouveaux venus, s'est développée une solidarité de génération entre les jeunes. Ils ont de vivre au pays, solidarité renforcée par une uniformisation des modes de vie, implantés dans les lieux. Pendant que les premiers passent de la communauté au couple, les seconds n'hésitent plus à vivre « à la colle », hors des liens sacrés du mariage. Les jeunes ruraux sont désormais des « couples plus longues et bien malin, en les entendant plaisanter au bistrot du village, qui distinguerait aujourd'hui les uns des autres. »

Surtout, les « zippies » ont découvert les vertus du travail, fustigé par leurs grands frères. « On est là pour faire tourner la boutique, pas pour rêver », s'exclame Jean-François, qui a repris avec deux personnes une boulangerie biologique à Saint-Hippolyte-du-Fort, auparavant dirigée — mal — par un vaste collectif écologiste. « De secret, confirment-ils, que vous travaillez, prenez du poids,

reconnu. Les anciens installés de Joyeuse se sont mis à tout nouveau arrivés à propos des chemins d'accès montagnards : les premiers en ont cherché leurs bêtes, les seconds s'y opposant pour rester « loin du monde ». Même une fois dans l'attitude face aux engrais chimiques et aux pesticides : rares sont aujourd'hui les élus qui refusent catégoriquement de « traiter », mais les agriculteurs qui n'ont pas, au moins, l'habitude aux dangers d'un traitement à tort se à travers.

La communauté proprement dite, quant à elle, n'a pu survivre que cimentée par de solides convictions politiques ou religieuses, ou par l'adhésion à une personnalité charismatique. Mais à part les groupes colorés ou mystiques trop centristes, peu subsistent. D'autant plus intéressants en la communauté de Font-de-Rouge près d'Alès (Gard) (2).

Un ancien militant du P.S.U. de la région de Mâcon, Jean-Claude Besson-Girard, s'y installe en 1971, dans une bâtisse en ruines, de végétation. Après des années de travail acharné, douze personnes y vivent aujourd'hui régulièrement et, dans la belle maison, autant de stagiaires, visiteurs et passagers. Fière et accueillante, la bâtisse se dresse au cœur d'un vallon, surplombant un grand jardin potager aux lignes régulières et un verger tout neuf. Chaque membre assume une responsabilité particulière : potager, chèvres, accueil, chantiers. Toutefois, le service de table ne semble toujours pas prisé. Pour l'essentiel, les revenus sont assurés par l'accueil des visiteurs (80 F la journée en pension complète) et les chantiers de maçonnerie effectués au profit par quelques-uns de ses membres.

Un monastère laïque

La communauté, estime le fondateur, doit extirper en chacun le sens de la propriété et de la possession. Chacun de ses

membres est tenu de verser chaque mois 200 F environ dans la caisse commune, qui pourvoit en échange à tous ses besoins, de la nourriture au cinéma (rare). Au visiteur, la Font-de-Rouge apparaît d'abord comme une sorte de monastère laïque. L'architecture intérieure est l'extrême dépouillement. Plusieurs chambres, pour le mobilier, n'ont qu'un lit, une table et une chaise. Annoncé par une cloche à midi précis, le déjeuner est pris en commun. Austerité qui n'exclut pas un certain raffinement de la vie quotidienne : des tapis au pied — mais oui ! — remplacent les tapisseries ; le moutarde des communautés.

Le fondateur a récemment rédigé une proposition de règle commune fortement inspirée, il a même, de la règle de saint Benoît : il y propose par exemple le petit déjeuner soit pris en silence, après un chant commun. Le travail manuel est très répandu à la Font-de-Rouge, on s'y traite parfois, sans trop d'aménité, « intellectuel ».

Chaque solstice, la communauté est complétée, au cours d'une cérémonie flambeaux, par le territoire est baptisé l'eau de la communauté est diffusée points forts, du potager aux chevaux, cela à la suite d'une « inspiration » de Jean-Claude Besson-Girard. Alors, gourou, le maître de la Font-de-Rouge, est un petit groupe ? Pas si simple. D'abord, règne ici une extrême tolérance. Claude, responsable des chèvres, le seul enfant du pays à avoir rejoint la communauté, se méfie de toute trace de mysticisme, n'a jamais lu un texte de Jean-Claude Besson-Girard et le sait hautement voir. Tous se moquent bruyamment des illuminés en tous genres qui défilent à la Font-de-Rouge. Germain, une méfiance naturelle envers « tout ce qui s'éloigne un peu trop de la terre et du bier ».

« Ame » du groupe, Claude, mais pas gourou, Jean-Claude Besson-Girard, l'organe suprême de la communauté, qui comprend tous ses membres, et bien des solistes ont été passés en palmarès — les décisions sont prises à l'unanimité. Lui-même est un « chaman » comme « chaman » que comme un « chaman ». Depuis quelques mois, le « chaman » a pris du champ. A une vingtaine de kilomètres de la Font-de-Rouge, il gère avec son « chaman » un « chaman » — « chaman » — dont les bénéfices doivent retourner les « chaman » à la communauté. Il certains ressentent le départ comme « un cadeau qu'il nous fait », un « permettant de devenir adultes », d'autres se sentent « orphelins ».

Formulées ou non, ces références monastiques se retrouvent dans plusieurs des rares communautés structurées substantielles, dans deux sociologues, Bertrand Hervieu et Danièle Léger (3). Parallèle poussé jusqu'à la distinction, de fait, « frères de chœur » ou « frères de chœur », c'est-à-dire, explique Bertrand Hervieu, « ceux qui sont arrivés avec des biens et un projet, et ceux qui sont arrivés sans biens et sans projet, et les autres, les exécutants ». Impression renforcée par la présence, dans ces lieux, de jeunes en rupture placés en séjour thérapeutique par les directions départementales, l'action sociale et les autres organismes, et rarement intégrés à la communauté ; quoique, à la Font-de-Rouge, un de ses jeunes ait récemment déposé une demande — acceptée — d'intégration.

Néo-ruraux, néo-notables ou néo-moines, il n'y a rien de bien que la sollicitude de l'État à l'égard de leurs expériences alternatives n'est pas gratuite. Les parcelles cultivées sont plus plaisantes que la friche à l'œil des touristes ; ils arrêtent les incendies de forêt. L'entretien, la vie, de ces « jardins du paysage » coûtera toujours moins cher que le recours aux services ou le paiement d'indemnités de chômage. Fierté mal placée ? Eux ne se veulent pas des assistés et souhaitent faire la preuve de leur compétitivité. Un pari difficile.

DANIEL SCHNEIDER

(1) I.R.I., Gerolac, 24200 Sarlat.
(2) Lire aussi le Monde Dimanche, 6 juin 1982.
(3) Néo-ruraux ou nouveaux moines, Bertrand Hervieu et Danièle Léger, à paraître aux Éditions du Cerisier. Des mêmes auteurs, sur le même sujet, on lira aussi Revue de la nature, Seuil, 1979.

PRISONS

Paroles de l'ombre

Comment les prisonniers vivent-ils leur enfermement ? Des détenus de Lyon et leurs surveillants témoignent de leur quotidien.

VOUS allez voir... *gourbis*. M. le procureur général de la République avait pourtant averti. Les premiers contacts avec l'univers carcéral sont rudes. Quelle promiscuité ! Quel gâchis ! Les deux prisons contigües Saint-Joseph et Saint-Paul se situent derrière des hauts murs. Elles ont raison. La première, dite un certain Balthard, a été construite juste avant la révolution de Juillet, en 1830. Elle n'a pas changé depuis. Ses bâtiments sont posés « en peigne », alors que Saint-Paul, la voisine, bâtie en 1848, est un modèle classique, style Fresnes, en étoile. Plus grande, celle-ci n'a rien à envier à la première quant à la vétusté de ses cellules et à leur surpeuplement.

Pour les prisons lyonnaises, les statistiques se perdent dans le nombre « strict » de prisonniers (522), le nombre « habitable » (683), le nombre maximal (847) et la réalité de... 950 personnes. Montluc compris. Au 1^{er} janvier de cette année, Saint-Joseph et Saint-Paul abritaient à elles deux huit cent soixante-dix détenus. Les effets de la loi d'amnistie de 1981 s'atténuent, et les chiffres croissent régulièrement. Rappelons que le surpeuplement avait été une des causes reconnues de la révolte de 1973, qui avait vu les détenus lyonnais monter sur les toits.

Le bruit des portes qui se ferment chaque soir à 19 heures. Ils en parlent tous : « Atroce, démoralisant, le plus dur moment de la journée, celui où on se sent complètement rejeté. » Pour les détenus purgant leur peine ou prévenus en instance de jugement — les deux catégories de prisonniers étant ici à parité — la détention, c'est d'abord ce bruit de clés tournant dans de lourdes serrures. Pendant douze heures, les détenus vont vivre bien ou mal une convalescence avec un ou plus souvent deux compagnons de cellule. Si l'on en croit les surveillants, la cohabitation se passe au mieux. Les incompatibilités d'humeur ou de caractère sont vite décelées et les groupes modifiés.

Les classes servies se mélangent dans la géographie des prisons. Il y a le quartier nord-africain, le coin des « pointeurs » (délinquants sexuels), qui subissent une mise à l'écart absolue de la part des autorités. Puis le quartier des adolescents. Les délinquants financiers ont leur demi-étage et les proxénètes tentent d'organiser ensemble leur vie pour quelques heures d'emprisonnement intégrés dans un « plan de carrière ». Tout ce monde se côtoie, se croise pendant les promenades, communiquant par l'intermédiaire des « corridors » ou du coiffeur. Parfois les conversations sont plus directes : on crie d'une fenêtre à l'autre. Souvent aussi on s'affronte verbalement, parfois même physiquement. « Dehors, on croit qu'il y a une atmosphère entre nous ; en prison, c'est tout autre. Jean-Pierre, vingt-deux ans. Il y a trois ans, deux types m'ont filé des coups de fourchette. »

Un habitué du bâtiment H, Rachid, vingt-six ans dont sept ans de prison. Presque un record de l'archétype de l'échec total. Le profil parfait du résigné : « C'est mieux qu'avant. En 1973-1974, on n'avait pas de radio, pas de journaux. On ne pouvait pas aller en prison. » Il travaille aux services généraux (entretien, service des autres détenus) pour... 100 F par mois. De quoi améliorer l'ordinaire en cigarettes et fruits, qui sont distribués (c'est-à-dire distribués à l'intérieur de la prison). Il lit les journaux et la série S.A.S. Il joue aux dames, aux cartes, au Monopoly. Le prix de son dernier jeu d'échecs effrac-

tion : 100 mois. « J'ai fait une bêtise. Je m'en fous. Je ne pourrais pas m'en frotter. »

« J'ai rien fait » : le révolté, c'est Hamid, vingt-deux ans, accusé d'un vol de voiture. Français de père algérien et de mère italienne, il avait dû passer un court séjour dans le bâtiment D, réservé aux Maghrébins (cent trente-dix le jour de notre visite). Pour lui, aucun doute, son arrestation est due à son passé pénal : « J'avais été arrêté une fois pour une bagarre... On fait c'est moi qui avais pris les coups. » Moralité : « Pour rien du tout on est en prison. Ici c'est un mélange de tout ce qui va de la médecine. Ici, c'est nul. Je perds mes cheveux parce que je n'ai pas de shampooing médical. Les toubibs nous prennent pour des simulateurs. » Un bon point, en revanche, pour les surveillants : « L'autre jour, j'ai serré la main à un gardien. Cela ne serait jamais arrivé avant. Avant, selon Jean-Pierre, on entendait les gardiens qui subissaient des insultes. Maintenant, on n'entend plus rien et on est traité systématiquement comme des chiens. » Bref, les problèmes se posent plus entre les détenus.

« On devient encore plus fou »

Patrick, vingt-six ans, attend de comparaître devant la cour d'assises. Un dossier très lourd : tentative d'homicide, vols. Ce qui le perturbe le plus, ce sont les gens mariés — dont lui-même — « qui ne peuvent pas embrasser leur femme ». Ces deux parloirs hebdomadaires passent beaucoup trop vite à son gré. Aussi il nous dit son moral : « très bas ». Il regrette « l'impossibilité d'être utile pour les gens de l'extérieur ». La nourriture ? « On nous l'amène froide et elle manque de quantité. » Il se plaint également de « brimades insupportables » : les cigarettes pour les nouveaux arrivants, une grille surperdue dans la cellule d'isolement (il ne peut pas celle-ci diminuer son espace vital). Il s'indigne en montrant les rangées de barreaux qui interdisent pratiquement la vue de l'extérieur (autoroute pour les uns, trains de voyageurs pour les autres). Conclusion de Patrick : « Nous sommes plus des êtres humains que des moutons. »

Philippe, vingt-deux ans, utilise son traficant de morphine occasionnel, a lui aussi choisi l'isolement. Arrêté pour les faits qui datent d'un an après une cure de désintoxication, il a été condamné à son emprisonnement définitif. « Nous, les drogués, on est plus des cas pathologiques que des criminels. » C'est sans doute la raison pour laquelle il se tient à l'écart, ne peut avoir d'échange avec d'autres détenus « pour des raisons culturelles ».

Un habitué du bâtiment H, Rachid, vingt-six ans dont sept ans de prison. Presque un record de l'archétype de l'échec total. Le profil parfait du résigné : « C'est mieux qu'avant. En 1973-1974, on n'avait pas de radio, pas de journaux. On ne pouvait pas aller en prison. » Il travaille aux services généraux (entretien, service des autres détenus) pour... 100 F par mois. De quoi améliorer l'ordinaire en cigarettes et fruits, qui sont distribués (c'est-à-dire distribués à l'intérieur de la prison). Il lit les journaux et la série S.A.S. Il joue aux dames, aux cartes, au Monopoly. Le prix de son dernier jeu d'échecs effrac-

tion : 100 mois. « J'ai fait une bêtise. Je m'en fous. Je ne pourrais pas m'en frotter. »

« J'ai rien fait » : le révolté, c'est Hamid, vingt-deux ans, accusé d'un vol de voiture. Français de père algérien et de mère italienne, il avait dû passer un court séjour dans le bâtiment D, réservé aux Maghrébins (cent trente-dix le jour de notre visite). Pour lui, aucun doute, son arrestation est due à son passé pénal : « J'avais été arrêté une fois pour une bagarre... On fait c'est moi qui avais pris les coups. » Moralité : « Pour rien du tout on est en prison. Ici c'est un mélange de tout ce qui va de la médecine. Ici, c'est nul. Je perds mes cheveux parce que je n'ai pas de shampooing médical. Les toubibs nous prennent pour des simulateurs. » Un bon point, en revanche, pour les surveillants : « L'autre jour, j'ai serré la main à un gardien. Cela ne serait jamais arrivé avant. Avant, selon Jean-Pierre, on entendait les gardiens qui subissaient des insultes. Maintenant, on n'entend plus rien et on est traité systématiquement comme des chiens. » Bref, les problèmes se posent plus entre les détenus.

Son quotidien se résume en un mot : attendre. « Attendre la bouffe, la courtoisie... » De cette monotonie une singulière conception de la vie en société : « Il ne faut pas se faire attraper, c'est tout. Le repêchage n'est que temporaire. En prison, on ne doit qu'on recommencera pas, et puis dehors... on est un être. On ne peut pas exprimer face à un étranger, l'attrait de l'extérieur c'est ce qu'on souhaite. L'sexualité et d'une vie affective normale. Pour oublier, les dérivatifs dérisoires de ces jeux au corps offert sur papier glacé largement en l'honneur du hit parade de l'affichage mural.

Il y a aussi les détenus modèles. Comme Mohammed, quarante ans, qui termine sa peine de huit ans de réclusion pour vol. « On ne peut pas ici, je n'ai pas de problème. » Dehors l'attente d'un emploi et une épouse. Il pourra envoyer de l'argent à sa femme en Algérie et oublier que, depuis le 15 janvier 1975, il n'a jamais pu faire partager ses sentiments à ses codétenus. D'abord la situation de harki, puis cinq enfants, tous en France, qu'il a perdus et qu'il espère retrouver avec sa nouvelle compagne, celle précisément qui avait porté plainte contre lui pour vol !

Tentatives de suicide

Le fort Montluc, où sont emprisonnées les femmes, une trentaine en moyenne, cache lui aussi bien des solitudes. Ici c'est le manque d'hygiène qui choque le plus. Dans les cellules calquées sur le modèle mini-format que les cellules pour hommes, pas de w.c., pas de lavabo. Des toilettes hygiéniques pour les soins sanitaires ; dans ces conditions, on ne peut pas entendre la cri d'Isabelle, vingt-six ans : « On est trop enfermé. Le plus dur, c'est la cellule de 17 h à 20 h 30. » Inculpée pour des cambriolages, des escroqueries aux chèques, elle pense beaucoup à « après ».

Elle parle de ses parents — « Ça leur a fait un choc » — et de sa fille de six ans « qui ne fait rien ». Son but, c'est de « vivre après » pour oublier ces mois d'enfer — où l'on « attend la justice ». Dans la prison, elle regrette que les petits clans se forment. « J'ai vu l'impression parfois d'être entourée d'arrivées mentales. » Heureusement, elle a la possibilité de rencontrer des amis. A sa sortie — encore un projet, — elle ira en Espagne avec sa compagne de cellule. En attendant, elle prend des médicaments « pour l'âme ».

Le monde » et travaille au petit atelier de couture, parce que « ça fait passer le temps, ça fait des amis ». Pas de problèmes déclarés avec les surveillants : « Elles sont sympas. Il faut dire que je ne dépasse pas les limites. »

Miraille, trente-quatre ans, rappelle que « c'est quand même la prison, et certaines se croient ici en colonie de vacances ». Une sensation qui ne peut être que fugitive pour la plupart des détenus, qui, ponctuellement, retrouvent leurs inconfortables cellules, et un bien peu d'occasions de se distraire. La télévision, notamment, est autorisée collectivement à un compteur-gouttes, les samedis et dimanches après-midi « au moment du sport ». Ibrahim, neuf mois le jour de notre visite, apprendra à marcher dans un espace réduit : « Ça, c'est terrible, explique une surveillante. Voir ce genre de blouses blanches... Non, on s'habitue pas. »

Les paroles de l'ombre sont aussi celles du personnel. L'infirmière-chef de Saint-Paul et de Saint-Joseph assure que la plupart des détenus qui viennent en consultation espèrent surtout « se changer les idées ». Le plus souvent, explique-t-elle, « les prisonniers se plaignent d'ennuis digestifs, de problèmes de la peau, et souffrent d'une anxiété hygiène dentaire ». Quand aux suicides, on les appelle ici des T.S., avec T comme tentative. On en compte deux à trois par se-

maine. Parfois « l'appel » se termine tragiquement : ce printemps, un détenu s'est pendu. Il y avait un retard dans l'ordre d'ouverture des cellules...

Pas d'éducateurs en casquette

Les surveillants ont réclamé aussi la parole. Pour nous dire avec force qu'ils étaient victimes du « mépris total de leur ministère ». « On déforme nos positions en parlant de nos hostilités à la suppression de la peine du mort ou à celle des quartiers de sécurité renforcée. » Il s'agit, selon un responsable syndical, de positions individuelles. Nous, nous réclamons d'abord le droit de grève et un statut aligné sur celui de la police. De plus, il y a beaucoup à faire au niveau des conditions de travail. Ici, nous avons dû vivre pendant quatre ans dans un poste de garde... au-dessus des poubelles.

Conscients d'être « les premiers confidents des détenus », ils veulent bien travailler dans le cadre de la réinsertion sociale. Mais, assure l'un d'eux, je ne veux pas faire l'éducateur avec ma tenue et ma casquette. D'autre part, ils s'indignent de certains aspects matériels de la prison locale mêlés à des « bavures ». « Nous aussi, on n'est pas là pour jouer au shérif... on a des tâches à faire pour ouvrir les portes et tabasser les détenus. » Les deux cents surveillants n'ont pas de local syndical.

et, même à l'intérieur de leurs organisations professionnelles, ils se sentent « peu écoutés ». Ils avancent pourtant des idées : « Diversifier les peines, former les jeunes, sortir le plus possible les détenus des cellules, travailler en leur faisant faire du sport. » Des surveillants très prudents quand on parle de réformes : « Ah ! ça ! des missions de ceci et de cela, on en voit, mais ces missions ne nous passent pas en tête. »

« Je ne vois aucun intérêt à restituer les gens du circuit si on ne prépare pas les réinsertions », plaide le procureur général Champell, ardent défenseur des missions de semi-liberté. Le système, semble-t-il, efficace, mais peu de détenus en bénéficient. Ils travaillent la journée et rentrent le soir en prison. La formule semble peu d'échecs... « La prison », rappelle un surveillant vaguement dubitatif, il faut arriver à la tirer tous les soirs... Mais les élus de diverses tendances politiques ne se précipitent pas à deux euphémismes — pour accueillir les détenus de semi-liberté, ou des prisons à visage plus humain. Miraille désabuse du directeur régional des établissements pénitentiaires : « Ces prisons ? Tout le monde s'en fout. » Miraille plus tonique d'un sous-directeur, M. Chablain Carlier : « Quand un détenu sort, on est un peu mieux content que lui. »

CLAUDE RÉGENT.

CROQUIS Le Maître

Dans ce grand café de Montparnasse, le Maître, un rupture d'accord, assis sur un banc, regarde son montre, écoute son quart Vitel. Son tic-tac. Sa longue langue vient lécher son gros nez rouge à la Grock. Une admiratrice le reconnaît. Elle se jette sur lui et s'exclame avec des trémolos ondoissants : « Mon maître, je suis heureuse de vous rencontrer. Vous le savez bien, j'ai une de vos admiratrices de toujours. »

Le Maître befoile, comme un collégien recevant un prix d'examens : « Ah ! chère amie, c'est trop gentil ! » Elle s'assied près de lui et murmure d'un ton confidentiel :

Farces

La vieille dame à la téléphone. Elle se parle avec fierté, énumérant les avantages qu'il présente d'attribuer à l'invention d'Alfred le grand Baï. « Par exemple, si je veux sortir le soir ou partir en voyage, je n'ai plus besoin de me déranger pour la réservation... » Elle oublie que le moindre déplacement la gênerait. Quelle ne s'aurait-elle pas trouvée si elle avait eu la téléphone plus tôt !

Pourrait l'appareil l'ennuyer. Elle se met à téléphoner qu'à sa fille. Quand elle répond à un appel, son air est discret, avec un petit o ouvert au bord d'un précipice. Elle n'a pas le allé mondain, dont le Maître s'allonge en module fluide.

« Dites-moi, cher Maître, que faites-vous actuellement ? » — « Je peins, dit-il. Le Maître. — Mais que peignez-vous ? — Je peins des fleurs. — Des fleurs, vocifère le passionnaire, c'est un peu vieillesse. Ça fait l'air comme vous à tous les jours ! »

Elle se tourne vers la salle vide et hurle en direction du chœur découvert des garçons de café : « Il peint des fleurs ! » Le Maître exhibe une moue de médisance.

« Cher Maître, dit-elle, je vous quitte. Mais si vous m'adorez ! »

Se sentant fautive, elle propose : « Alors, dites-moi ce que je dois faire... » — « Pendant toute la durée du régime, vous devrez rester debout sur une chaise. Et surtout ne recrochez pas. Il y a des risques d'électrocution. » Épouvantée, la vieille dame murmure : « Puis-je monter sur mon fauteuil ? Il est près de moi et il est moins haut. — J'ai une chaise, dit-elle. — Alors, attendez, je vais en chercher une à la cuisine. Et un petit banc aussi pour m'aider. Vous savez, à mon âge... Voilà, j'y vais. »

Maintenant vous allez venir sur une jambe et taper l'alphabet. L'esprit en déroute, incapable de résister à l'admiration des Postes et Télécommunications, la vieille dame proteste faiblement : « Qu'est-ce que ça me fait, monsieur ? » — Croyez-vous que cela m'amuse ? », répond le Maître. Elle se met à l'épeler. Elle a déjà dit la lettre M quand elle entendit des chuchotements à ses côtés. Un brusquement.

Et par, elle lui colle un baiser sur la bouche. Le Maître, surpris, se fige, stupéfait : c'est saint Jean de la Croix en extase. Un garçon moustachu et rigolo avec son tablier blanc qui lui tombe jusqu'aux pieds s'approche du Maître. Le Maître rémène ses esprits petit à petit et tend un tremblant billet de 50 F. Le garçon lui rend la monnaie. Le Maître, toujours sous le choc de l'émotion fulgurante, ressort machinalement un autre billet de 50 F puis se ravise avec un sourire d'ange : « Oh ! j'allais vous payer deux fois. »

DANIEL ACCURSI.

Le lendemain, elle raconte tout à sa fille. « Mais c'était une farce, maman. Il y a des gens qui s'amusent à faire des farces au téléphone. » La vieille dame est effarée par tant d'insouciance à l'égard des impostures. « Tu te souviens, maman, de mon cousin qui s'appelait Lazare, comme dans la Bible ? Toutes les nuits on le réveillait : « Lève-toi et marche ! ». Ils font aussi le coup des jeux radiophoniques. Tu sais, R.T.L., Europe 1, la grimpette, tout ça. Ils font croire aux gens qu'ils ont gagné une fortune. » La vieille dame est abasourdie. Le téléphone lui semble bien inquiétant.

La sonnerie... Elle décroche. Son air est neutre. Une voix chaleureuse se fait entendre : « Ici, Pierre, le journaliste sur l'antenne d'Europe 1. C'est le jeu du tricolore, madame. Pouvez-vous nous donner la voix rouge ? » La vieille dame rassemble son courage, puis dit : « Non, j'ai peur, monsieur, de vous amuser à des jeux pareils ? »

GILBERT REMY.

Dix petits nains

(Suite de la page XIV.)

La peur, dès lors, lui nailla de nouveau le ventre. Elle qui avait affronté les bombardements de Beyrouth et les gardiens de la Révolution iranienne avec une superbe indifférence ; elle qui, comme Benoit, avait fait aux artichauts bretons et aux hécots de rouge par barriques sur les routes du Languedoc-Roussillon, elle sentait monter en elle quelque chose qu'elle n'aimait pas du tout, et que le silence oppressant qui régnait ne faisait qu'accroître : que se passerait-il si cet idiot de Bernard la croyait vraiment coupable ? si, fou comme il était devenu, il songeait d'un coup à prévenir un guet-apens ? Pour peu qu'il trouvât une arme — une épée rouillée décrochée d'une paroi, un hachoir de cuisine : n'importe quoi, — c'était elle, maintenant, qui en fuyait.

Alors, d'un pas rapide, elle se précipita dans sa chambre où elle s'y enferma. Elle y prit deux fois la clé dans la serrure, appuya une chaise demi-renversée contre la poignée de la porte, puis s'assit dans un fauteuil désespérément gothique et, face à la porte, l'oreille aux aguets et le revolver à la main, elle attendit.

Bernard Kermeur n'était pas rassuré lui non plus. Lorsqu'il voulut tirer un cigare de sa poche, le quatrième maintenant de la nuit, il se rendit compte qu'il ne lui restait plus que deux, il pensa que le sort s'acharnait sur lui, et un courant d'air insidieux qui souffla par deux allumettes lui donna presque la chair de poule : il se souvint : la première qu'il avait trahi son premier commanditaire, il avait déjà constaté qu'il lui restait que deux cigares ; il en avait offert un au commanditaire qui s'y était pris à trois fois pour l'allumer, et il avait gardé le second en souvenir : cela lui avait rapporté 5 millions le soir même, et le début de sa fulgurante carrière : c'était donc un signe, mais pas un mauvais que cela.

Alors, d'un pas résolu, il s'avança dans les pièces désertes. Il traversait le troisième salon, l'enfilade du rez-de-chaussée, lorsqu'une voix l'arrêta.

« Je m'attendais... », murmura-t-on à deux pas de lui.

La femme qui s'était levée de son entrée paraissait très jeune, très belle, et sa robe était rouge.

« Asseyez-vous... », poursuivait-elle. Il faut quand même que vous sachiez la vérité.

Bernard Kermeur la regardait : c'était la sténotypiste dont le visage superbement maquillé, les cheveux tirés en arrière en un chignon compliqué, était subitement celui d'une femme fatale.

« Venez plus près de moi », dit-elle, « écoutez-moi bien, si vous voulez que je sois utile à la vie », ajouta-t-elle.

Dix minutes plus tard, Bernard Kermeur savait tout : plus exactement, le sténotypiste fatale lui avait confirmé, jusqu'au plus obscur de ses secrets.

« Elle semble pourtant si calme, si sûre d'elle... », murmura-t-il en machonnant le bout de son avant-dernier cigare éteint.

C'était, entendez-vous, Marie-Claude Antoine qu'il parlait. Mais la femme rouge se penchait vers lui : elle sentait tout à la fois un parfum très cher de la rue de la Paix et l'odeur des fleurs de ces en-cens qu'on brûle devant les plus peureuses divinités. Et ses lèvres écarlates semblaient à une fleur véné-

« C'est précisément cela qui fait force et qui a alerté, mon camarade Alain et moi. »

Kermeur poussa un cri étouffé.

« Ah ! Faut que la manipulateur de la machine ait aussi du courage ? »

La jeune femme barbare qui jouait de la guitare la regarda de haut.

« C'est Marie-Thérèse, l'ordonnatrice des pompes funèbres, qui nous a tout révélé : rien ne lui échappe. »

Alain et moi ne savons que servir. C'est elle qui a compris la manœuvre accidentelle du Terrenoire, puis de mon ami Dulac, mais aussi accidentelle, mais brusquement fortuite — elle a regardé rêver : une belle perle d'émotion dans ses yeux.

« Ils ont donné l'idée à Mlle Antoine de nous révéler la vérité. Le reste, les C.R.S. qui ne répondent qu'à des chefs qui ne répondent eux-mêmes qu'à un téléphone rouge qui ne répond, lui, qu'à un seul homme, c'était le hasard qui nous a conduits. »

Alors, un mot, deux mots, pourquoi ne pas continuer lorsqu'on est en si bon chemin ?

Entre les deux, la jeune femme, un petit revolver nickelé était apparu.

« Pourquoi ? » interrogea son dernier fils Bernard Kermeur.

Elle eut un rire qui ressemblait à un sanglot.

« Hélas... »

Le revolver pointé de ses mains à la hauteur de Kermeur.

« Vous croyez que... »

Il protestait, Bernard Kermeur : parce que, si le polar était en train de se dérouler avec une demi-vélocité — plus Girardot ou Serrault — il n'y avait rien de bien à attendre.

« J'y vais », dit-il en se redressant.

La femme en rouge le retint un instant.

« Attention ! N'oubliez pas que c'est une femme cultivée ! »

Cette femme dangereuse. Il n'y avait rien.

« Cultivée ? J'ai vu voler, j'ai vu, j'en ai rien à foutre, des intellectuels ! »

C'était enfin Marie-Claude, la dame rouge, fatale, insistait : « Même la culture française de demain ? »

« Là ailleurs : fesses ! »

La formule était un peu vulgaire mais évocatrice : la dame rouge, fatale, qui jouait du revolver aussi bien que de la sténographie, voulait lui entendre dire : elle le laissait aller. Elle lui avait aussi glissé la main le long du cou, partout de Véronique de Saint-Prix.

« Venez plus près de moi », dit-elle, « écoutez-moi bien, si vous voulez que je sois utile à la vie », ajouta-t-elle.

Dix minutes plus tard, Bernard Kermeur savait tout : plus exactement, le sténotypiste fatale lui avait confirmé, jusqu'au plus obscur de ses secrets.

« Elle semble pourtant si calme, si sûre d'elle... », murmura-t-il en machonnant le bout de son avant-dernier cigare éteint.

C'était, entendez-vous, Marie-Claude Antoine qu'il parlait. Mais la femme rouge se penchait vers lui : elle sentait tout à la fois un parfum très cher de la rue de la Paix et l'odeur des fleurs de ces en-cens qu'on brûle devant les plus peureuses divinités. Et ses lèvres écarlates semblaient à une fleur véné-

« C'est précisément cela qui fait force et qui a alerté, mon camarade Alain et moi. »

Kermeur poussa un cri étouffé.

« Ah ! Faut que la manipulateur de la machine ait aussi du courage ? »

La jeune femme barbare qui jouait de la guitare la regarda de haut.

« C'est Marie-Thérèse, l'ordonnatrice des pompes funèbres, qui nous a tout révélé : rien ne lui échappe. »

Alain et moi ne savons que servir. C'est elle qui a compris la manœuvre accidentelle du Terrenoire, puis de mon ami Dulac, mais aussi accidentelle, mais brusquement fortuite — elle a regardé rêver : une belle perle d'émotion dans ses yeux.

« Ils ont donné l'idée à Mlle Antoine de nous révéler la vérité. Le reste, les C.R.S. qui ne répondent qu'à des chefs qui ne répondent eux-mêmes qu'à un téléphone rouge qui ne répond, lui, qu'à un seul homme, c'était le hasard qui nous a conduits. »

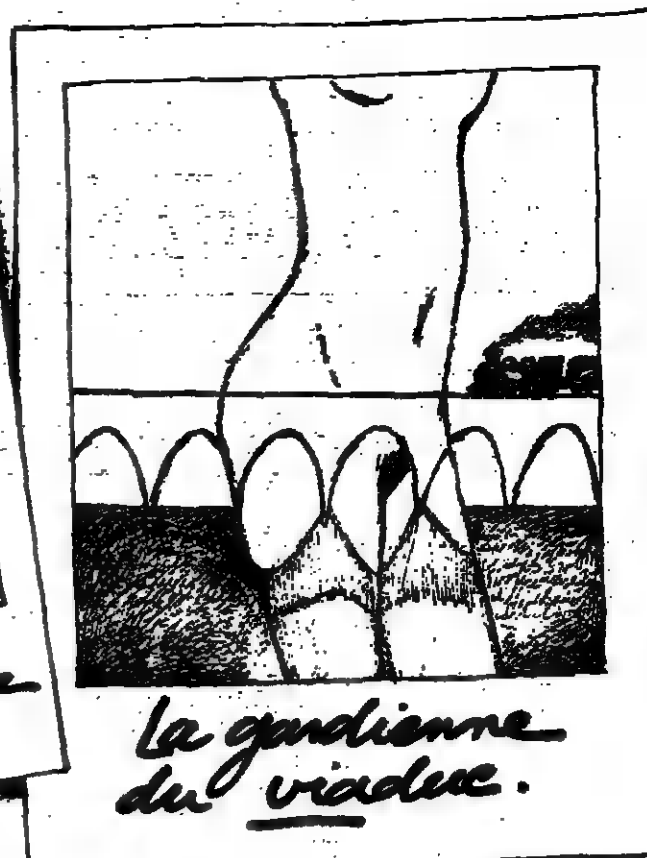
Alors, un mot, deux mots, pourquoi ne pas continuer lorsqu'on est en si bon chemin ?

Entre les deux, la jeune femme, un petit revolver nickelé était apparu.

« Pourquoi ? » interrogea son dernier fils Bernard Kermeur.

Elle eut un rire qui ressemblait à un sanglot.

« Hélas... »



PHILIPPE COUSIN

TRANCHES DE DRAMES

Bobo, trois mois, morte excisée

À l'aube de ce dimanche 11 juillet, M. et Mme T... ont brûlé un peu d'encens, sans doute. Peut-être préparé du degus (nourriture à base de miel), que chacun aurait consommé quasi incandescent. Mais aucun visage n'aurait exprimé la douleur. Chacun serait resté stoïque, car, ce jour-là, il s'agissait de montrer l'exemple, de braver la souffrance. Peut-être, aussi, y avait-il des membres de la famille, des amis, avec leurs pagnes, leurs boubous, et cette pièce de cette H.L.M. de Saint-Maur était alors inhabituellement colorée. Chacun avait apporté son présent. Tous avaient probablement bu du Djibouti (boisson à base de gingembre).

Bobo, trois mois, était vêtue d'une cotte blanche, comme il est de coutume au Mali pour cette cérémonie. Il y avait un couteau très tranchant. M. T... avait décoré les personnes présentes, un instant, parce que le sang attire les mauvais esprits, qui peuvent se mêler à l'assistance. Quelques tam-tam feutrés, pour ne pas gêner les voisins, des chants, sûrement, pour adoucir, des berceuses pour empêcher les pleurs, comme on le chante au pays. « Oh ! Bobo, si tu vas nous faire honte, dis-le nous. Si tu ne vas pas nous faire honte, dis-le nous. Il y a un cheval au village, il y a un cheval au village, il y a un cheval au village. »

Pourtant, Bobo a dû pleurer. Inévitablement.

Au Mali, on aurait attendu, comme le veut la tradition, l'aube d'un jour favorable, d'un jour d'une saison froide. Une de ces aubes où l'on peut voir briller l'étoile du buffle. Au Mali, on aurait saupoudré la place de beurre de vache, de poudre d'arachide, de graines de coton grillées. La place aurait été sanctifiée. Vraisemblablement. Après, au Mali, on aurait brûlé les cottelettes blanches, les nattes... tous les objets maléfiques, et on aurait tourné quatre fois autour du brasier, en dansant. Mais voilà, la fête a commencé ce dimanche 11 juillet, à Saint-Maur (Val-de-Marne).

Mardi 13 juillet, M. T... quitte son H.L.M. Arrivé à l'hôpital intercommunal de Créteil, on le dirige vers le service de pédiatrie. M. T..., malien, employé municipal, porte, lové dans ses bras, un corps inerte, celui de sa benjamine, Bobo. Les transfusions ont été vaines. Le corps est resté éteint. Ce jour-là, M. et Mme T... ont pleuré. Bobo était morte.

La dépouille a été confiée au service d'anatomie pathologique, procédure classique pour les cas de mort inexpliquée. Pour les médecins, la fillette était en parfaite santé, irréprochablement soignée. Alors ?

Seule l'autopsie a permis d'expliquer son décès. Bobo est morte des suites d'une hémorragie due à une excision. L'excision a duré trois jours, l'enfant s'est lentement vidée de son sang. Quand, le troisième jour, M. T... a décidé d'aller chercher du secours, il était déjà trop tard. Bobo était morte.

Un juge d'instruction a été nommé. M. T... a été placé sous contrôle judiciaire. Il est inculpé pour homicide involontaire et pour homicide involontaire à l'égard de son enfant. M. T... a été placé sous contrôle judiciaire. Il est inculpé pour homicide involontaire et pour homicide involontaire à l'égard de son enfant.

« Vous ne pouvez rien contre la famille »

Interrogée, Mme T... ne peut pas répondre, elle ne comprend pas le français. Elle est triste, c'est tout. M. T... parle de « publicité » faite autour de la mort de son enfant. L'excision est une coutume ancestrale, c'est une tradition. Pour respecter la tradition de son peuple.

Et voilà qu'aujourd'hui, Bobo, son enfant, son chagrin, prête son nom, son âge, son histoire, pour servir d'exemple. M. T... supplie qu'on lui laisse au moins son travail pour nourrir ses autres enfants.

Le samedi de juillet. Fanta, trente-huit ans, malienne, excisée, s'indigne en silence. « C'est parce que c'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. »

« On dansait tout de suite après l'opération »

Fanta se souvient... Au Mali, dans la cour de récréation, une dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation.

« Les pédiatres inspirent terreur et culpabilité. »

Fanta est mère de huit enfants. Son mari, employé municipal, comme M. T..., comme la plupart des Maliens à Paris : « Un employé municipal, c'est-à-dire bête. » Fanta vit dans ses 25 mètres carrés : elle, son mari, et ses trois derniers enfants. Entre un grand lit, un petit, une table et une chaise. Dans un coin, un réchaud, quelques casseroles, un mur où chaque jour est coché en rouge, l'heure est coché, son pas est rapide, sa démarche rythmée. Elle a une idée de ce qui lui reste de surface : de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre. Son mari, calme, assis, écrit à l'encre, l'article du journal. Bobo, c'est un peu leur histoire, c'est tout ce qu'ils ont.

Il aussi on entend l'événement. Ici, on dit que c'est très rare la mort après cette opération, on parle d'« accident ». Généralement, les Maliens le font au Mali, ou alors plusieurs heures demandées se coulent pour faire venir une sage-femme de l'éthnie des forgerons. Au Mali, les sage-femmes font toutes parties de cette ethnie. Elles connaissent le pouvoir des métaux et des plantes. Fanta, son mari, sa sœur, le mari de sa cousine, sont unanimes : l'excision de Bobo n'était pas une professionnelle, certainement pas.

Le mari de la femme qui a été excisée, qu'il s'agit de deux filles au Mali, a été excisée. C'est pour respecter la tradition, mais aussi pour elles, pour qu'elles ne soient pas persécutées par leur mari. Il est musulman, mais ce n'est pas une obligation religieuse. Ce n'est pas dans la culture. Au Mali, l'excision semble une tradition. « De tout temps, on s'est excisé. Mais ne pouvez-vous pas changer les traditions de votre famille. Ma femme, par exemple, a été excisée. Elle l'a fait pour ses parents. Sa mère voulait qu'elle soit excisée, elle voulait qu'elle soit excisée. »

« Vous ne pouvez rien contre la famille »

Interrogée, Mme T... ne peut pas répondre, elle ne comprend pas le français. Elle est triste, c'est tout. M. T... parle de « publicité » faite autour de la mort de son enfant. L'excision est une coutume ancestrale, c'est une tradition. Pour respecter la tradition de son peuple.

Et voilà qu'aujourd'hui, Bobo, son enfant, son chagrin, prête son nom, son âge, son histoire, pour servir d'exemple. M. T... supplie qu'on lui laisse au moins son travail pour nourrir ses autres enfants.

Le samedi de juillet. Fanta, trente-huit ans, malienne, excisée, s'indigne en silence. « C'est parce que c'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. »

« On dansait tout de suite après l'opération »

Fanta se souvient... Au Mali, dans la cour de récréation, une dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation.

« Les pédiatres inspirent terreur et culpabilité. »

Fanta est mère de huit enfants. Son mari, employé municipal, comme M. T..., comme la plupart des Maliens à Paris : « Un employé municipal, c'est-à-dire bête. » Fanta vit dans ses 25 mètres carrés : elle, son mari, et ses trois derniers enfants. Entre un grand lit, un petit, une table et une chaise. Dans un coin, un réchaud, quelques casseroles, un mur où chaque jour est coché en rouge, l'heure est coché, son pas est rapide, sa démarche rythmée. Elle a une idée de ce qui lui reste de surface : de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre. Son mari, calme, assis, écrit à l'encre, l'article du journal. Bobo, c'est un peu leur histoire, c'est tout ce qu'ils ont.

Il aussi on entend l'événement. Ici, on dit que c'est très rare la mort après cette opération, on parle d'« accident ». Généralement, les Maliens le font au Mali, ou alors plusieurs heures demandées se coulent pour faire venir une sage-femme de l'éthnie des forgerons. Au Mali, les sage-femmes font toutes parties de cette ethnie. Elles connaissent le pouvoir des métaux et des plantes. Fanta, son mari, sa sœur, le mari de sa cousine, sont unanimes : l'excision de Bobo n'était pas une professionnelle, certainement pas.

Le mari de la femme qui a été excisée, qu'il s'agit de deux filles au Mali, a été excisée. C'est pour respecter la tradition, mais aussi pour elles, pour qu'elles ne soient pas persécutées par leur mari. Il est musulman, mais ce n'est pas une obligation religieuse. Ce n'est pas dans la culture. Au Mali, l'excision semble une tradition. « De tout temps, on s'est excisé. Mais ne pouvez-vous pas changer les traditions de votre famille. Ma femme, par exemple, a été excisée. Elle l'a fait pour ses parents. Sa mère voulait qu'elle soit excisée, elle voulait qu'elle soit excisée. »

« Vous ne pouvez rien contre la famille »

Interrogée, Mme T... ne peut pas répondre, elle ne comprend pas le français. Elle est triste, c'est tout. M. T... parle de « publicité » faite autour de la mort de son enfant. L'excision est une coutume ancestrale, c'est une tradition. Pour respecter la tradition de son peuple.

Et voilà qu'aujourd'hui, Bobo, son enfant, son chagrin, prête son nom, son âge, son histoire, pour servir d'exemple. M. T... supplie qu'on lui laisse au moins son travail pour nourrir ses autres enfants.

Le samedi de juillet. Fanta, trente-huit ans, malienne, excisée, s'indigne en silence. « C'est parce que c'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. »

« On dansait tout de suite après l'opération »

Fanta se souvient... Au Mali, dans la cour de récréation, une dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation.

« Les pédiatres inspirent terreur et culpabilité. »

Fanta est mère de huit enfants. Son mari, employé municipal, comme M. T..., comme la plupart des Maliens à Paris : « Un employé municipal, c'est-à-dire bête. » Fanta vit dans ses 25 mètres carrés : elle, son mari, et ses trois derniers enfants. Entre un grand lit, un petit, une table et une chaise. Dans un coin, un réchaud, quelques casseroles, un mur où chaque jour est coché en rouge, l'heure est coché, son pas est rapide, sa démarche rythmée. Elle a une idée de ce qui lui reste de surface : de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre. Son mari, calme, assis, écrit à l'encre, l'article du journal. Bobo, c'est un peu leur histoire, c'est tout ce qu'ils ont.

Il aussi on entend l'événement. Ici, on dit que c'est très rare la mort après cette opération, on parle d'« accident ». Généralement, les Maliens le font au Mali, ou alors plusieurs heures demandées se coulent pour faire venir une sage-femme de l'éthnie des forgerons. Au Mali, les sage-femmes font toutes parties de cette ethnie. Elles connaissent le pouvoir des métaux et des plantes. Fanta, son mari, sa sœur, le mari de sa cousine, sont unanimes : l'excision de Bobo n'était pas une professionnelle, certainement pas.

Le mari de la femme qui a été excisée, qu'il s'agit de deux filles au Mali, a été excisée. C'est pour respecter la tradition, mais aussi pour elles, pour qu'elles ne soient pas persécutées par leur mari. Il est musulman, mais ce n'est pas une obligation religieuse. Ce n'est pas dans la culture. Au Mali, l'excision semble une tradition. « De tout temps, on s'est excisé. Mais ne pouvez-vous pas changer les traditions de votre famille. Ma femme, par exemple, a été excisée. Elle l'a fait pour ses parents. Sa mère voulait qu'elle soit excisée, elle voulait qu'elle soit excisée. »

« Vous ne pouvez rien contre la famille »

Interrogée, Mme T... ne peut pas répondre, elle ne comprend pas le français. Elle est triste, c'est tout. M. T... parle de « publicité » faite autour de la mort de son enfant. L'excision est une coutume ancestrale, c'est une tradition. Pour respecter la tradition de son peuple.

Et voilà qu'aujourd'hui, Bobo, son enfant, son chagrin, prête son nom, son âge, son histoire, pour servir d'exemple. M. T... supplie qu'on lui laisse au moins son travail pour nourrir ses autres enfants.

« Les pédiatres inspirent terreur et culpabilité. »

Fanta est mère de huit enfants. Son mari, employé municipal, comme M. T..., comme la plupart des Maliens à Paris : « Un employé municipal, c'est-à-dire bête. » Fanta vit dans ses 25 mètres carrés : elle, son mari, et ses trois derniers enfants. Entre un grand lit, un petit, une table et une chaise. Dans un coin, un réchaud, quelques casseroles, un mur où chaque jour est coché en rouge, l'heure est coché, son pas est rapide, sa démarche rythmée. Elle a une idée de ce qui lui reste de surface : de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre. Son mari, calme, assis, écrit à l'encre, l'article du journal. Bobo, c'est un peu leur histoire, c'est tout ce qu'ils ont.

Il aussi on entend l'événement. Ici, on dit que c'est très rare la mort après cette opération, on parle d'« accident ». Généralement, les Maliens le font au Mali, ou alors plusieurs heures demandées se coulent pour faire venir une sage-femme de l'éthnie des forgerons. Au Mali, les sage-femmes font toutes parties de cette ethnie. Elles connaissent le pouvoir des métaux et des plantes. Fanta, son mari, sa sœur, le mari de sa cousine, sont unanimes : l'excision de Bobo n'était pas une professionnelle, certainement pas.

Le mari de la femme qui a été excisée, qu'il s'agit de deux filles au Mali, a été excisée. C'est pour respecter la tradition, mais aussi pour elles, pour qu'elles ne soient pas persécutées par leur mari. Il est musulman, mais ce n'est pas une obligation religieuse. Ce n'est pas dans la culture. Au Mali, l'excision semble une tradition. « De tout temps, on s'est excisé. Mais ne pouvez-vous pas changer les traditions de votre famille. Ma femme, par exemple, a été excisée. Elle l'a fait pour ses parents. Sa mère voulait qu'elle soit excisée, elle voulait qu'elle soit excisée. »

« Vous ne pouvez rien contre la famille »

Interrogée, Mme T... ne peut pas répondre, elle ne comprend pas le français. Elle est triste, c'est tout. M. T... parle de « publicité » faite autour de la mort de son enfant. L'excision est une coutume ancestrale, c'est une tradition. Pour respecter la tradition de son peuple.

Et voilà qu'aujourd'hui, Bobo, son enfant, son chagrin, prête son nom, son âge, son histoire, pour servir d'exemple. M. T... supplie qu'on lui laisse au moins son travail pour nourrir ses autres enfants.

Le samedi de juillet. Fanta, trente-huit ans, malienne, excisée, s'indigne en silence. « C'est parce que c'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. »

« On dansait tout de suite après l'opération »

Fanta se souvient... Au Mali, dans la cour de récréation, une dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation.

« Les pédiatres inspirent terreur et culpabilité. »

Fanta est mère de huit enfants. Son mari, employé municipal, comme M. T..., comme la plupart des Maliens à Paris : « Un employé municipal, c'est-à-dire bête. » Fanta vit dans ses 25 mètres carrés : elle, son mari, et ses trois derniers enfants. Entre un grand lit, un petit, une table et une chaise. Dans un coin, un réchaud, quelques casseroles, un mur où chaque jour est coché en rouge, l'heure est coché, son pas est rapide, sa démarche rythmée. Elle a une idée de ce qui lui reste de surface : de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre. Son mari, calme, assis, écrit à l'encre, l'article du journal. Bobo, c'est un peu leur histoire, c'est tout ce qu'ils ont.

Il aussi on entend l'événement. Ici, on dit que c'est très rare la mort après cette opération, on parle d'« accident ». Généralement, les Maliens le font au Mali, ou alors plusieurs heures demandées se coulent pour faire venir une sage-femme de l'éthnie des forgerons. Au Mali, les sage-femmes font toutes parties de cette ethnie. Elles connaissent le pouvoir des métaux et des plantes. Fanta, son mari, sa sœur, le mari de sa cousine, sont unanimes : l'excision de Bobo n'était pas une professionnelle, certainement pas.

Le mari de la femme qui a été excisée, qu'il s'agit de deux filles au Mali, a été excisée. C'est pour respecter la tradition, mais aussi pour elles, pour qu'elles ne soient pas persécutées par leur mari. Il est musulman, mais ce n'est pas une obligation religieuse. Ce n'est pas dans la culture. Au Mali, l'excision semble une tradition. « De tout temps, on s'est excisé. Mais ne pouvez-vous pas changer les traditions de votre famille. Ma femme, par exemple, a été excisée. Elle l'a fait pour ses parents. Sa mère voulait qu'elle soit excisée, elle voulait qu'elle soit excisée. »

« Vous ne pouvez rien contre la famille »

Interrogée, Mme T... ne peut pas répondre, elle ne comprend pas le français. Elle est triste, c'est tout. M. T... parle de « publicité » faite autour de la mort de son enfant. L'excision est une coutume ancestrale, c'est une tradition. Pour respecter la tradition de son peuple.

Et voilà qu'aujourd'hui, Bobo, son enfant, son chagrin, prête son nom, son âge, son histoire, pour servir d'exemple. M. T... supplie qu'on lui laisse au moins son travail pour nourrir ses autres enfants.

Le samedi de juillet. Fanta, trente-huit ans, malienne, excisée, s'indigne en silence. « C'est parce que c'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. C'est en France que Bobo est morte. »

« On dansait tout de suite après l'opération »

Fanta se souvient... Au Mali, dans la cour de récréation, une dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation. La dispute avait éclaté dans la cour de récréation.

« Les pédiatres inspirent terreur et culpabilité. »

Fanta est mère de huit enfants. Son mari, employé municipal, comme M. T..., comme la plupart des Maliens à Paris : « Un employé municipal, c'est-à-dire bête. » Fanta vit dans ses 25 mètres carrés : elle, son mari, et ses trois derniers enfants. Entre un grand lit, un petit, une table et une chaise. Dans un coin, un réchaud, quelques casseroles, un mur où chaque jour est coché en rouge, l'heure est coché, son pas est rapide, sa démarche rythmée. Elle a une idée de ce qui lui reste de surface : de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre. Son mari, calme, assis, écrit à l'encre, l'article du journal. Bobo, c'est un peu leur histoire, c'est tout ce qu'ils ont.

Il aussi on entend l'événement. Ici, on dit que c'est très rare la mort après cette opération, on parle d'« accident ». Généralement, les Maliens le font au Mali, ou alors plusieurs heures demandées se coulent pour faire venir une sage-femme de l'éthnie des forgerons. Au Mali, les sage-femmes font toutes parties de cette ethnie. Elles connaissent le pouvoir des métaux et des plantes. Fanta, son mari, sa sœur, le mari de sa cousine, sont unanimes : l'excision de Bobo n'était pas une professionnelle, certainement pas.

Le mari de la femme qui a été excisée, qu'il s'agit de deux filles au Mali, a été excisée. C'est pour respecter la tradition, mais aussi pour elles, pour qu'elles ne soient pas persécutées par leur mari. Il est musulman, mais ce n'est pas une obligation religieuse. Ce n'est pas dans la culture. Au Mali, l'excision semble une tradition. « De tout temps, on s'est excisé. Mais ne pouvez-vous pas changer les traditions de votre famille. Ma femme, par exemple, a été excisée. Elle l'a fait pour ses parents. Sa mère voulait qu'elle soit excisée, elle voulait qu'elle soit excisée. »

« Vous ne pouvez rien contre la famille »

Interrogée, Mme T... ne peut pas répondre, elle ne comprend pas le français. Elle est triste, c'est tout. M. T... parle de « publicité » faite autour de la mort de son enfant. L'excision est une coutume ancestrale, c'est une tradition. Pour respecter la tradition de son peuple.

Et voilà qu'aujourd'hui, Bobo, son enfant, son chagrin, prête son nom, son âge, son histoire, pour servir d'exemple. M. T... supplie qu'on lui laisse au moins son travail pour nourrir ses autres enfants.

« Les pédiatres inspirent terreur et culpabilité. »

Fanta est mère de huit enfants. Son mari, employé municipal, comme M. T..., comme la plupart des Maliens à Paris : « Un employé municipal, c'est-à-dire bête. » Fanta vit dans ses 25 mètres carrés : elle, son mari, et ses trois derniers enfants. Entre un grand lit, un petit, une table et une chaise. Dans un coin, un réchaud, quelques casseroles, un mur où chaque jour est coché en rouge, l'heure est coché, son pas est rapide, sa démarche rythmée. Elle a une idée de ce qui lui reste de surface : de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre. Son mari, calme, assis, écrit à l'encre, l'article du journal. Bobo, c'est un peu leur histoire, c'est tout ce qu'ils ont.

Il aussi on entend l'événement. Ici, on dit que c'est très rare la mort après cette opération, on parle d'« accident ». Généralement, les Maliens le font au Mali, ou alors plusieurs heures demandées se coulent pour faire venir une sage-femme de l'éthnie des forgerons. Au Mali, les sage-femmes font toutes parties de cette ethnie. Elles connaissent le pouvoir des métaux et des plantes. Fanta, son mari, sa s

VAL DE LOIRE

**« Un peuple qui sait boire
est un peuple
qui sait vivre »**

VI

ETRANGER

L'Algérie québécoise

Des steppes glacées du Grand Nord américain aux frontières du Sahara algérien, les travailleurs québécois triment leur savoir-faire, ravissent les marchés et les cœurs.

SUR les hauteurs d'Alger, depuis le début de l'été, se dresse une imposante structure en béton. Trois « palmes » de 92 mètres de haut, lourdes chaînes de 500 tonnes, interrogent le visiteur (1).

Officiellement, ce monument, élevé pour le vingtième anniversaire de l'indépendance algérienne, est le Maqame Achahid, le Sanctuaire du Martyr. Officiellement, il a été construit « en grande partie par les jeunes hommes du service national ».

Mais les Algérois ne s'y trompent pas. Ce monument, ils l'appellent la « tour des Canadiens », et chacun de ses habitants que ce sont les cinq cents Québécois amarrés au port, le S.S. Bore, qui l'ont érigé.

Comment l'ignorer ? Lorsqu'on se promène sur les bords du Sanctuaire, on peut lire sur les porte-drapeaux : « John Irving, Toronto ». Les lampadaires voisins portent la marque « Lumex inc., Montréal ». L'ascenseur est signé « Alan Bradley, Canada ». Quant à la flamme du martyr, si elle ne porte nulle part l'inscription « C.E.A., Boisbriand », c'est un Québécois, Pierre Decoene, qui pour des raisons techniques l'a allumée, plutôt que le président algérien Chadli Bendjedid, comme l'aurait voulu le programme officiel.

Mais les marques de fabrique ne sont pas les seules traces du

passage des Québécois. La complexité de cette construction et, par-dessus tout, la rapidité d'exécution témoignent de l'expérience acquise aux travaux hydro-électriques de la Sagouane et de la Saint-James, au splendide, coûteux et toujours inachevé, stade olympique de Montréal.

« Ils nous ont donné la maquette du monument début octobre, explique Pierre Ranger, directeur du chantier pour Lavalin, la société de génie civil qui supervisait les travaux. Ils nous ont demandé si on pouvait livrer pour la fête nationale le 5 juillet. On est allé chercher les meilleurs ouvriers de la province (de Québec). La première coulée de béton a eu lieu le 15 décembre. »

Même de sept ans plus tard, le 5 juillet, le monument était prêt, comme promis.

Performance d'autant plus remarquable en Algérie, où les progrès sont lents, où le travail est moins étranger. Jean-Guy Gauthier, un Québécois habitué à ne pas d'entreprendre, a eu à travailler avec les quelques Algériens du chantier : « Ils ont leur vitesse. Toi t'es pressé, eux ils sont pas pressés. Au début tu pognes le rythme, tu t'adaptes. Faut qu'ils apprennent à se calmer. » Mais les travaux du monument avaient l'avantage d'être placés sous la direction expérimentée de la présidence de la République. « Quand un fournisseur local était lent, raconte Marcel Maréchal, de Montréal, on le faisait appeler par l'armée.

Et là, il se développait, il se grouillait. »

Mustapha, qui a fait du travail de montage pour Fitzpatrick, la compagnie montréalaise qui assurait la réalisation des travaux, affirme pour sa part que « si on avait aussi bien payé les Algériens, ils auraient pu construire eux-mêmes le monument ». Aussi rapidement ? Il n'en est pas sûr. « Quinze heures de travail par jour, affirme-t-il, c'est trop pour un être humain. »

Même les constructions étrangères sont ébranlées. « On a vu monter ça à une vitesse de fusée, commente un représentant de firmes françaises à Alger. Les Canadiens ont fait leurs preuves. »

Le contrat du siècle

Lavalin et Fitzpatrick recueillent les lauriers. Mais les vrais responsables de ce défi en béton et au calendrier sont ceux qui maniaient le marteau et la pelle, marquaient la pierre et l'acier.

Tous ces ouvriers d'origine algérienne, dit le travailleur, le travail était dur, éreintant. Mustapha a raison, les journées de travail duraient douze, parfois quinze heures, les semaines quatre-vingt-quatre à un vu cent et parfois cent vingt heures. Mais, avec la prime d'encouragement et les bonus, avec le salaire double après la cinquantième heure et la non-imposition de la semaine de seize heures, ce contrat était en or.

Et les Algériens furent : prétendent avoir reçu, pour six mois de travail, environ 35 000 dollars canadiens (182 000 F). Un contrat en or pour les deux firmes canadiennes. Elles sont peu loquaces sur le sujet du projet, mais admettent qu'il a coûté la barre des 100 millions de dollars (520 millions de francs).

« Il y avait rétrogradé des employés de l'administration des deux sociétés : 1 milliard de dollars de francs canadiens serait, selon eux, une estimation plus raisonnable. »

Et ce n'est qu'un début ! Au moment d'écrire ces lignes, Lavalin négocie avec le président algérienne pour conclure le contrat de réalisation de la seconde phase du « Riadh el Fath », le « Parc de la Victoire ». On parle d'une série de musées, de l'aménagement du parc. Lors d'une phase ultérieure, on ouvrirait une esplanade, genre « Champs-Élysées » algérois, qui abriterait un nouveau complexe de la présidence.

Ailleurs, les Québécois ont aussi en place pour l'aménagement plus directement utiles. Ainsi, la firme Tréco, de la région québécoise, a construit à El Assan 19 000 mètres installés à El Assan après le tremblement de terre du 10 octobre 1980. Les travailleurs québécois de Tréco s'apprêtent à commencer une quarantaine de bâtiments scolaires dans cette région.

« Ça leur prend des mois à négocier, mais une fois qu'ils ont décidé, ils veulent ça tout de suite », explique le patron des entreprises algériennes le chef du chantier de Tréco à El Assan, Jacques Leduc.

« Ils ont dit suite », cela signifie que les premiers éléments préfabriqués arriveront par bateau à la fin de l'été et que les clés du dernier immeuble seront remises fin décembre aux instituteurs.

« Ça étonne, cette cadence, que Tréco ait aussi décroché un

contrat de 150 millions de 150 logements en banlieue d'Alger.

Les Québécois et canadiens lorgnent du côté de pâturages moins verts. La chaîne nationale de télévision Radio-Canada est sur les rangs pour la construction d'une « maison de la télévision algérienne », semblable à celle qu'elle possède à Montréal.

Northern Telecom, le grand quasi-monopole de la téléphonie canadienne, convoite le programme de modernisation et d'extension de réseaux de télécommunications d'Algérie. Des ingénieurs québécois sont à pied d'œuvre, au sud du pays, traçant les plans d'une mine de sel ; à Constantine, améliorant les pistes de l'aéroport ; à Daria, effectuant des forages pour l'exploration de la qualité du sol. Les experts québécois du tourisme conseillent le gouvernement algérien.

Quant aux exportations algériennes en Algérie, elles ont plus que quintuplé en trois ans, passant de 360 millions de francs français en 1979 à plus de deux milliards en 1981.

Les Québécois sont-ils en passe de prendre d'assaut les marchés traditionnels de l'industrie française en Algérie ? « Des créneaux », répond Georges Faubert-Briole, directeur de la chambre de commerce française à Alger. Il faudrait parler d'un « front défilé » naguère par la France. Il est normal qu'après vingt ans d'indépendance les Algériens se tournent petit à petit vers d'autres pays. Qu'y pouvons-nous ? Puisque nous avons des concurrents à côté de nous, nous devons nous battre. Les gens sympathiques à nos côtés, les Canadiens.

Cherchez la femme

Contrairement aux Français, les Québécois sont toutefois peu rompus aux mœurs algériennes. Plus d'un problème se pose lorsqu'on décide, comme pour les

travaux du monument d'Alger, de lâcher cinq cents Québécois — des ouvriers de la construction qui ne s'embarrassent pas de nuances — dans une ville musul-

Au premier chef, la recherche d'une âme algérienne menée par des travailleurs essouffés, a provoqué quelques malentendus mineurs, bien réels. Avec les milliers : « Regardez une Algérienne », affirme Richard Thinel, à Ville-La Salle, au sud de Montréal, c'est considéré comme une agression. Des bagarres ont été signalées ça et là entre Québécois et Algériens. Certains ont été repêchés au commissariat après quelques heures de détention.

D'autres ne sont fait surprendre par les policiers dans des hôtels. Eux étaient relâchés, mais le sort de leur compagnie algérienne était moins enviable.

« C'est des gens de chantier, ils manquent de tact avec les femmes », a jugé le juge de Richard Fortin, vingt-six ans, de McMasterville, sans appel. Il affirme avoir rencontré plusieurs Algériennes dans la ville qu'il aime, Salia, vingt-deux ans, étudiante en littérature anglaise. Il espère qu'elle ira poursuivre ses études à Montréal l'an prochain si qu'ils pourront s'y marier. Il n'est pas seul dans ce cas. Deux autres Québécois ayant travaillé au monument d'Alger ont des projets de mariage avec des femmes du pays.

Jusqu'ici les relations Québécois-Algériens étaient industrielles, commerciales. Mais, si les sentiments s'en mêlent, ces deux anciennes et supposément différentes colonies françaises pourraient faire ensemble un bon chemin, à la manière de la mère-patrie.

JEAN-FRANÇOIS LISÉE.

(1) Le Monde Dimanche du 14 mars 1982.

REFLETS DU MONDE

JULLANDS-POSTEN

LES PRÉFÉRENCES DES DANOIS

Quel est le pays étranger dont nous avons le plus à apprendre ? 1) Le plus économique et technique ; 2) Dans les domaines politiques et culturels ? 3) Avec quel État de la planète pensez-vous que nous aurons le plus à développer des échanges commerciaux ? Telle sont les trois questions que l'institut de sondage Danmarks Institut for Opinion Research vient de poser pour le quotidien provincial danois JULLANDS-POSTEN. 1) 276 Danois ont répondu.

L'Allemagne fédérale se classe en tête pour la première question et au second rang pour les deux autres. La France, première pour les relations cultu-

relles et politiques, se classe au septième rang pour l'économie et les échanges commerciaux.

Quant aux grandes puissances mondiales, leur score n'est pas très brillant. Les États-Unis sont pour les Danois, une valeur moindre que le plan technico-économique (septième rang) et la Suisse (troisième rang). Quant aux échanges commerciaux, c'est la Suède qui vient en tête, suivie de la R.F.A. et de la Norvège. Pour ce qui est des deux grandes puissances communistes, l'U.R.S.S. et la Chine, elles se retrouvent toutes deux, presque à égalité, à la queue de liste. La Chine semblait plutôt avoir un prestige un peu supérieur sur le plan culturel à celui des Soviétiques.

EL PAIS

DES FOSSOYEURS INSTRUITS

La capitale de l'Espagne doit certainement posséder les fossoyeurs les plus instruits de toute la péninsule, à en croire le quotidien madrilène EL PAIS. Il écrit : « Un grand nombre de diplômés universitaires ont posé leur candidature aux postes vacants d'employés municipaux de cimetières. Ils ont mis ainsi le jury à rude épreuve : le niveau des concurrents était bien supérieur à celui des épreuves obli-

gatoires, et il en résulte davantage de requêtes qu'il n'y avait de places disponibles. Il faut alors procéder à une nouvelle sélection qui n'aurait pas été prévue au programme. Les candidats doivent creuser des canaux, nettoyer, astiquer et balayer les dalles, ce qui permet une sélection naturelle plus facile des heureux bénéficiaires des vingt emplois brigués par mille trois cents candidats ».

Mérodine
LE RESTAURANT "BUFFET"

21, rue Beaubourg
(angle centre Pompidou)
jusqu'à 22 h même le Dimanche

Un bon repas
pour moins de
30 F net

Quand les chats étaient momifiés

Un égyptologue vient de remettre au jour, dans la vallée du Nil, une nécropole où coexistaient ministres et animaux.

Le jeune archéologue français Alain-Pierre Zivie se souviendra longtemps du printemps 1982. Alors qu'il dirigeait son équipe de douze ouvriers égyptiens à dégager des couloirs presque totalement inaccessibles, situés à une dizaine de mètres de la pyramide de Djoser, il découvrit plusieurs tombes de la dix-huitième dynastie (1500 avant Jésus-Christ), découvertes par lui l'année dernière, il mit brusquement la main sur une momie de chat. Deux, trois, dix momies et des centaines d'ossements du même animal furent récupérées : la fameuse nécropole des chats de Saqqarah.

(mais pas les chats) par de Morgan (1) à la fin du dernier siècle en la Carte de la nécropole memphite, venait d'être redécouverte.

Chercheur au Centre national de la recherche scientifique, ancien pensionnaire de l'Institut français d'archéologie orientale de la Sorbonne, travaillant depuis plusieurs années avec les deux célèbres professeurs français Leclant et Lauer sur le site de Saqqarah, à une vingtaine de kilomètres au sud de la capitale égyptienne, Alain-Pierre Zivie était bien placé pour mettre la main sur ce cimetière de chats un peu particulier. Se promenant un jour sous la petite falaise supportant le relais gouvernemental de Saqqarah, il découvrit l'entrée aux trois quarts cachée par la sépulture d'époque pharaonique, ornée d'un décor de faïence de quelques colonnes de hiéroglyphes. Le texte indiquait que la tombe était celle d'un vizir, Aper-El, et qu'elle était vraisemblablement

de la dix-huitième dynastie (Nouvel Empire).

Muni de ces éléments, l'égyptologue consulta les travaux de spécialistes de l'époque. Le Dictionnaire onomastique de Maspero (2) se bornait à mentionner l'étude de Maspero (3) sur les chats d'origine canarienne en égyptien au parait d'une « carrière » Abouir et Saqqarah. A Oxford, Zivie retrouva quelques brèves notes de Petrie (4), égyptologue qui avait sans doute vu l'hyppocrate ou, tout du moins, un vestige en meilleur état de conservation qu'aujourd'hui. C'est en 1971 que le travail de fouilles proprement dit commença, dans la zone de la nécropole des chats, à la suite de terrain et les nombreux éboulements. Outre la tombe du vizir, il y avait un autre jour trois autres : celles de deux « chefs de Trésor » (ou « chefs de la maison du pharaon », Méryre et Nehehy, ainsi que celle d'un officier de marine, Rech.

En soi, le dégagement de cette petite nécropole est, d'un point de vue archéologique, passionnant. C'est la première fois qu'on a découvert des tombes rupestres de la dix-huitième dynastie, ce qui souligne l'importance de cette époque de Memphis, la métropole égyptienne dans le delta du Nil, la connaissance du chat, de son importance, de son rôle, est encore très incertaine. On sait, cependant, que incarnant la divinité, comme d'ailleurs la plupart des animaux, le chat était profondément respecté et qu'on était même condamné à mort si l'on en tuait un, ou l'accidentellement.

Bastet, déesse de la musique

Mais c'est la découverte, derrière les sépultures humaines, de la nécropole des chats — postérieure de dix siècles à la dix-huitième dynastie — qui a le plus d'intérêt. Récupérer des momies de chats, plus ou moins bien conservées, au milieu d'ossements et dans une chaleur qui les poussait, l'obscurité et l'exiguïté rendaient encore plus pénible, n'est pas toujours facile. Mais l'importance de cette nécropole est telle que l'on ne peut s'empêcher de se demander : à l'exception de quelques lignes du géographe Jomard (5) sur la nécropole des chats de Saqqarah, dans la Description de l'Égypte (première moitié du XIXe siècle), et de la découverte de petits cimetières de chat animal dans le delta du Nil, la connaissance du chat, de son importance, de son rôle, est encore très incertaine. On sait, cependant, que incarnant la divinité, comme d'ailleurs la plupart des animaux, le chat était profondément respecté et qu'on était même condamné à mort si l'on en tuait un, ou l'accidentellement.

Quant à la déesse-chatte Bastet, bien connue de tous les égyptologues, elle est symbole de musique et d'alacrité. D'ailleurs, le temple de Bastet, disparu aujourd'hui, se trouvait au-dessus de la nécropole. Alain-Pierre Zi-

vie espère pouvoir en apprendre davantage sur cet animal et sur son époque, ne fût-ce que par l'examen attentif du mobilier — cercueils par exemple — accompagnant les momies retrouvées.

Alain-Pierre Zivie a maintenant terminé sa mission de fouilles et a remis à la direction des antiquités égyptiennes les momies qu'il a récupérées et les objets de la tombe d'Aper-El et le corridor y adossé : un superbe poisson d'ivoire, parfaitement conservé et qui servait de cuillère à fards, un Livre des morts, des amulettes en bois, des bijoux en or et en argent, des momies de chats qui devaient être la joie des zoologues et des spécialistes de la momification. A l'automne, Alain-Pierre Zivie espère revenir avec du renfort, et notamment un architecte ou un ingénieur en renforcement de structures, un photographe ainsi qu'un restaurateur spécialisé en égyptologie. Dans quelques années, il sera peut-être possible aux touristes de venir méditer, à quelques dizaines de kilomètres des premiers palmiers de la vallée du Nil, sur « les chats puissants et doux, orgueil de la maison », que chanta Baudelaire et qui, il y a un siècle, étaient vénérés par les Égyptiens.

MOUNA-EL-BANNA.

(1) Jacques de Morgan, archéologue et préhistorien français qui dirigea le service des antiquités d'Égypte à partir de 1892.

(2) Hermann Ranke (1878-1953), égyptologue allemand, spécialiste du langage hiéroglyphique et d'assyriologie. Auteur d'un Dictionnaire onomastique des noms égyptiens d'origine sémitique.

(3) Max Burchardt (1885-1914), égyptologue allemand, spécialiste d'égyptologie et du langage sémitique.

(4) William Matthew Flinders Petrie (1853-1942), égyptologue anglais. Fondateur de l'Egyptian Research Account en 1894, qui devint en 1906 l'École britannique d'archéologie.

(5) Edmé-François Jomard, géographe et archéologue français (1777-1862). Il a collaboré à la Description de l'Égypte.

DEMAIN

Lester R. Brown, éclaireur de l'an 2000

Ancien conseiller au secrétariat d'Etat américain à l'agriculture, Lester R. Brown préside aujourd'hui le Worldwatch Institute de Washington. Il s'inquiète des détériorations subies par la planète et ses habitants et propose des solutions.

Le Worldwatch Institute a été créé à Washington en 1975. Il regroupe une dizaine de chercheurs qui tentent d'analyser globalement les problèmes qui conditionnent notre survie : population, environnement, alimentation, énergie, inflation, emploi, sécurité nationale. Un accent particulier est mis sur la nécessité de développer la coopération internationale et d'équilibrer nos rapports avec le tiers-monde.

Son président, Lester R. Brown, est entré en 1979 au secrétariat d'Etat américain à l'agriculture, où il est devenu en 1984 conseiller pour la politique étrangère. Il a dirigé des programmes de développement des cultures vivrières dans une quarantaine de pays du tiers-monde. D'après lui, le Worldwatch doit « jouer le rôle de l'éclaireur qui, à l'époque de la conquête de l'Ouest, galopait devant les trains pour s'assurer que la voie était libre ». Mais l'institut ne fait pas que constater, il propose des solutions. Certaines d'entre elles sont développées dans le livre de Lester R. Brown, *Building a sustainable society*, qui porte en exergue : « Nous n'avons pas hérité la terre de nos ancêtres, nous l'emprunons à nos enfants » (1).

« Pourquoi avez-vous décidé d'abandonner vos fonctions officielles pour fonder le Worldwatch Institute ?

— Parce que nous ne pouvions plus permettre de faire comme si l'existence n'avait aucun lien entre la détérioration de l'environnement et les tensions économiques. Les découvertes de l'archéologie et de l'histoire nous l'ont suffisamment montré. Aujourd'hui, face aux crises, les gouvernements se contentent de prendre des mesures fiscales et monétaires, alors que les chiffres indiquent que la production par habitant de biens essentiels diminue régulièrement au niveau mondial. Cette régression est un signal d'alarme. Elle commence en 1960 pour le bois, en 1970 pour le poisson, en 1973 pour le pétrole, en 1976 pour la viande de bœuf et en 1978 pour les céréales.

Un peu de bon sens

— Comment inverser ce mouvement ?

— Un premier effort à entreprendre est de sensibiliser la population. Elle augmente beaucoup trop vite. La Banque mondiale estime que, au rythme actuel, le subcontinent indien devra abriter 2,3 milliards d'habitants en 2020, soit plus que la totalité de la population de la planète en 1940. Il faut ralentir ce mouvement et atteindre un taux d'accroissement voisin de 1 % dès l'an 2000 pour les pays développés et 2000 pour les pays en développement. Si nous ne franchissons pas la base des 6 milliards d'habitants — qui nous rendrait fatidique. Pour y parvenir, il faut donner à ceux qui demandent des moyens contraceptifs. On a vu en 1975 qu'un couple sur deux n'avait pas accès à la contraception, et aujourd'hui un tiers des femmes se voient refuser l'avortement.

— Un deuxième effort consiste à protéger les terres arables. Aux Etats-Unis, la disparition de la couche fertile superficielle de la terre — due à la destruction des terrasses, au coupe-vent ou d'autres systèmes de protection — a provoqué une baisse de la production agricole sur plus du tiers des cultures. Les terres agricoles sont de plus en plus menacées par l'extension des villes ou des villages, des voies ferrées, des sites industriels, des mines de

charbon ou d'uranium, des bases militaires. Entre 1961 et 1970, leur superficie a diminué de 2,50 % en France et en Grande-Bretagne. Comme l'a indiqué un expert américain, « quand la terre agricole disparaît, c'est de la nourriture qui disparaît. L'asphalte est une dernière récolte ».

— Il faut également faire un effort de reboisement. Notre planète perd chaque année une superficie de forêt égale à celle de la Hongrie. Or non seulement les forêts jouent un rôle écologique mais le bois est le combustible de base pour 80 % de la population mondiale.

— Cette part va aller en diminuant.

— Non, à long terme ce devrait être le contraire. L'utilisation du bois de chauffage se développe dans la consommation domestique aussi bien que dans l'industrie, si ce n'est moins vite que le pétrole et, si l'on est proche des sources d'approvisionnement, que le charbon. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, le bois de chauffage produit 10 % de l'énergie que nous consommons. Le bois n'est qu'un exemple des perspectives qu'ouvrent les énergies renouvelables. Dans un domaine, chaque pays doit développer ses propres ressources hydro-électrique, éoliennes, capteurs solaires, cellules photo-électriques, cultures énergétiques, utilisation des déchets, énergie des vagues, etc.

— Et le nucléaire ?

— On est certain aujourd'hui que l'énergie nucléaire ne pourra pas prendre la relève du pétrole. Cela n'est pas simplement dû à des raisons écologiques, mais économiques. Le nucléaire coûte trop cher. Aux Etats-Unis, c'est-à-dire dans le pays qui a la plus grande expérience en la matière, ce ne sont pas les mouvements écologistes qui ont condamné le programme nucléaire mais les coûts d'exploitation. C'est *Wall Street* qui a inscrit l'épithète sur la façade de l'énergie nucléaire.

— L'utilisation des énergies renouvelables autrement que comme appoint pose des problèmes techniques et risque de conduire à des contradictions. Par exemple, l'extension des cultures énergétiques ne va-t-elle pas transformer l'agriculteur en producteur d'énergie alors que son rôle est plutôt de produire de la nourriture ? Verra-t-on des complexes pétrochimiques produire des protéines et du sucre du carbohydre ?

— Les risques existent mais nous avons les premiers éléments pour les démentir, notamment ce qui concerne le plan Proalcool au Brésil. En subventionnant la production d'alcool d'origine agricole, un gouvernement ne favorise que les possesseurs de voitures automobiles, qui ne représentent parfois que 10 à 15 % de la population. D'autre part, il est dangereux de transformer une économie, moyens de production, services techniques, transports, etc., en une économie de service du développement d'une seule énergie. Malgré tout, l'agriculture devra devenir productrice d'énergie. Il est possible et nécessaire d'éviter la compétition avec la production alimentaire, sinon les gens riches auront du carburant pour leur voiture pendant que les autres mourront de faim.

— Nous devons également réviser de gaspiller l'énergie et les matières premières. Pour l'énergie, la prise de conscience a commencé. Aux Etats-Unis, un décret datant de 1975 demandait aux entreprises d'automobiles de faire tomber la moyenne de consommation de véhicules de 17 litres à 8,5 litres aux 100 kilo-

mètres. Les objectifs encore plus ambitieux. Mais ces efforts sont dus à l'impact des chocs pétroliers. Dans le domaine des matières premières, qu'est-ce qui pourrait pousser un pays à faire des économies ?

— Un peu de bon sens. Il suffit de regarder les chiffres : l'énergie nécessaire pour recycler une tonne d'aluminium équivaut à 4 % de celle qu'il faut pour en fabriquer la même quantité à partir de la bauxite. Pour le cuivre, la proportion est de 10 %. Prenez l'exemple du Japon, qui a mis en matière de recyclage une politique exemplaire. Dans ce pays, la part de matériaux recyclés dans la consommation totale de matières premières est passée de 16 % à 48 % entre 1974 et 1978. Les Japonais importent des Etats-Unis des épaves de voitures et récupèrent le métal, le recyclent et le réexportent.

— Toyota de cette année est la Toyota de l'année dernière. — Limiter les dépenses militaires

— Comment faire prendre conscience au public de la nécessité de récupérer les matières premières ?

— En mettant en place des systèmes de collecte efficaces et si possible motivants, comme celui de la consigne. La Norvège fait depuis 1978 pour les voitures. Quand un citoyen norvégien achète un véhicule, il verse à l'Etat une somme de 100 F qu'on lui rembourse lorsqu'il se débarrasse du véhicule dans un centre de récupération agréé. Il reçoit en plus une prime d'un montant équivalent.

— Le Danemark, lui, étudie la possibilité de standardiser les conditionnements des boissons. Il n'y aurait plus qu'un type d'emballage pour le lait, les jus de fruit, le vin, la bière, l'eau, disponible en cinq tailles. Les étiquettes différencieraient. Un système, géré par des moyens informatiques à l'échelle d'un pays, permettrait de faire des économies importantes en matière de récupération et de transport des emballages.

— Cette uniformisation va à l'encontre des politiques commerciales actuelles des industriels, qui axent leur publicité sur la différence, même si, sous l'emballage, les produits sont souvent identiques. Mais, en dehors de ces questions psychologiques, ne croyez-vous pas que le passage à une économie qui s'efforce d'une réorientation complète des investissements privés et publics ?

— Tout cela coûtera très cher au début, en particulier la reconversion des énergies renouvelables. Il faudra donc modifier les priorités. La principale solution est de limiter les dépenses militaires, qui atteignent actuellement 550 milliards de dollars par an. Pour cela, la notion de sécurité nationale doit évoluer. Aujourd'hui, la sécurité n'est plus seulement menacée par les relations entre nations mais par celles qui s'établissent entre l'humanité et la nature.

RICHARD CLAVAUD.

(1) Cet ouvrage, ainsi qu'une dizaine d'autres publiés par le Worldwatch Institute, notamment une analyse du rôle de la science et de la technologie dans les années 80 (*The God that plays, le Dieu qui joue*), de Colin Norman, éd. par W.W. Norton and Co (New-York, Londres).

COMPOST

« Soleil vert » quand l'écologie se veut réaliste

Née de la rencontre entre une municipalité socialiste et une poignée d'antinucléaires, l'association Soleil vert milite concrètement pour l'énergie « douce ».

SOLEIL VERT ? Un bien joli nom. Engagé même. A condition de ne pas l'associer au titre français du film d'anticipation de Richard Fleisher. Philippe Dominique, animateur de cette

association, occupe un local qu'il loue à la municipalité de Saint-Aulaye (1), village de mille cinq cents habitants, situé à la frontière de la Charente, à 15 kilomètres à l'est de Ribérac, en Dordogne. Tout le monde ici connaît Soleil vert, spécialisé dans la production d'énergie à partir des sous-produits forestiers. Car son objectif est celui d'une intégration socio-économique. « La loi qui a été votée qui prête le local à une très forte valeur symbolique », explique Dominique. Cette rencontre entre une petite commune socialiste et une poignée de jeunes antinucléaires n'allait pas de soi. Pourquoi ou comment ? Des parcours parallèles se sont un jour croisés.

Tout a commencé au début des années 70, la mobilisation contre l'implantation de la centrale nucléaire de Braud-Saint-Louis, sur l'estuaire de la Gironde. En 1979, agriculteurs du Blayais et des militants antinucléaires ont fondé l'association Braud Rencontres, destinée à favoriser la recherche d'alternatives au nucléaire. A l'occasion des premières rencontres sur le thème des projets Alter, Alfred Boutaud, soixante ans, un ingénieur chimiste de la région, présente un diaporama sur la récupération des déchets forestiers. C'est le début.

Un certain nombre d'antinucléaires réunis au journal *Braud Dernières* ont voulu tester la portée de leur discours « alternatif ». « Le besoin de réalisations concrètes se faisait sentir », explique Dominique, sympathisant de la lutte antinucléaire depuis le lycée, et qui, après un détour par la capitale, dirigea son ami une exploitation viticole dans le Blayais. « Beaucoup de militants se réfugièrent derrière une vision très idéologique de l'énergie solaire et ne voulurent pas parler des contraintes techniques résultant de la construction de centrales. Ils ont donc décidé d'aller au charbon et de faire du pragmatisme », confirme Patrick Lalanne, un éducateur bordelais, fondateur de Braud Rencontres et de Soleil vert.

Le compost de broussailles

De leur côté, les agriculteurs du G.F.A. (groupement foncier agricole) de Braud ayant réuni par souscription 300 000 F ont acheté des terres pour s'opposer à E.D.F. « également financé par l'exposé de l'ingénieur. Les acquisitions foncières n'ayant pu être réalisées, l'argent déposé au Crédit agricole servait à construire des autoroutes ». Le G.F.A. a donc décidé d'accorder à la petite équipe réunie derrière Alfred Boutaud une avance de 50 000 F destinée à l'achat d'un broyeur et d'un J.T.

La technique utilisée semblait de prime abord, d'une simplicité enfantine. Dans le droit fil de Jean Pain, ce jardinier du Var qui récupérait de la chaleur à un

bon compost à partir de broussailles (2). Soleil vert utilise la « voie humide ». Il s'agit de ramasser le bois inutilisable en encombrant, de le broyer. Les copeaux sont crachés dans une remorque à être vidés sur une aire d'écoulement. On les dispose ensuite en une pile « pile » que l'on arrose copieusement. Grâce à l'humidité et à l'air, le bois chauffe, se transformant peu à peu en un compost brun foncé : le compost. Amendement et non fertilisant, le compost permet de diminuer l'apport d'engrais azotés. Après son épandage, il se transforme en humus dont les propriétés de structuration du sol et la richesse en oligo-éléments sont connues. Le compostage de ce bois permet en outre le portage des parasites et une meilleure protection de la forêt contre l'incendie. Les propriétaires agricoles à l'espérance sont bien évidemment les premiers bénéficiaires du compost obtenu.

Diviser les rendements par dix

Cette technique permet en outre de récupérer la chaleur se dégageant durant la fermentation. Pour ce faire, on place des tuyaux de polyéthylène remplis d'eau à l'intérieur de la pile. Les capteurs peuvent ainsi récupérer la chaleur des broussailles et des maisons et fournir à l'eau chaude sanitaire. « Nous avons construit huit piles de chauffage à jour. Principalement pour des groupes militants. Une pour le G.F.A. de Braud, bien sûr ! Celle qui nous a permis d'installer à Fenioux (Charente-Maritime) dans une communauté issue du comité « Stop à l'A-10 » a fourni environ 100 litres d'eau à 40 degrés par jour pendant presque deux mois. Mais l'équipe de Soleil vert attend beaucoup de réalisations expérimentales à Saint-Aulaye. « La pile du stade municipal a fourni de l'eau chaude à trois équipes de football durant une saison, c'est-à-dire huit mois », explique Philippe.

Pourquoi avoir choisi une petite commune ? Principalement, parce que l'uranium en Dordogne est parvenu à réaliser ce que le nucléaire en Gironde n'avait pu obtenir : l'union d'une population autour d'un projet menaçant l'environnement. Depuis quelques années, le COGEMA a bien implanté à Coutras, à une vingtaine de kilomètres au sud, où l'on avait découvert un gisement équivalant à 20 % des réserves françaises en uranium. Elle obtint un permis de recherche près de Saint-Aulaye en août 1978, et les premiers habitants d'un « comité de défense et d'information » se mirent en place.

Ce comité actif comprenait la plupart des agriculteurs des élus locaux. « Les gens de Dordogne sont très soucieux de la conservation de leur patrimoine naturel », dit Dominique, qui tente une comparaison avec les Girondins pour expliquer le succès du comité. Mais le maire socialiste, Pierre Robin, ne s'est pas contenté d'une simple motion. L'uranium. A l'initiative du comité, il a fait venir sur place Alfred Boutaud et un diaporama. L'exposé est convaincant. Le compost symboliserait l'alternative au nucléaire.

Le groupe de base quitte donc la Gironde pour Saint-Aulaye.

Tout s'annonce bien pour les « alternatifs » : malheureusement les premiers travaux ne tarderont pas à obscurcir leur horizon radieux. « On voulait montrer qu'il était possible de produire une énergie douce et décentralisée, ce qu'on pouvait en vivre. Mais on est parti un peu vite. Les petits jeunes, sans faire le moindre étude de marché. Notre structure SCOP (3) s'est vite révélée inadaptée et nous nous sommes transformés en association loi de 1901. Quant aux prévisions de Jean Pain et d'Alfred Boutaud concernant la quantité d'énergie fournie, elles se sont avérées trop optimistes. Il fallait tout diviser par dix ! », raconte Philippe avec un sourire d'amertume.

Autre échec, le départ de la commune de l'ingénieur, véritable expert scientifique, faisait de Soleil vert une simple association d'antinucléaires. « Avec la réputation que cela implique », dit Pierre Robin. La loi insiste sur la nécessité de crédibilité auprès de la population locale. La technique choisie — le compost — est simple, beaucoup plus que les panneaux solaires ou l'énergie éolienne ; elle a le mérite de correspondre à un mode local. Saint-Aulaye se trouve en effet à la bordure de la Double, une forêt de 50 000 hectares mal exploitée. L'exploitation-type comprend un tiers de céréales, un tiers de vignes, un dernier tiers de forêt qui est négligé.

Le travail de Soleil vert consiste à sensibiliser les agriculteurs aux économies réalisées grâce au compost. « Il n'y a pas de service après-vente, nous n'avons plus un caractère d'entreprise. L'installation des piles a duré dans un climat de collaboration. Les militants ont réalisés chez l'utilisateur et prennent la forme de chaudières collectives mobilisant les agriculteurs, des chauffagistes, des biologistes, des physiciens. Tous bénévoles. » Ces opérations permettent de multiplier la capacité des organisations associatives à obtenir des résultats concrets. L'objectif à long terme est de permettre aux utilisateurs de s'équiper sans l'aide technique de l'association. Soleil vert compte sur la collaboration des agriculteurs de la région pour abaisser, par exemple, le temps de fermentation (actuellement d'environ seize mois) nécessaire à la production du compost.

Des progrès sont également à réaliser du côté des douches du stade municipal. La valeur du compost résiduel n'a pas couvert les frais d'installation. En deux ans, les contribuables ont versé environ 25 F chacun pour financer ce projet. Et pour l'année 1983 la demande de subvention est de 4 000 F. Les personnes engagées ne sont pas importantes, mais elles témoignent de la non-rentabilité actuelle d'un procédé devant fournir une énergie « douce » et bon marché. La démarche de Soleil vert se veut pragmatique et progressive. Réformiste, dirait le combattant de Malville, de Plogoff, de Chooz et de Golfech.

PATRICK CHASTENET.

(1) Soleil vert, rue du Docteur Lacroix, 24410 Saint-Aulaye. Tél. (53) 82-27.
(2) Voir notamment le *Di-manche* du 10 avril 1980.
(3) Société coopérative ouvrière de production.



ROBERT CAPA/MAGNUM

CLEFS

Le réalisme magique d'Ernst Jünger

Aventurier, soldat, militant politique, Ernst Jünger est aussi l'un des grands écrivains de ce siècle. Venu de l'extrême droite, cet anarchiste réactionnaire a le regard froid d'un voyageur égaré dans le monde moderne.

ERNST JÜNGER a vécu la première moitié du siècle aux avant-postes de l'histoire, comme soldat, soldat, militant politique. A dix-sept ans, il fuyait l'école et sa famille pour tenter d'engager la légion étrangère. Quelques mois plus tard éclatait la guerre. Ernst Jünger, sept ans blessé, s'illustra par sa bravoure.

Il connaît la gloire littéraire dès ses premiers livres de guerre : *Orages d'acier* (1920), *La Guerre, notre mère* (1922), *Le Boqueteau 125* (1925), *Le Sang* (1926). Il devient un chef de file des « héros de la grande guerre » et anime un mouvement d'extrême droite représentatif de la « révolution conservatrice ».

Il connaît la gloire littéraire dès ses premiers livres de guerre : *Orages d'acier* (1920), *La Guerre, notre mère* (1922), *Le Boqueteau 125* (1925), *Le Sang* (1926). Il devient un chef de file des « héros de la grande guerre » et anime un mouvement d'extrême droite représentatif de la « révolution conservatrice ».

riours. Ernst Jünger observe, sans l'approuver ni le trahir, le mouvement qui conduit à l'arrivée au pouvoir de Hitler. Il meurt de l'armée le lendemain du 20 juillet 1944.

Durant l'ère Adenauer, il jouit d'une gloire vite restaurée. Il écrit *Truisme* ou *Le Mur du temps*, une nouvelle idéologie de ce qu'on pourrait appeler l'anarchisme réactionnaire et s'engage au plus pur du mot. Mais il reste une figure de la jeunesse étudiante des intellectuels de gauche, tandis que la jeune littérature de R.F.A. se souvient à peine de lui. Aujourd'hui, beaucoup d'Allemands s'ébahissent de l'admiration sans mélange dont Ernst Jünger bénéficie en France. Cependant, il connaît ces dernières années un regain en faveur outre-Rhin, surtout depuis la publication de son *Journal* des années 70, une grande réussite littéraire, qui confirme son talent de prosateur, un des plus étonnants du siècle.

Les principales œuvres d'Ernst Jünger sont traduites en français, aux éditions Christian Bourgois, Gallimard, ou La Table ronde.

« En 1975, vous déclariez dans un discours d'anniversaire : « Arriver à l'âge de quatre-vingts ans n'est pas un mérite. Mais la charge m'empêche de faire exploser l'individualité. » Comment ressentez-vous la continuité de votre biographie ?

— Dans *Sexe et Caractère*, Otto Weininger a formulé une

excellente maxime : « L'esprit supérieur sent combien tout est compté dans sa vie, et c'est ce qui explique sa pitié envers son propre passé. Parce qu'il vit, il sent qu'il est présent à tout instant, il comprend qu'il a eu un destin. » Il ne rend rien. J'ai connu des situations agréables, d'autres infiniment pénibles. Comme disait T.E. Lawrence, il propos de ses aventures en Arabie : « J'ai été entraîné dans l'avoir voulu. » Et je pourrais ajouter avec Molière : « Que diable allait-il faire dans cette galère ! » Au fond, les biographies s'écrivent par des projets contrariés. Je voulais rejoindre la légion étrangère en Afrique. Si mon père ne m'en avait pas empêché, la guerre de 1914 se serait présentée pour moi de façon toute différente...

Les nouvelles horloges mécaniques

— Y a-t-il des arrets que vous regrettez ?
— Qui peut se dire sans reproche ? Quelqu'un a dit, et je le reprends à mon compte : « Ma cuirasse est un mur de fautes. » J'aurais pu être le contraire de ce que j'ai choisi. Mais, pour ma génération, n'y avait-il pas largement autant de bêtises à faire du côté de la gauche ? En tout cas, ne me parlez pas de remords. Ni du repentir, qui est une désertion, une trahison de soi-même. J'aurais dit à moi-même : « J'admire qu'il n'y ait si bien rempli sa vie. » Quand on dit cela, il faut penser à toutes les peines qu'elle

contient : un monde perdu, deux guerres perdues, des amis perdus. Heureusement, il me reste la nature, là où je me retrouve moi-même.

— Comment expliquez-vous que vos œuvres, même les plus récentes, suscitent des discussions politiques bien plus que littéraires ?

— Comme le montre Schopenhauer, les fonctions de représentation sont subordonnées aux fonctions de volonté. On devrait me lire plus intensément au lieu de me traduire en langage politique. On comprendrait mieux que l'exacte description d'un objet m'importe plus que tous les autres. Vous savez, un auteur ne peut pas corriger la réaction de son public. J'imagine que cela a dû s'épouvanter de la vague de suicides provoquées par l'atomisme.

— Vous avez dit paradoxalement que le vingtième siècle est sans histoire.

— En effet, l'histoire n'existe plus. Ce siècle n'est qu'une transition. Les astrologues ont de beaux symboles pour dire cela : l'âge des Éclipses se termine, celui du Verseau commence. Nous avons eu les grands hommes du baroque, les masses, et quelques requins, Hitler, Staline, Mao. C'est l'âge de Léviathan selon Hobbes. Et l'avenir ? Je vois venir des choses peu agréables, mon pronostic est plutôt sombre.

— Quels sont à votre avis les faits marquants du vingtième siècle ?

— L'invention des nouvelles horloges mécaniques qui ont sup-

placé toutes les autres naturelles du temps. Ces horloges étendent leur pouvoir et deviennent de plus en plus redoutables, ce sont elles qui règlent, pilotent et font exploser les armes modernes. Elles ne mesurent pas le temps, mais le fabriquent. Elles ne permettent pas à l'homme de dominer le temps, mais l'asservissent à leur automatisme. L'heure n'est plus dans la forêt. Mais, aujourd'hui, l'automatisme est devenu puissance universelle, l'homme est dominé par la technique.

— Être allemand au vingtième siècle, cela signifie-t-il un destin particulier ?

— Cela signifie qu'on se retrouve régulièrement dans le camp des vaincus et des réprouvés. Pour toutes les armées, les guerres ont été des croisades, des « guerres justes ». Comme Allemand, je ne pouvais pas approuver le commandement, mais cependant je ne pouvais pas souhaiter la défaite. Et depuis 1945, l'Allemagne divisée... La France a fait un drame de l'Alsace-Lorraine perdue. C'était pourtant peu de chose à côté de l'occupation soviétique en Allemagne.

— Comment jugez-vous les mouvements pacifistes actuels ?

— Qui n'est pas pacifiste aujourd'hui ? Tous les gens raisonnables aiment la paix et ont peur de la guerre. Non que l'humanité soit devenue moralement meilleure. Mais parce que la technique a rendu la guerre insensée. Il n'y a plus de guerres ni de soldats, mais une entreprise de destruction anonyme, perfectionnée. Dans cette perspective, je suis

évidemment un pacifiste. Mais il y a aussi la menace soviétique. Le pacifisme est alors un problème politique auquel l'écrivain n'a pas à donner de réponse.

Je suis un éternel fugitif.

— Vos derniers livres ont révélé une curieuse convergence avec les mouvements « alternatifs » ou écologistes (1).

— Il est exact que certaines valeurs matérialistes sont largement contestées en Allemagne, surtout par les écologistes. Ils ont compris le danger qui menace toute l'humanité. Darwin a montré que l'évolution peut aussi conduire à l'extinction d'une espèce qui devient inadaptable à la vie. Comme le tigre dont les dents pousseraient démesurément. Notre espèce souffre d'une hypertrophie des fonctions d'intelligence, elle a perdu toute harmonie avec les forces naturelles.

— Mais je n'ai personnellement aucun rapport avec les mouvements « alternatifs » allemands. Je suis le contraire d'un pédagogue et je refuse de jouer le rôle d'un gourou. Un tiers de ma correspondance consiste à décliner des avances, à refuser surtout les prises de position politiques.

JACQUES BERGER

(Lire la suite page X.)

(1) Voir « Les nouveaux lectures d'Ernst Jünger » *Le Monde* dimanche 19 juillet 1981.

SCIENCE

Ruines radioactives

L'UTILISATION de l'énergie nucléaire pour la production d'électricité à l'échelle industrielle est récente. Depuis 1970, la France a lancé dans un ambitieux programme de construction de centrales nucléaires. La filière indigène graphite-gaz, qui fonctionne avec de l'eau sous pression et de l'uranium enrichi à 3 % en uranium 235. Ce programme a été interrompu en 1973, après la crise pétrolière de 1973. Les centrales américaines les plus anciennes ont vingt-quatre ans et déjà on se préoccupe de leur mise au service. On pense en effet que leur durée de vie est de l'ordre d'une trentaine d'années. Or les problèmes que pose la mise au rebut de ces centrales d'architecture industrielle ne sont pas simples.

À l'origine d'une centrale nucléaire on trouve la cuve du réacteur, en acier, qui renferme le cœur : le combustible et ses systèmes de refroidissement. La chaleur

provenant de la fission des noyaux d'uranium est absorbée par l'eau pressurisée d'un circuit primaire (345°C, 155 bars) qui sert, par l'intermédiaire d'un échangeur, à chauffer l'eau d'un circuit secondaire pour actionner la turbine et l'alternateur qui fournit l'électricité. Tout est en acier, surtout après un long temps de fonctionnement, et la radioactivité. La question est de savoir comment se débarrasser de ces parties « chaudes ».

On pensait jusqu'à présent qu'il suffisait de noyer le réacteur dans une bonne chappe en béton, moderne pyramide tombale, pour y laisser, durant environ soixante-dix ans, décroître tranquillement la radioactivité. On vient de déchanter. En effet, ce n'est pas seulement le cobalt 60, dont la durée de vie est de 5,27 ans, qui serait la cause principale des radiations résiduelles dangereuses. Des étudiants de l'Institut du

des aciers, le nickel 59, dont la durée de vie est de quatre-vingt mille ans, et le niobium 94, dont la durée de vie est de vingt mille trois cents ans, mais qui émet des rayons gamma très énergétiques, dominent l'émission radioactive, après la disparition du cobalt, à un niveau qui est beaucoup trop dangereux, et qui impose que la pyramide de béton puisse tenir le coup quelques milliers d'années. Ce qui fait que notre époque moderne a potentiellement, pour le futur, de bien meilleures perspectives archéologiques monumentales.

Il y a donc maintenant question de démanteler les réacteurs nucléaires dès leur mise à la poubelle. C'est une opération qui peut coûter très cher : les Américains l'estiment à 100 millions de dollars pour un réacteur de 1 000 mégawatts, ce qui est en fait moins de 10 % du coût de la construction. Ensuite, il y a la délicate question du stockage des résidus (probablement dans des structures géologiques profondes). Cela promet de belles batailles écologiques à l'horizon des années 2000.

La fragilité des aciers

Encore faut-il que le problème ne se pose pas plus tôt que prévu. Dans le récent numéro de *Nature* (1), qui contient une étude consacrée à la corrosion en France, les Anglais se permettent quelques remarques discrètes, mais perfides, sur la fiabilité à long terme des réacteurs français conçus par Framatome. Ils prétendent que des défauts apparents au niveau des échangeurs entre circuits primaire et secondaire dans les quatre ou cinq ans à venir, en raison du manque de matériaux des problèmes posés par la chimie des eaux radioactives. On sait que la corrosion est la principale cause des réacteurs à eau pressurisée.

De plus, il y a un autre pépin potentiel : la fragilisation des aciers, et particulièrement des soudures, l'effet du bombardement neutronique ; et ils en ont pour preuve l'arrêt du réacteur de Gravelines en janvier, à la suite de la chute d'un circuit primaire d'un réacteur d'une broche de centrage de la plaque qui supporte le combustible. De même, la rupture d'une pièce en alliage d'aluminium, destinée à réguler le flux de l'eau du circuit primaire, vient d'immobiliser la pile à haut flux de l'Institut Laue-Langevin à Grenoble, interrompant de nombreux programmes de recherche. Cette fois, c'est la fatigue mécanique après dix ans de service qui est en cause.

Les aciers ne sont pas spécifiques aux réacteurs français : les Américains connaissent les mêmes ennuis. Il y a parfois des difficultés de remplacer des pièces irradiées, mais c'est possible. Le problème est le risque d'accident. La fragilisation des aciers, due à des impuretés, peut conduire à des ruptures soudaines, à la cuve du réacteur soumise à des changements brutaux de température ou de pression, c'est-à-dire si les techniciens dans les salles de contrôle n'opèrent pas avec doigté (d'après les Américains, cela semble être assez fréquent le cas).

La rupture de la cuve conduirait à une fuite massive de l'oxyde d'uranium porté à plus de 1 000°C. Cette masse susceptible de réagir avec l'eau, ou même avec le béton, pour donner des réactions explosives classées très brisantes, dont l'effet serait de projeter l'environnement des matériaux radioactifs. Sans aller jusque-là, un accident mineur peut conduire à des difficultés considérables en dégradant partiellement le cœur.

Dans le cas de la centrale de Three Mile Island, le générateur de vapeur s'est trouvé sec, le circuit primaire surchauffé s'est rompu. L'effondrement des techniques a aggravé les choses, la température du cœur a monté, à partir de 1 100°C, le zirconium qui enrobe l'uranium a commencé à réagir : l'eau pour produire de l'hydrogène, dont les bulles auraient pu bloquer la circulation des fluides de refroidissement si la pression avait été

abaissée. De plus des explosions ont eu lieu lorsque l'hydrogène s'est dégagé dans l'enceinte de confinement.

Depuis l'accident de Three Mile Island (24 mars 1979), six incidents sont produits dans des centrales américaines. Le dernier, survenu le 23 janvier 1981 à Rochester, provoqué par la corrosion de tuyaux du circuit primaire, aurait pu conduire à la même situation catastrophique, mais cette fois les techniciens ont effectué avec promptitude et sang-froid les bonnes manœuvres.

Les problèmes que posent les centrales nucléaires à mesure qu'elles vieillissent sont donc techniques — corrosion, fragilisation des matériaux sous irradiation — mais aussi humains. Il faut s'assurer que la conduite des opérations est à-coups infaillible susceptible de conduire à des chocs thermiques. Ce qui peut être la cause, le souhait, d'E.D.F. que les centrales modulent d'environ 10 % leur production pour répondre aux dents de scie de la demande. Il faut aussi résoudre un grand nombre de problèmes de recherche fondamentale dans le secteur des matériaux.

Le « nucléaire » ne doit pas pour autant faire peur. Mais pour qu'il remplisse avec efficacité sa mission de productrice d'énergie, il serait souhaitable que les problèmes techniques humains soient clairement énoncés, avoués, débattus devant la communauté nationale. Aujourd'hui, dans la brillante réussite de sa jeunesse (2), la technologie nucléaire à eau pressurisée n'a pas encore atteint la dure épreuve du temps. Espérons que cette jeune fille de douze ans vieillisse sans rides et sans larmes.

PAUL CARO.

(1) *Nature*, 25 mars 1982.
(2) Pour des renseignements sur les réacteurs à eau pressurisée, on pourra consulter la brochure d'E.D.F., direction de l'équipement, *Images d'une centrale nucléaire*, rédigée par Michel Durr (1981).

POÉSIE

JEAN-PIERRE DUPREY

De Jean-Pierre Duprey, qui vécut entre 1930 et 1959, André Breton dit que « son spectre ne se crée en rien au spectre solaire ». Jean-Pierre Duprey a notamment écrit *Derrière son double*, la *Forêt sacrilège* (Le Soleil noir). Admirateur d'Artaud au point de signer certains de ses textes « Duprey le Momo », il va, à partir de 1952, travailler dans plusieurs ateliers de ferronnerie à Paris et à Pantin. En 1959, il revient à la poésie écrite et compose son dernier ouvrage *La Fin et la Manière*. Dans la *Fête au village*, Jacques Brenner raconte sa rencontre avec le jeune poète.

CHRISTIAN DESCAMPS.

IL Y A DE LA MORT DANS L'AIR

Mon pays navigue sur un fond de mer
Je me promène dans ses jeux de vagues
Sur les larmes d'été
Les églantines sont des pirogues de terre
Mon pays est un vaisseau parti pour les étoiles
Le sang dedans maraude comme une folle
Paysage nivelé à zéro
Il y a de la mort dans l'air
Mon pays est un vieux banjo de sanglots
On y joue des larmes très méchantes
Un grand poids pèse sur notre terre
Il y a de la mort dans l'air
Au bout du ciel une plage de cristal
Sur un fond de mer d'effroi un pays de sang
Tout autour la boue rouge
Les plus belles morts sont de verre

A minuit sonnant, un vaisseau de marbre entra dans le port,
L'appel de ses sirènes répercuté par toutes les églises d'alentour
devant comme une révélation pour l'esprit du vagabond. On vit
sortir des squelettes bancals portant l'insigne des pirates
d'Épinal. Des têtes armées de visières, des pieds torturés, des
mains, des yeux sans propriétaire, les suivants, les
petits chiens. Les araignées conquérantes occupèrent
ment la rade et, pendant qu'ils pillaient les magasins, on leur
construisait des baraques de toile. Les peintres appelés en hâte
teignirent en rouge les voiles décolorées du navire de marbre ;
qui prouve que la mort va jusqu'aux pierres.

(14 mars 1946.)

NUMISMATIQUE

Métal et papier

NUMISMATIQUE et philatélie : le simple rapprochement de ces deux mots peut étonner, car l'expérience montre qu'en général philatélistes et numismates s'ignorent ou ne se portent guère de considération. Le fait est d'ailleurs curieux, car les collectionneurs peu expérimentés se montrent plutôt intéressés quand ils apprennent que les disciplines différentes et qu'alors la concurrence n'est pas à redouter.

Les philatélistes jaloussent parfois une certaine image de marque de la numismatique, vieille et noble passion existant depuis des siècles par les collections de ces personnages célèbres. Il est vrai que la monnaie est au milieu du septième siècle avant Jésus-Christ, tandis que le timbre voit le jour en Angleterre le 6 mai 1840 avec la « black penny ». L'effigie de la reine Victoria et il faut attendre en 1848 pour que la France adopte cette invention et produise son premier timbre, le « 20 centimes ».

A la science et à l'expérience du long passé numismatique, philatélistes (on dit, à l'époque, timbrophiles) répondent par l'ardeur de la jeunesse, et le philatéliste peut aujourd'hui répondre au numismate que non seulement il a gagné ses lettres de noblesse (collections de la reine d'Angleterre, du prince de Monaco, etc.), mais encore qu'il est, chiffres à main, le détenteur de beaux spécimens dans le domaine du nombre d'adeptes que dans celui des prix réalisés.

Cependant, si la philatélie est un moyen d'évasion et de distraction, la numismatique est en plus une science indispensable à l'archéologue et à l'historien, et peut-être le philatéliste apprendra-t-il avec plaisir qu'un grand nombre de documents métalliques commencent par des événements postaux. Ainsi, dès la monnaie antique — et donc bien avant l'invention du timbre-poste, — un monnaie (1) l'empereur Nerva (96-98) représenté au revers deux mules passant avec, derrière elles, des timons. Il s'agit des chars de trait des chars de poste et de la légende de la monnaie *Vehiculatio Italia* fait allusion à l'exemption des dépenses de la poste impériale accordée par l'empereur à la suite de l'abus du régime précédent.

En France, sous l'Ancien Régime, plusieurs jetons d'argent furent frappés par les Fermes de France et la Ferme des Aides dont dépendaient les postes et messageries jusqu'à ce que Louis institue, en 1672, une ferme des postes du royaume. Sous Louis XV, le comte Devoyer de Paulmy d'Argenson réorganisa les postes, et le beau jeton d'argent octogonal à ses armoiries n'oublie pas de mentionner son titre de « surintendant des postes et messageries de France » ; on connaît aussi, pour le même règne, un très rare jeton du « bureau royal » de correspondance générale établi en 1766.

C'est sous la République que qu'est créé le premier timbre-poste français : un timbre publié le 1er octobre 1849 que « à dater du 1er janvier 1849, la taxe des lettres établie d'après la distance parcourue est supprimée et remplacée par une taxe fixe et uniforme... L'administration fera vendre... des timbres ou cachets dont l'opposition sur une lettre suffira pour en opérer l'affranchissement... ».

Aucune médaille ne commémorera cette petite révolution. Par contre, peu de temps après de nombreux jetons ou médailles vont rappeler l'ingéniosité et la hardiesse du service des postes pendant le siège de Paris de septembre 1870 à février 1871 : c'est l'époque des fameux « ballons montés » première poste aérienne mondiale et des pigeons voyageurs. Plus d'une cinquantaine de petites médailles de cuivre ou d'étain furent frappées pour commémorer les départs et les arrivées des ballons et environ une vingtaine pour rappeler les arrivées de pigeons.

À l'inverse il existe aussi des timbres émis en l'honneur de la numismatique, les plus intéressants d'entre eux sont une série de trois valeurs chinoises représentant les monnaies primitives « bœches » et « coquilles » (2). Elles sont échangées de bons procédés montre que philatélistes et numismates auraient de se connaître comme des frères ennemis, les traits d'union entre leurs deux domaines étant peut-être plus nombreux qu'ils ne le supposent généralement : il est même arrivé qu'on assiste à une fusion complète, comme en témoigne la curieuse série de « timbres-monnaies » (timbres postaux encastrés dans un disque métallique) utilisée pendant et après la première guerre mondiale.

ALAIN WEIL.

(1) La plus grosse monnaie de bronze, sous l'Empire romain.
(2) *Le Monde Dimanche* du 28 septembre 1980.

Le réalisme magique d'Ernst Jünger

(Suite de la page LX.)

— Vous consacrez une large part de votre temps aux voyages.
— Je parcourais le monde entier comme un éternel fugitif, je cherchais les endroits où s'est conservé un peu de l'ancien monde. Cette quête devient de plus en plus désespérée : partout où l'arrive, la grande marée de la technique, de la civilisation, de la masse, a déjà englouti les paysages dont je me souviens. J'ai retrouvé Singapour transformé en territoire de grasse-ciel. En France aussi, Paris a beaucoup changé, et pas en bien.

— Les derniers volumes de votre *Journal* confirment l'importance de cette œuvre que vous n'avez presque jamais interrompue.

Un beau livre est comme un rayon de miel

— La tâche est devenue pour moi de plus en plus difficile au fil des années. Au début, *Journal* n'avait qu'une raison d'être : la clarification intérieure, l'entretien avec moi-même. Mais quand on devient écrivain, il faut compter avec ses futurs lecteurs. L'attitude change insensiblement. Evidemment de se regarder écrire, ne pas songer à l'effet produit, rester sincère. Les meilleurs journaux sont ceux qui ne s'adressent à aucun lecteur. Comme celui de sept marins qui ont hiverné 1633 dans l'île de Saint-Maurice, dans l'océan Arctique. Un peu plus tard, des baleiniers ont découvert leur journal à sept cadavres. Un journal est toujours un peu moins un peu plus qu'un livre comme les autres.

— Comment concevez-vous les rapports entre l'écriture et la vie ?

— *Primum vivere, deinde scribere*, bien sûr. Il faut commencer par l'expérience du monde avant de le mettre par l'écriture. Mais la littérature et la vie ne sont pas deux choses séparées. Un beau livre est comme une forme naturelle, un coquillage, un rayon de miel, un nouveau monde dans l'univers. On sait qu'il n'y avait que moi, informé par moi-même, que la belle forme de l'écriture et son tour. L'œuvre littéraire est la création de l'écriture et l'écriture est le meilleur paradigme de l'œuvre. Avant, rien. Après, le silence du nouveau.

— N'oubliez pas aussi les rapports entre la vie et la lecture... A votre lettre, vous parlez de lecture (lesen) se confondant. Pendant la première guerre, je lisais Laurence Sterne. Je me souviens dans un trou d'obus et j'étais un livre. Je bondissais jusqu'au trou d'obus et je rouvrais le livre. Puis je fus blessé et je continuai ma lecture à l'hôpital. Dans le « boqueteau 125 », je lisais Fontane. Aujourd'hui, je ne me rappelle presque que ces fusillades, mais je me souviens parfaitement de mes lectures. La littérature représente pour moi un condensé d'existence.

— Votre regard qui cherche à pénétrer à l'intérieur des choses, allié à l'observation scientifique, ne vous place-t-il pas dans la tradition romantique d'un Novalis ?

— Voilà une filiation que je ne veux pas renier. Mais Novalis a créé l'idéalisme magique. Je préfère à l'idéalisme magique, que j'ai définie dans mon essai *L'Homme sur la Lune*. L'initiation du regard cherche à retrouver l'harmonie immanente de la vie, à comprendre l'ordre cosmique. Mais elle n'exclut pas l'analyse scientifique et distancée. Voilà pourquoi je parle de « vision stéréoscopique » des choses, du nom de cet instrument qui permet l'observation par deux objectifs parallèles et ajoute la sensation de la profondeur aux deux dimensions de l'image.

— Comment expliquez-vous que depuis un demi-siècle, vos œuvres aient été souvent plus populaires en France qu'en Allemagne ?

— Il y a diverses raisons à cela. Mais je voudrais parler des phénomènes de traduction. Curieusement, il me semble que les livres y ont gagné en clarté. Je doute parce que le mouvement et la grammaire de la phrase française imposent cette réduction de l'équivoque. En revanche, les chatolements, certaines ambivalences, de mon style ont été perdus.

— Quels sont les auteurs contemporains que vous admirez ?

— Vous savez, je n'ai rien lu après Nietzsche rien d'essentiel n'est venu... Ni Stefan George, ni Hofmannsthal, ni Rilke ne m'enthousiasment. Je fais une exception pour Georg Trakl, que j'aime beaucoup. Parmi les contemporains, je citerai encore deux noms (à part mes amis Léon Bloy, Jouhandeau, Léautaud) : Alfred Andersch et Julien Gracq.

— Comment concevez-vous les rapports entre l'écriture et la vie ?

— *Primum vivere, deinde scribere*, bien sûr. Il faut commencer par l'expérience du monde avant de le mettre par l'écriture. Mais la littérature et la vie ne sont pas deux choses séparées. Un beau livre est comme une forme naturelle, un coquillage, un rayon de miel, un nouveau monde dans l'univers. On sait qu'il n'y avait que moi, informé par moi-même, que la belle forme de l'écriture et son tour. L'œuvre littéraire est la création de l'écriture et l'écriture est le meilleur paradigme de l'œuvre. Avant, rien. Après, le silence du nouveau.

— N'oubliez pas aussi les rapports entre la vie et la lecture... A votre lettre, vous parlez de lecture (lesen) se confondant. Pendant la première guerre, je lisais Laurence Sterne. Je me souviens dans un trou d'obus et j'étais un livre. Je bondissais jusqu'au trou d'obus et je rouvrais le livre. Puis je fus blessé et je continuai ma lecture à l'hôpital. Dans le « boqueteau 125 », je lisais Fontane. Aujourd'hui, je ne me rappelle presque que ces fusillades, mais je me souviens parfaitement de mes lectures. La littérature représente pour moi un condensé d'existence.

— Votre regard qui cherche à pénétrer à l'intérieur des choses, allié à l'observation scientifique, ne vous place-t-il pas dans la tradition romantique d'un Novalis ?

— Voilà une filiation que je ne veux pas renier. Mais Novalis a créé l'idéalisme magique. Je préfère à l'idéalisme magique, que j'ai définie dans mon essai *L'Homme sur la Lune*. L'initiation du regard cherche à retrouver l'harmonie immanente de la vie, à comprendre l'ordre cosmique. Mais elle n'exclut pas l'analyse scientifique et distancée. Voilà pourquoi je parle de « vision stéréoscopique » des choses, du nom de cet instrument qui permet l'observation par deux objectifs parallèles et ajoute la sensation de la profondeur aux deux dimensions de l'image.

— Comment expliquez-vous que depuis un demi-siècle, vos œuvres aient été souvent plus populaires en France qu'en Allemagne ?

— Il y a diverses raisons à cela. Mais je voudrais parler des phénomènes de traduction. Curieusement, il me semble que les livres y ont gagné en clarté. Je doute parce que le mouvement et la grammaire de la phrase française imposent cette réduction de l'équivoque. En revanche, les chatolements, certaines ambivalences, de mon style ont été perdus.

— Quels sont les auteurs contemporains que vous admirez ?

— Vous savez, je n'ai rien lu après Nietzsche rien d'essentiel n'est venu... Ni Stefan George, ni Hofmannsthal, ni Rilke ne m'enthousiasment. Je fais une exception pour Georg Trakl, que j'aime beaucoup. Parmi les contemporains, je citerai encore deux noms (à part mes amis Léon Bloy, Jouhandeau, Léautaud) : Alfred Andersch et Julien Gracq.

CONTE FROID

L'habitude

André C.R.S. devait porter d'une boîte à nuit, il faisait entrer les clients à coups de matraque. JACQUES STERNBERG.

En 1930, Jean-Pierre Duprey, qui venait d'être diplômé de l'École Normale Supérieure, publia son premier recueil de poèmes, "L'Épave". Il s'agit d'un recueil de poèmes écrits pendant sa période de formation intellectuelle. Duprey a été influencé par les courants littéraires de son époque, notamment le surréalisme et le dadaïsme. Ses poèmes explorent les thèmes de la mort, de la vieillesse, de la solitude et de la recherche du sens. "L'Épave" est considéré comme une œuvre majeure de la poésie française de l'entre-deux-guerres.

CHRISTIAN DESCAMPS

Il y a une certaine poésie dans la vie. Elle est partout, dans les plus banales des choses. Elle est dans le bruit des feuilles, dans le silence des rues, dans le regard d'un enfant. Elle est dans la manière dont la lumière frappe une surface, dans la couleur d'un ciel. Elle est dans tout ce qui nous entoure, dans tout ce qui nous touche. Elle est la poésie de la vie, la poésie de l'instant.

La poésie est une manière de voir le monde. Elle est une manière de sentir, de penser, de vivre. Elle est une manière de se connecter à l'univers, à l'humanité, à soi-même. Elle est une manière de transcender le quotidien, de s'élever au-dessus des préoccupations matérielles. Elle est une manière de trouver du sens, de trouver de la beauté, de trouver de l'espoir.

La poésie est une manière de résister. Elle est une manière de dire non à l'oppression, à l'injustice, à la violence. Elle est une manière de dire oui à la liberté, à la paix, à l'amour. Elle est une manière de se battre pour un monde meilleur, pour un monde où la poésie règne.

La poésie est une manière de vivre. Elle est une manière de se connecter à la vie, à la nature, à l'humanité. Elle est une manière de se connecter à soi-même, à ses émotions, à ses pensées. Elle est une manière de se connecter à tout ce qui nous entoure, à tout ce qui nous touche.

La poésie est une manière de mourir. Elle est une manière de se connecter à la mort, à l'éternité, à l'infini. Elle est une manière de se connecter à tout ce qui nous dépasse, à tout ce qui nous transcende. Elle est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure.

La poésie est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure. Elle est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure. Elle est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure.

La poésie est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure. Elle est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure. Elle est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure.

La poésie est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure. Elle est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure. Elle est une manière de se connecter à la vie, à la mort, à tout ce qui nous entoure.

DOUZE LEÇONS DE PHILOSOPHIE

XI. — Croire et savoir

Croire et savoir, sont-ce là les deux voies contradictoires de la connaissance ? Si la science a partie liée avec le vrai, elle ne doit pas oublier la part de croyance qui est en elle.

par MANUEL DE DIÉGUEZ

P our tenter de comprendre la science, le moyen le plus simple est encore de nous placer, comme les premiers hommes, devant le spectacle de l'univers. Comment expliquer un si prodigieux décor ? Les astres seraient-ils des êtres vivants ? Du coup, leur comportement ne deviendrait-il pas intelligible ? En effet, écrivait Platon, « ce qui se meut dans le désordre doit être considéré comme déraisonnable, tandis que ce qui se meut dans l'ordre, en se frayant son chemin à travers le ciel, doit être considéré comme donnant une forte preuve d'intelligence ».

Viaient les Éléates, qui se dirent : « Si le ciel est noir, à l'exception des feux qu'on y voit allumés, c'est que nous sommes plongés dans un autre monde, les frontières sont faites d'une sorte de chaudronnerie percée de trous. De l'autre côté de cette casserole cosmique règne un feu immense et universel. Les étoiles ne sont que le feu général que nous apercevons à travers les trous semés au hasard sur cette gigantesque passoire ».

Il y a de fausses croyances mais pas de fausses sciences

Il se trouve que les erreurs d'information sont réparables. Avec ses tourbillons, dont il faisait jaillir tout l'univers, Descartes se trompait autant que les Éléates ; mais, tout au long des siècles, le savoir exact ne cessera de progresser. Bientôt, des techniques d'observation très perfectionnées conduiront à des décalques de plus en plus détaillés des mouvements réels des corps célestes. Des équations mathématiques synthétiques seront ces décalques. Enfin, on constatera l'existence des forces cosmiques agissant à distance dans le vide et l'on en calculera les effets en fonction des masses et des distances.

Mais pourquoi des faits avérés, quand ils se révèlent constants, sont-ils censés rendre l'univers significatif, c'est-à-dire intelligible, et donc le faire « parler » ? Afin de tenter d'expliquer ce mystère, on s'imaginera que l'homme possède des « lumières naturelles », dont Dieu l'aurait doté d'avance, et qui feraient que son cerveau serait spontanément branché sur une compréhensibilité du monde liée à sa régularité de métronome. Alors un mirifique « sens commun » ferait trouver spontanément « évident » le discours des forces et des figures de type mécanique.

Pascal écrira que l'« ordre de la géométrie » est « tout à fait certain », parce qu'il ne suppose que « des choses claires et constantes par la lumière naturelle ». Quant au « manque de définition » des axiomes, il sera « plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais, au contraire, de leur extrême évidence ». Claude Lévi-Strauss soutiendra encore que « l'identité postulée des lois du monde et de l'esprit humain constitue le fondement de la science ».

En vérité, les Grecs distinguaient déjà avec force croire et savoir, foi et raison. La croyance, disaient-ils, ne relève que de l'opinion, tandis que le savoir appartient à la seule science. « Socrate : savoir et croire, est-ce la même chose, à ton avis, ou bien la science et la croyance sont-elles distinctes ? » Pour prouver cette distinction, Platon se contentait de rappeler qu'il existe des croyances fausses et des croyances vraies, mais qu'il ne saurait y avoir une science fautive et une science vraie. Cependant, constatait-il, « la persuasion est égale chez ceux qui savent et chez ceux qui croient ».

Dès lors, la question du fondement psychologique de la certitude scientifique était posée. Car je puis fort bien enregistrer très exactement un discours : ce sera bien inutilement si je n'entends pas la langue de mon interlocuteur. Il en sera de même de la nature : quand bien même j'accumulerais des observations certaines par milliers, si je ne comprends pas le vocabulaire auquel les choses sont censées avoir recours, je ne pourrai prétendre que je les connais scientifiquement. C'est pourquoi, depuis vingt-cinq siècles, la science pense que l'univers s'exprime par le canal de la théorie — ce mot signifiant, en grec, « contempler avec le regard de l'esprit », c'est-à-dire comprendre.

C'est par le secours des « causes généralissimes », comme dira Newton après Aristote, que l'univers passera pour tenir un certain discours ; et seul celui qui entendra la parole universelle des causes s'élèvera au-dessus de la simple habileté pratique pour acquérir la sorte de connaissance qui rend les faits miraculeusement parlants. Mais comment démontrer l'éloquence de la nature ? Est-il seulement prouvé que la nature soit loquace ? Si c'était cette folle-là l'erreur originelle, alors le secret du rapport de la science à la nature se cacherait dans les rapports insoupçonnés que l'homme entretient avec sa science considérée à son tour comme une croyance.

L'inconscient de la raison elle-même

Il faudra attendre le dix-huitième siècle pour que l'on commence de s'interroger sérieusement sur les raisons psychologiques qui engendrent en nous la croyance que nous comprenons le réel. David Hume, observant qu'une boule de billard se déplace sous les chocs qu'elle reçoit, en conclut que seule la vérification continue de l'événement forge à la longue dans notre esprit la persuasion qu'il existerait un « lien de causalité ». Plusieurs siècles après les nominalistes du Moyen Âge, on niait à nouveau qu'il existerait une causalité — ce qui est absurde, car c'est seulement la prétendue compréhensibilité de cette entité verbale qui fait tout le problème. Cependant, l'influence de Hume fut immense, notamment sur Kant. Car l'illustre empiriste anglais convoitait la pensée philosophique à se pencher sur un abîme nouveau : l'inconscient de la raison elle-même.

Le « sens commun » ou « sentiment d'évidence » faisait naufrage deux siècles avant Einstein ; et Montaigne, qui s'était, lui aussi, interrogé sur l'origine de la pensée à partir de notre acoutumance au train du monde, trouvait une éclatante postérité, depuis les sensualistes anglais jusqu'au philosophe genevois Piaget. Enfin, Nietzsche démontait que la pensée scientifique répond à une éthique. Avec Heidegger, la philosophie retrouvait la « question de l'être » : c'était, en fait, redonner le pouvoir intellectuel aux interrogateurs de la condition humaine et refaire de la philosophie une recherche fondamentale portant sur la nature de l'intelligence.

Philosophes et techno-philosophes

Cependant, ce n'est que tout récemment — une douzaine d'années à peine — que quelques philosophes ont commencé d'observer les composantes humaines de la pensée théorique en reprenant la question posée par Platon, et en se demandant sur quoi porte, en réalité, dans l'entendement, la certitude qu'engendre le savoir quand la science invoque la notion persuasive de « vérité ». Dès ce moment, la philosophie des sciences emprunte deux voies profondément complémentaires : celle des philosophes proprement dits et celle des techno-philosophes, qui procèdent par voie décisive, donc politique, en fondant la notion convaincante de vérité sur les mêmes critères que la science, donc sur le modèle des philosophes d'autrefois, qui la définissaient, eux, à partir des présupposés de la théologie.

Très légitimement, compte tenu du but qu'ils poursuivent, les techno-philosophes tiennent

doce entre eux le raisonnement suivant : « Puisque nous ne saurions ni comprendre l'univers, ni nous résigner à seulement le décrire de mieux en mieux, recourons à la pensée pragmatique et tranchons le nœud gordien en déclarant qu'un phénomène sera dorénavant expliqué quand nous serons en mesure de le prévoir. » Ils observent donc l'évolution des concepts et les progrès de l'exploration du réel qui ont permis l'avènement du savoir prophétique et ils relèvent trois révolutions essentielles de ce genre de savoir : d'abord, la révolution galiléenne, qui donna naissance à la physique mathématique et qui permit la conquête de l'espace ; puis, à partir du dix-neuvième siècle, la révolution thermo-dynamique, qui assura l'essor du machinisme et permit les conquêtes de la société industrielle ; enfin, dans les années 50, la cybernétique et la théorie de l'information, qui modifièrent les moyens de cerner le vivant par les méthodes de la génétique et de la biochimie cellulaire.

La pensée proprement philosophique, de son côté, se sert des observations capitales des généralistes de la technique et des synthétiseurs de ses méthodes pour réfléchir sur la nature de la vérité scientifique. Elle constate, par exemple, que la croyance fondamentale qui inspire le vocabulaire de la techno-philosophie est que le progrès de la connaissance portant sur la complexité du réel ferait spontanément comprendre ce réel, et elle observe comment les techno-philosophes ont pré-défini le verbe comprendre afin qu'il réponde aux fins qu'ils ont assignées a priori au savoir persuasif. C'est la structure inconsciemment théologique de la théorie scientifique qui se trouve ainsi peu à peu mise en lumière.

Le péché d'orthodoxie

Quelle est la nouveauté de ces découvertes ? Ne savait-on pas déjà que le savoir objectif s'est constitué, depuis Pythagore, en un certain corps de doctrine et que toute doctrine secrète infailliblement des dogmes ? Aussi l'observation et l'expérience furent-elles sans cesse entravées, au cours des siècles, par le péché d'orthodoxie. Combien de faits avérés ont été rejetés d'emblée par la communauté scientifique parce qu'ils contredisaient ce « corps

constitué » que devient fatalement la science quand elle se fonde sur une raison institutionnalisée !

Les Pasteur, les Darwin et, bien avant eux, les Galilée, les Copernic, les Képler, en avaient fait les frais, sans parler des Giordano Bruno et des Michel Servet, qu'il faut compter parmi les brûlés vifs. Mais puisque c'était toujours la survivance des méthodes autoritaires de la théologie qui avait fait descendre les théories scientifiques de quelque mont Sinaï de la raison et qui leur avait donné une rigidité redoutable, ne fallait-il pas plonger bien plus profondément, dans la psychologie des Tables de la Loi afin d'accéder enfin à ces « sources de la raison » qu'évoquait Kant, là où le théologien se confond avec la démarche théorique de la pensée scientifique ?

On découvrirait alors que si les religions se fondent sur un sacrifice censé payant à la divinité — généralement sur une immolation rituelle, — les hommes de science procèdent à leur tour, mais inconsciemment, à une sorte de sacrifice. Quel autel de la Fable, celui sur lequel le monde parlerait au nom du rationnel, nouveau signifiant absolu et nouvelle « religion » ! Sur l'offertoire de la Loi, mère du savoir juridique, voyez les routines de la matière immolées à leur dieu : l'idée censée les diriger. Écoutez l'éloquence de l'univers : c'est celle d'un ordre idéal. Quelle est la « voix de son maître » à celui-là ? Une logique universelle. Celle-ci crie : « Le réel est rationnel, le rationnel est réel. » Haut lieu de la raison et temple de la vérité idéale, la logique assure l'assomption des choses dans le ciel de la légalité du monde. La gestuelle sacerdotale du savant se montrait au cœur de la théorie salvifique. On s'apercevait enfin que la « vérité » est perçue comme une valeur, et que c'est la valeur qui est persuasive.

D'où une révolution anthropologique, source d'un nouvel humanisme : car, si un inconscient, donc une subjectivité, se place au fondement des options philosophiques qui sous-tendent le rationnel, on observera des hommes que comblera d'aise une nature rendue exploitable, et d'autres qui voudront explorer la structure affective de tous les signifiants humains, y compris de ceux qui s'appellent « ordre », « légalité », « logique », « rationalité », « causalité », « déterminisme », et autres déités verbales que l'homme projette dans le cosmos.

Le débat est-il donc sans issue entre des chercheurs également respectables, mais qui ne se réclament pas de la même hiérarchie des valeurs ? Les servants de l'idée seront-ils toujours des esprits étroits aux yeux des « interrogateurs de l'abîme » ; et ceux-ci des esprits sans fécondité aux yeux des maîtres du savoir efficace, qui leur reprocheront de ne pas faire de bonnes affaires avec la matière ? Ou bien ce dialogue même est-il une grande source d'élargissement de l'horizon de la pensée ?

La plus étrange des ignorances

En vérité, la lucidité est toujours maîtresse de la vraie liberté, donc de l'espérance. Mais qu'est-ce donc que la liberté créatrice, sinon la liberté désaliénante, celle qui assure l'avancée perpétuelle de l'individu en tant que tel sous l'égide des progrès de son intelligence ? Que dit cette intelligence ? Que les idoles, autrefois de bois ou de pierre, sont devenues tout intérieures et exclusivement cérébrales. N'est-il pas prodigieux que l'homme puisse observer les idoles qui se promènent dans son cerveau ? N'est-ce pas la preuve que la raison est transcendante au monde et que la question est l'esprit dont la réponse est la lettre ? S'il n'y a pas de science du singulier, comme le disaient Platon et Aristote, alors Nietzsche avait peut-être raison de soutenir que l'homme n'est pas encore né, car il ne cesse de prendre la mesure de sa finitude questionnante, chemin de croix de la condition pensante — mais finitude si singulière, précisément, qu'elle grandit celui qui la questionne.

C'est ainsi que le « roseau pensant » entre pas à pas dans l'avenir inépuisable de son propre mystère. De Socrate à Jean de la Croix, il scelle alliance avec ces chevaliers de l'« inconnaissance » qui savaient que la noblesse de la philosophie est de découvrir la plus étrange des ignorances : non pas celle qui se connaît, mais celle qui croit savoir. Comme l'écrivait Valéry : « Ce que l'ignorant ignore le plus, c'est son ignorance même, puisqu'il n'en a même pas l'idée ».

Prochaine leçon :

XII — RELIGION
ET IDÉE DE L'INFINI
par Emmanuel Levinas



PHILIPPE COUSIN



JEUX

L'invitée **Eve RUGGIERI**

PORTAIT CHINOIS

Le portrait de notre invitée est celui d'une personnalité du monde du spectacle aujourd'hui décédée.

SI C'ÉTAIT...

Un métier
Un plat cuisiné
Un vêtement
Un instrument de musique
Un personnage de B.D.
Un titre de film
Un jeu
Une boisson
Un moyen de transport
Un sport
Une matière enseignée
Une époque
Un chanteur
Un produit de beauté
Une carte à jouer

CE SERAIT...

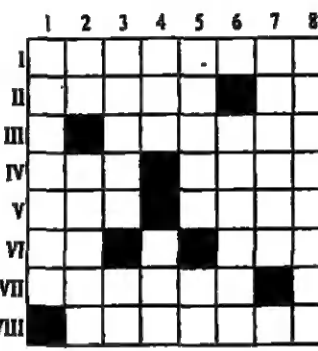
Just a gigolo
La langue
Le smoking
Le cor (P.S. : celui des autres)
Bugs Bunny
Love Happy
De mots
Le lait maternel (à la source)
Patin (farouche) à roulette
En chambre
La psychanalyse
Décadente si possible...
La Castafiore
Un frère à friser
Un joker (dans la manche de préférence)

MOTS CROISÉS

Horizontalement. — I. A une lettre près, aurait pu être un grand compositeur. — II. Montagne en raffolement; chantant. — III. Avenir. — IV. A éviter, même à l'endroit; A défaut d'idées. — V. Un vilain défaut; Impératrice rétro ou personnage de B.D. de Régis Franc selon les goûts. — VI. Vers l'Ouest; Avant l'ultra. — VII. Quand on arrête un tourneur dans le bon sens. — VIII. Le fameux marquis d'Est.

Verticalement. — I. Compositeur plus achevé que celui du I horizontal. — 2. Va toujours avec le docteur; Stase pour les médecins. — 3. Ses vers étaient plus égaux que ses pieds; A mi-chemin des pairs. — 4. Lettre grecque; Catholique dans

un sens et pas du tout dans l'autre. — 5. Termine l'année; Exclamation. — 6. De préférence en cuisine. — 7. Souci de juge. — 8. A propos d'une histoire de lavabos...



KIADIKOI

- Qui a eu ces fortes paroles : « Il faut que l'on sache une fois pour toutes que je me fiche de ma carrière » ?
a) Jacques Chirac;
b) Jean-Pierre Chevènement;
c) Roger-Gérard Schwartzberg.
- Qui a dit de Pierre Mendès France qu'il était « le de Gaulle de la gauche » ?
a) Daniel Cohn-Bendit;
b) Michel Debré;
c) Gérard Nicoud.
- Qui a cru faire de l'esprit en disant que le nucléaire était « moins dangereux que la vie dans l'Empire centrafricain » ?
a) Robert Galley, ex-ministre de la coopération;
b) Charles Hernu, ministre de la défense;
c) André Giraud, ex-ministre de l'Industrie.
- De qui est cette phrase limpide : « Les choses sont ce qu'elles sont et elles resteront ce qu'elles sont tant qu'elles devront rester ce qu'elles doivent être » ?
a) Antoine Pinay;
b) Pierre Messmer;
c) Raymond Barre.



Horizontalement.
1. C'est la capitale du Soudan.
2. C'est un film de Pabst.
3. C'est le contraire.
4. C'est un film de Pabst.
5. C'est le contraire.
6. C'est le contraire.

Verticalement.
1. C'est la capitale du Soudan.
2. C'est un film de Pabst.
3. C'est le contraire.
4. C'est un film de Pabst.
5. C'est le contraire.
6. C'est le contraire.

SÉRIES LOGIQUES

Les nombres de 1 à 25 sont répartis dans les séries logiques. Les lettres de A à Z sont répartis dans les séries logiques.

1. Les nombres de 1 à 25 sont répartis dans les séries logiques. Les lettres de A à Z sont répartis dans les séries logiques.

TEST

Savez-vous gérer votre temps ?

Qui n'a pas eu un jour le sentiment, au bureau, dans sa vie professionnelle, de gaspiller son temps ? Qui a résisté au plaisir de fustiger « ce sacré téléphone qui ne s'arrête jamais » ? Qui n'a jamais eu, pendant une réunion, des états d'âme concernant la concision et l'intérêt des interventions de certains participants ? Avec l'arrivée, en France, d'une nouvelle discipline, les techniques de « gestion du temps » (1), qui prétendent améliorer l'efficacité et l'« épanouissement » des « responsables », ces situations désuètes ne devraient bientôt plus être qu'un mauvais souvenir...

Pour savoir en tout cas où vous en êtes sur ce plan, répondez aux questions suivantes, à partir de votre expérience ou de ce que vous imaginerez être vos réactions dans les situations proposées. Et « qualifiez » à chaque fois vos réponses selon les quatre critères suivants : presque toujours, souvent, quelquefois, presque jamais.

- Mes objectifs personnels sont définis avec précision.
- Mes objectifs professionnels sont définis avec précision.
- La « définition » de ma fonction est régulièrement revue.
- Je dresse une liste quotidienne de choses à faire.
- Je tiens aussi une liste pour le moyen terme.
- Je ne me consacre à une activité qu'après avoir évalué son degré de priorité.
- Je m'oblige, chaque jour, à faire avancer les tâches importantes.
- Je note sur mon agenda ce que je prévois, mais aussi ce que je fais.
- Je note les idées « qui me passent dans la tête ».
- Je dicte au magnétophone l'essentiel de mon courrier.
- Je définis, avec un interlocuteur, l'heure du début et de la fin de notre rendez-vous.
- Dans une réunion, je fais en sorte qu'un « budget-temps » soit alloué par point à l'ordre du jour.
- Lorsque j'anime une réunion, les participants sont informés à l'avance des sujets à discuter.
- Lorsqu'une difficulté surgit, je m'occupe plus du « que faire à l'avenir ? » que du « à qui la faute ? ».
- Lorsque j'anime une réunion, je formule nettement

la décision prise sur chaque sujet pour tous les participants.

16. Toutes mes réunions sont suivies d'un compte rendu de séance.

17. Au téléphone, je me présente immédiatement (« Bonjour, Jean Dupont ») pour que mon interlocuteur me situe et se présente de même.

18. A un interlocuteur qui m'appelle au mauvais moment, je demande son téléphone et l'heure à laquelle je peux le rappeler.

19. L'organisation de ma documentation me permet de retrouver rapidement n'importe quel document.

20. Je ne refuse pas un livre sans me demander ce que j'en retiens et sans le noter.

21. Les appels que je reçois sont « filtrés », sauf à certaines heures dont mes interlocuteurs réguliers sont informés.

22. Je « budgète » mes temps libres, seul ou avec les miens, pour les protéger de l'empiètement du travail.

23. Je me ménage dans la journée des temps de « décompression » pour ne pas rentrer le soir complètement épuisé.

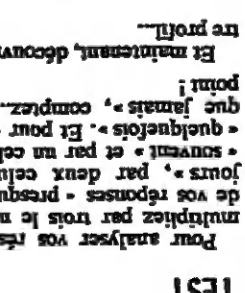
24. Pour chaque déplacement, je choisis le moyen de déplacement le plus profitable en fonction du lieu et du moment.

25. Je me suis organisé avec mon conjoint pour que nous disposions périodiquement de moments sans enfants.

(1) Techniques dont Pierre Nicolas, conseiller d'entreprise et animateur de séminaires sur ce thème, est un des meilleurs spécialistes : il est l'auteur de ce test et d'un ouvrage intitulé *Le Temps, c'est de l'argent et du plaisir* (Inter-éditions, 1981).

SIGLES :

LES CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT ?
E.C.U.
G.E.N.
S.D.A.U.
A.S.S.E.D.I.C.
T.D.F.
I.N.S.E.R.M.
C.A.P.A.



1. Les nombres de 1 à 25 sont répartis dans les séries logiques. Les lettres de A à Z sont répartis dans les séries logiques.

1. Les nombres de 1 à 25 sont répartis dans les séries logiques. Les lettres de A à Z sont répartis dans les séries logiques.

QUIZZ

Dix questions sur l'actualité récente. Faites preuve de mémoire ou de flair.

- L'accord franco-soviétique sur le gaz engage la France :
a) Jusqu'en 1990 ?
b) Jusqu'à l'an 2000 ?
c) Après l'an 2000 ?
- Pourtant averti par le précédent fâcheux survenu à M. Giscard d'Estaing en 1974, un candidat à l'élection présidentielle de 1981 s'est de nouveau laissé piéger sur la question du prix du billet de métro :
a) M. Garaud ?
b) M. Crépeau ?
c) M. Marchais ?
- L'enlèvement de Jean Edern-Hallier avait été revendiqué par un groupe intitulé :
a) Ligue des antisocialistes élémentaires ?
b) Mouvement punk international ?
c) Brigades révolutionnaires françaises ?
- Le seul croiseur de la marine argentine était détruit dès le début des combats par les Britanniques. Il s'agissait :
a) Du *General Belgrano* ?
b) Du *General Galtieri* ?
c) Du *General Gones* ?
- Au sommet de Versailles, combien de pays étaient-ils représentés :
a) Six ?
b) Sept ?
c) Huit ?
- En reprenant ses relations diplomatiques avec Israël, le Zaïre est :
a) Le deuxième pays africain à avoir un ambassadeur en Israël ?
b) Le quatrième ?
c) Le septième ?
- Pour le nombre de tués sur la route, la France figure en troisième position en Europe. Derrière qui :
a) Portugal et Autriche ?
b) Italie et Espagne ?
c) Allemagne et Italie ?
- Reprise au Théâtre de l'Œuvre de *Qui a peur de Virginia Woolf* ? Quel était l'auteur :
a) Albee ?
b) Williams ?
c) Pinter ?
- Mats Wilander, le futur vainqueur de Roland-Garros, remit une balle de match à rejouer après que l'arbitre l'eût déclaré vainqueur :
a) En quart de finale contre Gerulaitis ?
b) En demi-finale contre Clere ?
c) En huitième de finale contre Lendl ?
- Platini s'en va. C'est officiel. Mais où ?
a) A la Juventus de Turin ?
b) A l'Inter de Milan ?
c) Au Football-Club de Barcelone ?

A CHACUN SA VÉRITÉ

Ce jeu se présente comme un problème de mots croisés, à cette différence près que les définitions ont été remplacées par des affirmations. Selon que vous estimerez vraie ou fausse chaque affirmation, vous inscrirez dans la grille le nombre correspondant. Tous les nombres ainsi reportés doivent se croiser parfaitement.

HORIZONTALEMENT	VRAI	FAUX
1. Chopin est mort à vingt-neuf ans	126	146
2. Le Roman de la rose date du XIII ^e siècle	72	82
3. La Rue sans joie est un film de Mizoguchi	43	13
4. « Basta » signifie « assez » en espagnol	105	265
5. Au poker, la suite est supérieure au full	1 853	1 873
6. Un, deux, trois est un film de Billy Wilder	5 376	4 346
7. Tchaïkovski est un contemporain de Ravel	2 731	4 701
8. Le XV de la Rose est l'équipe de rugby du parti socialiste	957	947
9. En solfège, une ronde vaut trois blanches	15	20

VERTICALEMENT	VRAI	FAUX
1. Lady Z est l'adversaire de Buck Danny	145	115
2. Une once équivaut à un peu plus de 28 grammes	29	49
3. Le basket se joue avec cinq joueurs par équipe	23	43
4. Khartoum est la capitale du Nigéria	475	574
5. La voiture de Gaston Lagaffe est une Ford T	1 337	1 307
6. M. Chirac aura cinquante ans cette année	2 871	1 841
7. L'auteur de <i>Gargantua et Pantagruel</i> est un moine	7 676	8 056
8. « Scrabble » veut dire bouillie en anglais	263	253
9. La monnaie autrichienne est le schilling	30	35



Trois mots cachés à découvrir
PHOMEZOR
LEMINATES
PATELEHET

PAGE RÉALISÉE PAR
BERNARD SPITZ ET ALEXANDRE WICKHAM

AUDIOVISUEL

Petit glossaire de la vidéo

La vidéo suscite toute une série de questions. Pour tenter d'y répondre, nous vous proposons pendant l'été un petit glossaire en douze mots-clés, douze entrées, pour mettre en perspective des techniques et des stratégies d'utilisation.

Production

La production vidéo est une pratique relativement récente. La télévision, en effet, s'est longtemps contentée d'utiliser l'image électronique comme moyen de diffusion ou de stockage, l'essentiel de la production étant tourné en films 16 mm ou 35 mm. Dans les rares occasions où elle utilisait l'intégralité de la chaîne électronique, la télévision adoptait alors un dispositif très spécifique : plusieurs caméras envoient leurs images à une régie qui les sélectionne (montage en direct) avant de les enregistrer. Ce dispositif, parfaitement adapté à la reproduction de spectacles (débat, variétés, sports), se révèle beaucoup trop rigide et pesant pour la réalisation de dramatiques ou de reportages. C'est sans doute ce qui lui a valu le surnom de *vidéo lourde*.

Par opposition, l'expression de *vidéo légère* a recouvert les premiers essais d'une autre forme de production vidéo avec l'apparition, au début des années 70, des premiers magnétoscopes à bandes 1/2 pouce. Mais si l'ensemble vidéo portable, caméra et magnétoscope, assurait alors une autonomie et une souplesse comparables à celles du cinéma pour la prise de vues, le problème essentiel restait celui du montage. En effet, l'enregistrement héliocodé du signal sur la bande (1) ne permet pas de monter celle-ci comme un film ou une bande magnétique sonore. En vidéo, pas de coupe ni de collure, la seule façon de procéder est de recouper bout à bout les séquences sélec-

tionnées sur un autre magnétoscope.

Pour être pleinement réussi, l'opération exige un synchronisme mécanique et électronique parfait entre les deux machines. Malheureusement, les premiers magnétoscopes, commercialisés comme de simples produits d'amateurs, n'offraient pas de telles possibilités, et les pionniers de la vidéo durent se livrer à des approximations laborieuses pour aboutir à des produits à peu près finis.

C'est à Sony que revient le mérite d'avoir définitivement sorti la production vidéo de l'ère du bricolage. Pour cela, il fallait trouver un marché suffisamment important pour appuyer une démarche com-

merciale entièrement nouvelle. Ce fut celui des télévisions locales américaines, auxquelles la constructeur japonais proposa l'alternative au 16 mm. L'argument était simple : en tournant les reportages d'actualité en vidéo, on gagnait le temps du développement du film sur les concurrents. Ainsi naquit l'Electronic News Gathering (E.N.G.), ou journalisme électronique, qui donna son nom à toute une nouvelle gamme cohérente de matériel : caméras couleurs portables, magnétoscopes portables à cassettes 3/4 de pouce au standard U-Matic, banc de montage automatique.

Aujourd'hui, la production vidéo remplace peu à peu le film dans les

reportages de toutes les télévisions du monde. Le standard U-Matic de Sony, adopté par l'ensemble des constructeurs, s'est rapidement perfectionné (correction automatique du signal, possibilité de montage par ordinateur), ce qui pousse les professionnels à l'utiliser dans d'autres domaines que l'actualité.

En France, la production vidéo a suscité quelques résistances chez les professionnels de la télévision, qui invoquaient la fois des arguments techniques (incompatibilité avec les normes françaises de diffusion) et syndicaux (éventuelle réduction des équipes de tournage). Cette attitude s'estompe peu à peu en favorisant une réelle décentralisation de la production d'images.

En effet, bon nombre de producteurs indépendants, - collectivités locales, centres culturels, entreprises ou associations - sont équipés en vidéo U-Matic. Autant de structures qui peuvent ainsi espérer un accès à l'écrit, à l'heure où le service public abandonne le monopole de production.

Notons cependant que certaines sociétés de production et les stations régionales de FR 3 ont adopté une nouvelle gamme de matériel plus professionnelle, le B.V.U., mais celle-ci utilise toujours le standard U-Matic, et la compatibilité entre les différents secteurs de production reste donc assurée.

En revanche, la standardisation des équipements de production vidéo autour de l'U-Matic trace une frontière nette avec le matériel grand public. En effet, les ensembles portables 1/2 pouce de type V.H.S. ou Beta, disponibles en France, ne permettent pas aujourd'hui le montage. Pour rompre cet isolement des pratiques d'amateurs, la FNAC a conçu un ensemble de montage permettant de coupler un magnétoscope grand public et un magnétoscope U-Matic, mais la qualité de l'image enregistrée sur un V.H.S., ou Betamax, reste largement inférieure aux normes professionnelles.

Cette situation n'est pas définitive : la production électronique n'en est qu'à ses premiers pas. Les constructeurs travaillent aujourd'hui à la réalisation de caméras à magnétoscopes intégrés qui peuvent une fois de plus bouleverser les standards et les clivages qui leur sont liés.

JEAN-FRANÇOIS LACAN.

(1) Sur ce point, voir « Petit glossaire de la vidéo : Bandes » (*Le Monde* Dimanche du 27 juin). Pour plus de précisions sur le matériel disponible et une première initiation à la production, on peut lire *Mémento vidéo* (édité par Média et vie sociale, 39, rue de Châteaudun, 75009 Paris).

La semaine prochaine : PROSPECTIVE

PHOTO SUR LA PLAGE

La mer réunit à la fois les conditions favorisant la réussite de bonnes photos et les causes d'échecs les plus inexplicables : d'une part, la lumière abondante et souvent douce du fait des réflexions sur l'eau et sur le sable est excellente pour photographier, d'autre part, sa grande intensité est souvent excessive pour bien des films et des appareils.

Par beau temps, des films de 25/15 ISO à 64/19 ISO suffisent presque toujours. Ces sensibilités permettent le 1/250 s à un diaphragme 6,3 (avec 25/15 ISO) ou 11 (avec 64/19 ISO). Un film de 100/21 ISO demande le 1/500 s dans les mêmes conditions. Avec les appareils modestes ces données sont déjà à la limite de leurs possibilités. La reflex perfectionnée autorise jusqu'au 1/1 000 ou au 1/2 000 s si l'émulsion est plus sensible. Mais ces vitesses ne sont pas sans inconvénients : mouvements figés,

ciel bleu n'apparaissent pas uniformes sur les photos mais traduit par les zones claires et sombres. Ce dernier défaut, dû à un défilement irrégulier des rideaux de l'obturateur, est courant dès le 1/1 000 s.

En ce qui concerne la prise de vue proprement dite, il est nécessaire d'éviter le soleil direct sur le visage des personnages photographiés, car il provoque des grimaces et durcit les traits. Le soleil voilé, ou un ciel légèrement couvert, est plus favorable à la photo. Une bonne technique, par plein soleil, consiste à opérer à contre-jour. Les réflexions de lumière sur le sable et l'eau éclaireront alors les ombres et diminueront le contraste. Dans ce cas tout particulièrement, il faut équiper l'objectif d'un parasol. Car la lumière l'atteignant provoque une voile ou une perte de contraste de l'image.

Au bord de la mer, tout est mouvement : vagues, jeux des en-

fants, nageurs... Le 1/250 s est une bonne vitesse d'obturation pour saisir cette vie. Pour photographier les enfants et les gens assis sur le sable et dans l'eau, il ne faut pas hésiter à opérer avec un genou au sol, afin d'être à leur hauteur et éviter une déformation de perspective. Le cadre de ces photos de personnages n'est pas à négliger : trop de taches colorées mal réparties provoquées par des jouets ou des vêtements dispersés sur le sable peuvent distraire l'œil.

Rappelons enfin que, sur la plage, deux éléments sont dangereux pour le matériel : une chaleur élevée, qui abîme boîtiers et pellicules, et le sable, qui peut bloquer un mécanisme. Il ne faut donc jamais ranger le matériel photo au soleil sur la plage ni même l'utiliser avec des mains humides auxquelles adhèrent des grains de sable.

ROGER BELLONE.

VIDEOCASSETTES SELECTION

DE L'INFORMATIQUE A LA TÉLÉMATIQUE

C'est peut-être parce que l'informatique est à la fois un enjeu et un mythe de nos sociétés modernes qu'elle n'a donné à l'image que des fictions discutables ou des reportages sensationnels. Rien en tout cas qui nous permette de comprendre la modification progressive et irréversible de notre environnement quotidien.

A l'opposé de ces démarches, Claude Cabest et Michel Gauthier proposent en trente minutes une initiation simple et intelligente au système informatique, de sa description technique à l'économie générale de son fonctionnement.

Pour une initiation plus poussée, on peut le compléter par la *Télématique*, des mêmes réalisateurs, qui décrit la fonctionnement d'un réseau sur un exemple concret, le système mis en place par la Mutuelle générale de l'éducation nationale pour la gestion des dossiers médicaux.

Choisir l'avenir : de l'informatique à la télématique, de la Télématique. Disponible en cassettes U-Matic, V.H.S. et Beta-format. Produit et diffusé par la SAVEC : Tour Maine-Montparnasse, boîte 139, 33, avenue du Maine, 75755 Paris, Cedex 15.

FILMS

Films français

Mille milliards de dollars d'Henri Verneuil, avec Patrick Dewaere. Edité et distribué par les Productions du Tigre.

La Maison des Bories, de Jacques Doniol Valcroze, avec Marie Dubois, Maurice Garrel et Matthieu Carrière. Edité et distribué par Polygram Vidéo.

Violette et François, de Jacques Rouffio, avec Jacques Derron et Isabelle Adjani. Distribué par R.C.V.

J'ai connu un cheval fou, de Fernando Arrabal, avec Emmanuel Riva. Edité et distribué par Mestar Production.

ACTUALITE DU DISQUE

Classique

« La Petite Renarde rusée » de Janacek

Avant de prendre connaissance de ce livret, mettez sur votre platine ces disques de la *Petite Renarde rusée*, et vous serez tout de suite sous le charme de cette musique lumineuse, malicieuse et rêveuse : vous imaginerez immédiatement quelque *Enfant et les Sortilèges* slave, avec des enfants, des animaux et des hommes, enveloppés par les mille voix de la forêt. Point de musique qui parle plus explicitement et spontanément. Et la nature de Janacek est plus vraie que celle de Ravel, collectionneur d'exquis bibelots, ou de Roussel, l'entomologiste, dans son ravissant *Festin de l'araignée*.

Puis savourez le texte, écrit par le compositeur lui-même (d'après un feuilleton de bandes dessinées d'un quotidien de Brno), d'une drôle et d'une fraîcheur merveilleuses, qui raconte les aventures familiales d'un village et de la forêt voisine : concert du grillon et de la sauterelle ; danse de la libellule ; une grenouille attirée par un moustique saute sur le nez d'un garde-chasse assoupi ; une petite renarde convoite la grenouille ; le garde-chasse la capture, l'emmène chez lui ; bagarres avec le chien ; poulailler mis au pillage ; la renarde recouvre la liberté, expulse un blaireau de son terrier, tombe amoureuse d'un superbe renard, et ainsi de suite.

Chez Janacek, les animaux ne sont pas seulement un déguisement des hommes imaginés par un moraliste, comme dans le *Roman de Renart* ; c'est le monde de la nature contemplé par un poète qui, certes, lui prête des sentiments humains,

mais qui se sent lui-même intégré à la vie de ce monde dont il n'est qu'un maillon.

A soixante-dix ans, Janacek sait que la mort est proche, mais ne songe pas pour autant à s'attendrir sur cet événement personnel : la petite renarde, si délicate, sera tuée par un chasseur, et cela ne donnera pas lieu à oraison funèbre ; l'œuvre ne s'arrête pas là. Immédiatement, la musique enchantée reprend et le garde-chasse rêve sur « la forêt merveilleusement belle » en regardant défilier, comme chaque jour, les animaux, où ont pris place une autre petite renarde et une autre grenouille.

Dans le cycle ininterrompu de la vie, des jours et des saisons, Janacek sait pourtant qu'il a gravé une pierre d'éternité ; et il insère dans le monologue du garde-chasse cette phrase : « Les hommes marcheront la tête inclinée et comprendront qu'une félicité qui n'est pas de la Terre a passé par là », dont il dit à un ami : « Vous chanterez cela après ma mort » ; ce qui fut fait.

Cette musique si minutieusement descriptive et poétique, si généralement humaine, il faut l'entendre dans le nouvel et admirable enregistrement que dirige Charles Mackerras, avec l'acquisition renard de Lucia Popp, Eva Randova, une pléiade d'excellents chanteurs tchécoslovaques et la Philharmonique de Vienne, parfumée de toutes les senteurs de la forêt morave (2 disques Decca, 591.248, BA-320).

JACQUES LONCHAMPT.

Rock Variétés

THE STEVE MILLER BAND « Abracadabra »

On l'a vu au début du mois de juillet sur la scène de l'Olympia qu'il ne voulait plus quitter, se lançant dans des improvisations d'humour au terme de deux heures de concert. Steve Miller n'avait pas joué en France depuis 1969, c'est dire que la plupart des gens ici ne l'avaient jamais vu en action et que seuls les disques ont alimenté au fil des années une légende qui est née à San Francisco dans la seconde moitié des années 60 en plein boom psychédélique avec des groupes comme Quicksilver Messenger Service, Grateful Dead, Jefferson Airplane.

Pour être né au Texas et avoir séjourné à Chicago, de toute cette scène, Steve Miller était celui qui s'inspirait le plus directement du blues. Après s'être séparé de Boz Scaggs, qui a connu de son côté le succès d'une carrière solo, le Steve Miller Band a changé plusieurs fois de formule autour du guitariste dont les disques, enregistrés sans précipitation, ont gagné invariablement le sommet des charts américains.

Abracadabra, le nouveau-né, a peu de chances d'échapper à la règle : le morceau qui donne titre à l'album est déjà un hit. Une mélodie soyeuse qui caresse l'oreille sur des rythmes délicatement teintés de reggae, un son nickel, précis, une voix douce, claire, modulée, une production et des couleurs pastels qui rappellent Tan CC, ce morceau donne le ton général d'un disque qui se trimble sur des rythmes en souplesse. Entouré d'un groupe qui lui offre une assise confortable, Steve Miller se permet les envolées qui lui sont chères, ses riffs de guitare, sur un rock cassé, qui tourne avec aisance, à l'américaine, avec en toile de fond blues et country. (Phonogram, 6302204).

FLEETWOOD MAC « Mirage »

Il est facile d'imaginer l'événement que va provoquer ce nouvel album de Fleetwood Mac, champion toutes catégories des hit-parades de la planète. Et l'on aimerait dire stop, arrêtez tout, ne sacrifiez pas au lémnisc de la grande consommation, ne vous laissez pas abuser par la séduction à bon compte, facile, fluette, insignifiante. Mais évidemment, ce ne servirait à rien : comment oser prétendre que des millions de gens se trompent ? Comme tout cela est étonnant.

Mais que trouve-t-on dans ce disque prétentieux tant il n'a d'autres prétentions que de rapporter beaucoup, énormément de devises ? Une musique carrossée, conçue et réalisée spécialement pour les radios FM américaines, des chansons insipides qui se succèdent sans arguments, d'une platitude désolante et d'un ennui insupportable, des mélodies mièvres, jolies (peut-être), mais tellement inutiles, imberbes, sans aspérités, cliniques, des voix niaisées, harmonieuses (peut-être), mais espiègles, qui n'expriment rien et qui rabachent des textes aussi évocateurs qu'une croûte de gruyère perdue dans une assiette en plastique. (WEA, WBK 56952).

ADRIAN BELEW « Lone Rhino »

Guitariste de David Bowie pendant un temps, puis de Talking Heads pour le scène, à force d'en faire trop Adrian Bewlew était irritant. Son premier disque solo l'est tout autant pour les mêmes raisons. Ça qui prouve, c'est qu'il était bon, qu'en fait trop n'est pas assez. Il y a de bonnes choses dans ce disque mais pas assez dirigées, pas assez cohésives. Des idées qui partent en tous sens et se dispersent, des idées qui s'agglutinent, sans mesure, sans rai-

son et qui, coupées de toute substance, tournent à vide.

Adrian Bewlew est influencé par David Byrne, mais il est trop imbu de sa guitare, trop pressé à décrire son travail de composition qui s'étourdit comme un ordinateur sans lui fournir une méthode et un but. A part ça, Adrian Bewlew ne propose rien de plus sur son instrument que ne l'avait fait Robert Fripp avant lui avec plus d'intelligence. (Phonogram, 6313366).

RICHARD HELL « Destiny Street »

Richard Hell est une figure héroïque du rock new-yorkais. Il a participé à la naissance de deux groupes essentiels, Television (avec Tom Verlaine) et les Heartbreakers (avec Johnny Thunders), pour les quitter avant qu'ils aient été connus du public et entamer une carrière solo en 1977 qui devait l'imposer au départ comme un personnage-clé du renouveau musical. Richard Hell est sans doute le musicien de la scène américaine qui s'est le plus rapproché de l'esprit des groupes punk anglais, l'énergie fruste, les sonorités qui engendrent le chaos, un rock'n'roll blanc qui prône l'urgence au profit de la technique.

Richard Hell a chanté la « génération vide » (Blank Generation), une composition qui reste comme l'un des plus beaux manifestes de l'explosion punk. Cette génération perdue, Richard Hell semble en porter tous les stigmates et ce disque en est le cictoria encore suintante. Toujours aussi intrinsèque, Richard Hell, aussi expéditif, hostile aux concessions, les guitares fusant dans des larsens castrateurs, ça se bouscule, ça ne chante pas toujours juste, c'est souvent trop déballé, ça perd l'équilibre à force de vertiges, mais c'est justement urgent comme le vide. (Celluloid, CEL 6819).

ALAIN WAIS.

RED GARLAND : « Feelin' Red »

Un pianiste qui a été choisi par Miles Davis et par John Coltrane ne peut être n'importe quel. Il y aurait quelque étourderie coupable à ne pas s'en souvenir. Comme Wynton Kelly, Vic Feldman ou Herbie Hancock, Garland a beaucoup écouté Ahmad Jamal, sa main gauche percutante et légère, sa main droite pléquant des blocs d'accords. Il a contribué pour sa part à changer la vie du trio piano-basse-batterie, formule instrumentale qu'il a reconduite en 1978 pour cet album fait avec Al Foster et le grand Sam Jones. Musique allègre et fraîche, et intelligente sans prétention. (Muse 5130, Distribution Weal).

CAT ANDERSON : « Plays Handy »

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce disque, qui fait référence à Satchmo et reprend les thèmes de Handy, ne résulte pas d'une « idée de manager » mais de la volonté de Cat Anderson lui-même. Rien d'étonnant : il ne fut pas qu'un ellingtonien bon teint chargé, quand besoin était, de manier la sourdine (comme lui dans *Careless Love*) ou affecté aux escalades dans le surging (dont ce recueil donne aussi maints exemples) ; il n'a jamais caché quand il jouait sans consigne, son attachement à l'école d'Armstrong où il se comportait en « Prix d'excellence ». Bien entouré, Cat Anderson prodigue, dans les huit plages, des solos décidés, comme autant de déclarations péremptores d'un musicien de haute lignée. (Black and Blue 33163, Distribution Weal).

LUCIEN MALSON.

سكوان الال

Dix petits nains

PAR PIERRE-JEAN RÉMY

Résumé
des chapitres précédents
Il ne reste plus que deux survivants parmi les membres du séminaire réunis chez Bertrand de Saint-Prix et sa tante Véronique. Encore Bernard Kermeur, amoureux fou de Catherine Arthus, folle et qu'on vient de découvrir assassinée, semble-t-il déraisonner. Seule Marie-Claude Antoine est demeurée lucide. Mais le château est toujours gardé par la police, chargée en principe de protéger leur travail, et l'ordinateur « Marie-Thérèse », que tout fonctionnaire Alain et la dame en rouge, romane mieux que jamais.

11 L'ombre d'un doute

DOUCEMENT, Marie-Claude ramena la tête de Bernard Kermeur vers son épaule : il pleurait comme un enfant, le corps agité de sanglots qui le secouaient tout entier.

« Catherine... », répétait-il, Catherine, cette pauvre petite... »

Un sentiment étrange emplissait le cœur de Marie-Claude : depuis tant d'années qu'elle observait en silence cet éternel adolescent qui voulait jouer à l'homme d'affaires avec une âme de poète à deux sous, depuis tant d'années qu'elle avait pour lui cette tendresse confuse, mêlée d'admiration et de pitié, qui n'était pas loin de ressembler à une forme d'amour, voilà qu'elle le tenait soudain dans ses bras, presque à sa merci, puisqu'il se raccrochait à elle, mais c'était la mort d'une autre qu'il pleurait.

Ce fut cette dernière pensée qui, brusquement, lui fit retrouver toute son énergie : la mort d'une autre. Catherine Arthus, dont Bernard Kermeur était tombé si follement amoureux, était morte. Comme étaient morts Ferrier, Bonifacio, Benoît, tous les autres : il fallait qu'elle réussisse à sortir avec lui pour vivre enfin. Un instant, elle pensa : « Vivre avec lui — ou au moins près de lui », mais elle se souvint vite les épaules.

« Viens, dit-elle. Suis-moi. »

On aurait dit que le château avait été subitement déserté de tous ses habitants. Tandis que Marie-Claude et Bernard Kermeur — l'une soutenant l'autre — avançaient dans les couloirs que le matin envahissait doucement, il n'y avait d'autre bruit, d'autre écho, que le bruit et l'écho de leurs propres pas.

Ainsi arrivés l'un à l'autre, ils parvinrent à la grande cuisine où ils avaient dîné le premier soir. Tout ce temps passé... tous ces morts ! Mais sur la grosse cuisinière de fonte, une cafetière était prête et fumait. Un pain de campagne, une motte de beurre et deux pots de confiture disposés sur la table de bois les attendaient avec deux bols, deux couverts.

« Ils ont tout prévu... », remarqua Marie-Claude.

C'est tout juste si elle ne s'attendait pas à voir deux ronds de serviette portant leurs noms ! Mais elle n'en remplit pas moins les deux bols d'un café brûlant, qu'elle but d'un coup en faisant la grimace : il fallait ruser avec le destin pour échapper à ce cauchemar. Lorsque Kermeur

en eut fait autant, il avait déjà retrouvé la moitié de son énergie. Alors, Marie-Claude l'interrogea. Elle voulait quand même savoir.

« Qu'est-ce qu'il t'est arrivé, ces deux derniers jours ? Tu n'étais plus toi-même ou quoi ? »

Le producteur — redevenu lui-même ! — haussa les épaules et avoua tout : « C'est complètement absurde ! Mais Catherine s'était mise dans la tête de renoncer au cinéma : faire du théâtre, tu te rends compte ? Et avec ce pauvre Ferrier par-dessus le marché. Alors, quand elle a un peu perdu la boule, je me suis dit que le mieux était encore d'entrer dans son jeu. »

« Pour la récupérer, hein ? »

Il baissa la tête.

« Au début, oui. J'avais un projet avec elle, dont elle ne voulait plus entendre parler. Madame Bovary transposé de nos jours et à Marne-la-Vallée. Fellini était prêt à le faire ! Et puis, je me suis pris à mon tour à la comédie. C'est si bon, quelquefois, de n'être plus tout à fait soi-même... »

Ses moustaches mouillées de café en tremblaient d'émotion. Marie-Claude posa une main hésitante sur celle de Kermeur.

« Tu sais, j'ai bien l'impression, maintenant que nous sommes tous les deux redevenus nous-mêmes, qu'il faut surtout trouver un moyen de le rester. Et de ne pas y passer à notre tour. »

Elle sortit de sa poche un objet noir et luisant qu'elle montra à Kermeur.

« Heureusement, j'ai récupéré ça sur Benoît : il est chargé et peut servir. »

Ca, c'était, bien entendu, le revolver du malheureux journaliste évincé de toutes les télévisions et qui avait fini par mourir par où il avait péché.

Mais 6 heures du matin sonnaient bruyamment à l'horloge comtoise de la cuisine, et, brusquement, le château désert les accueillait à nouveau du formidable poids de sa présence.

« Il faut chercher Bertrand et Véronique... »

D'abord, Marie-Claude voulut se rendre à ce demi-rendez-vous que lui avait fixé Mlle de Saint-Prix. Elle n'eut pas de mal à la trouver. La tante de Bertrand était bien dans son lit, mais elle dormait d'un sommeil si profond qu'elle soupira à peine lorsque Marie-Claude la secoua pour tenter de la réveiller : il ne faisait aucun doute que même ce sommeil-là n'était pas tout à fait naturel.

Marie-Claude et Kermeur poussèrent plus loin leur exploration, mais la chambre de l'ordinateur était fermée à double tour et ils eurent beau frapper à la porte de Marie-Thérèse, personne ne leur ouvrit. Quant à la chambre de Bertrand, elle était vide, son lit n'avait pas été défait.

C'est comme ils se retrouvaient dans le grand salon — un feu y brûlait, déjà : tout était si naturel que c'était ce naturel-là qui, subitement, les gênait — que Marie-Claude posa soudain la question :

« Tu as lu Dix petits nains ? »

Kermeur s'était installé dans un fauteuil Voltaire égaré au milieu des bergères. Il avait allumé son premier cigare de la journée, le barreau de chaise empestait allègrement, et Marie-Claude se dit, un peu tristement, qu'il était bien redevenu lui-même.

« Le roman d'Agatha Christie où les invités d'un château mystérieux meurent les uns

Le Monde

FEUILLETON

après les autres ? Bien sûr. Depuis quelque temps, je pense d'ailleurs proposer le sujet à Losey. Pinter ferait un script admirable. Isabelle Huppert est d'accord. Noiret aussi et je vois déjà la suite : Piccoli aimerait en silence Catherine De- neuve, et Serge Reggiani ou Montand serait son meilleur copain : qu'est-ce que tu en penses ? Original, non ? »

Kermeur était décidément incorrigible. Marie-Claude soupira.

« Ce n'est pas à cela que je pense. Mais à nous. Tu ne trouves pas que... »

Le barreau de chaise était brusquement tombé entre les pieds du fauteuil Voltaire et brûlait allègrement le tapis de Savonnerie.

« Bon Dieu ! C'est vrai ! Je ne m'en étais pas rendu compte ! »

Lorsqu'il le voulait, Bernard Kermeur pouvait penser très vite. Il ramassa son cigare, écrasa négligemment du pied la tache carbonisée sur le tapis et fixa soudain Marie-Claude :

« Est-ce que tu te souviens de la fin du roman d'Agatha Christie ? »

« Plus ou moins... »

« Eh bien, remarque lentement Kermeur, à la fin du roman, il ne reste plus que deux personnages : un homme et une femme... »

Marie-Claude sourit :

« Qui sont plus ou moins amoureux l'un de l'autre, oui. »

Bernard Kermeur sourit lui aussi : son sourire avait retrouvé toute l'ironie sous laquelle il cachait ses faiblesses.

« Mais qui en arrivent à se soupçonner l'un et l'autre. »

Cette fois, Marie-Claude éclata de rire.

« Eh bien, tu vois, je ne te soupçonne pas du tout, moi. »

Il y eut un silence. Puis la voix de Bernard Kermeur des Petits-Champs s'éleva, cynique et mordante.

« Et toi ? Est-ce que tu n'aurais pas eu intérêt à combiner tout cela ? Après tout, avant de désigner Patrice Bonifacio pour diriger ce séminaire à la con, on avait pensé à une femme. Et le bruit avait couru que cette femme, ce serait toi. »

Le barreau de chaise était éteint, le visage de Kermeur amusé, mais le rire de Marie-Claude sonna faux.

« Pourquoi pas ? », lança-t-elle pourtant.

Le regard de Bernard Kermeur était fixé sur le petit sac rouge dans lequel le journaliste avait glissé le revolver de Benoît.

« Tu oublies les après-midi du samedi sur Antenne 2, que j'aurais pu aussi convoiter ! »

Le regard de Bernard Kermeur se détournait de la ligne bleue des grands arbres aux C.R.S. cachés et se fixa sur elle.

« Ces mêmes après-midi qu'on venait précisément proposer à Jean-Pierre Strauss, pour leur ajouter une dimension philosophique que ni Michel Drucker ni Eve Ruggieri n'avaient réussi à leur donner ! »

D'abord, ce fut dans la cour. On ne distinguait rien au-delà des premiers arbres du parc, mais Marie-Claude savait que les C.R.S. qui l'avaient arrêtée à la grille ne pouvaient qu'être encore en place.

Le producteur, revenu sur terre, avait donné le ton du dialogue qui allait se poursuivre toute la matinée, tandis que les deux rescapés du désastre exploraient une fois encore le château et cherchaient en vain un moyen d'en sortir.

D'abord, ce fut dans la cour.

On ne distinguait rien au-delà des premiers arbres du parc, mais Marie-Claude savait que les C.R.S. qui l'avaient arrêtée à la grille ne pouvaient qu'être encore en place.

Membres du séminaire sur la place des intellectuels dans la société française de demain, réunis au château de Saint-Prix en mai 198...

- Marie-Claude Antoine : écrivain et journaliste de télévision.
- Catherine Arthus : comédienne (morte).
- Daniel Benoît : journaliste de télévision (mort).
- Patrice Bonifacio : romancier, fin politique (mort).
- Tony Dupond : critique littéraire (mort).
- Flavien Dulac : génie poète romancier (mort).
- Gilles Ferrier : metteur en scène (mort).
- Bernard Kermeur des Petits-Champs : producteur de cinéma.
- Jean-Pierre Strauss : philosophe (mort).
- Jean-Claude Terrenoire : cinéaste (mort).



Monsieur Michelin ne félicitant d'avoir inventé la chambre à air.

PHILIPPE COUSTIN

« Un piège parfait... », remarqua Kermeur. Dans le roman d'Agatha Christie, les dix petits nains étaient sur une île : Saint-Prix n'est pas une île, mais c'est tout comme ! »

Il ajouta encore, regardant sa compagne avec un drôle de sourire :

« Dis-moi donc : il n'y a pas que la mort de Bonifacio pour l'arranger ? Celle de Benoît, qui pensait faire une rentrée fracassante à la télévision, te rend aussi un sacré service : tu seras reconformée à coup sûr pour le journal de 20 heures ! »

Cette fois, Marie-Claude se sentit agacée. Sa réplique fut presque sèche :

« Tu oublies les après-midi du samedi sur Antenne 2, que j'aurais pu aussi convoiter ! »

Le regard de Bernard Kermeur se détournait de la ligne bleue des grands arbres aux C.R.S. cachés et se fixa sur elle.

« Ces mêmes après-midi qu'on venait précisément proposer à Jean-Pierre Strauss, pour leur ajouter une dimension philosophique que ni Michel Drucker ni Eve Ruggieri n'avaient réussi à leur donner ! »

D'abord, ce fut dans la cour. On ne distinguait rien au-delà des premiers arbres du parc, mais Marie-Claude savait que les C.R.S. qui l'avaient arrêtée à la grille ne pouvaient qu'être encore en place.

Le producteur, revenu sur terre, avait donné le ton du dialogue qui allait se poursuivre toute la matinée, tandis que les deux rescapés du désastre exploraient une fois encore le château et cherchaient en vain un moyen d'en sortir.

D'abord, ce fut dans la cour.

On ne distinguait rien au-delà des premiers arbres du parc, mais Marie-Claude savait que les C.R.S. qui l'avaient arrêtée à la grille ne pouvaient qu'être encore en place.

Au troisième cigare, ils étaient de nouveau devant la porte de la chambre de Marie-Thérèse, toujours aussi close. Des bruits, cependant, venaient de l'intérieur.

« C'est moi, Bernard Kermeur ! » tenta d'expliquer le producteur à travers la porte.

Mais les bruits — cliquetis, dé clics et autres musiques — s'arrêtèrent aussitôt. Alors, Kermeur voulut tenter de forcer la porte, mais Marie-Claude l'arrêta.

« Fais quand même attention : pense à ce pauvre Dulac. »

Bernard Kermeur faillit lui souffler sa fumée en plein visage.

« Ce pauvre Dulac, oui... Si je me souviens bien, le premier jour, c'est toi qui l'as envoyé dans cette tour. »

Marie-Claude en avait assez des allusions cyniquement enfumées de son ami.

« Ecoute, lui dit-elle avec un regain de tendresse un peu triste, tu ne trouves pas que c'est un peu lassant, cette plaisanterie ? »

Bernard Kermeur la continua pourtant, sa plaisanterie. Devant le téléphone rouge désormais silencieux, il se pencha vers elle : « Et Gilles Ferrier ? Tu avais fait un papier dévastateur sur son dernier spectacle, non ? Il avait juré qu'il te ferait corriger par deux ou trois de ses petites goupes, tu te souviens ? Pour ne pas parler de ce fou de Dupond qui avait, lui, assassiné son premier roman : tu lui en voulais, à lui aussi, non ? »

Cette fois Marie-Claude l'arrêta : « Ecoute, Bernard, tout cela est idiot. Tu t'amuses à réinventer un polar des années 30, alors que c'est en pleines

années 80 que nous sommes, et qu'on veut notre peau. »

Puis, dans un souffle — et parce que, pour journaliste, solide et courageuse, elle n'en était pas moins femme. — Marie-Claude ajouta : « Moi qui étais si heureuse que nous nous retrouvions tous les deux... »

Mais Kermeur saisis au vol tout ce qu'il y avait à prendre dans ce dernier aveu : « Tu veux dire : sans Catherine ? »

Pour la première fois, il ne souriait plus et Marie-Claude sut que son compagnon était maintenant tout à fait prisonnier du piège qu'il s'était inventé : il croyait avoir découvert un coupable et c'était si absurde que des larmes lui montèrent aux yeux.

« Ecoute... », commença-t-elle.

Mais le regard de Kermeur était dur.

« Tu as raison, Marie-Claude : nous sommes en pleines années 80, et je tiens à ma peau. »

L'instant d'après, il s'éloignait à grandes enjambées, laissant seule la jeune femme, dont les mains fouillaient dans le sac rouge et se crispèrent sur son revolver.

Désormais, Marie-Claude était seule. Depuis plus de vingt-quatre heures elle était d'ailleurs déjà seule, et sa soudaine complicité avec Kermeur n'avait été qu'une brusque flamme de tendresse que le producteur aux moustaches fatiguées avait soufflée aussi vite qu'il écrivait un cigare : mais sa solitude était maintenant absolue : devant elle, c'était seulement le vide.

(Lire la suite page V.)